

# cahiers

## LEON TROTSKY



### TROTSKY ET LES INTELLECTUELS DES ETATS UNIS

**Alan Wald** □ Présentation □ **Herbert Solow**: portrait d'un intellectuel new yorkais □ Le débat sur 1984 d'Orwell □ **Gérard Roche** □ Partisan Review □ **Pierre Broué** □ L'historien devant la vie: Charles Beard et l'enquête sur les procès de Moscou □ **James T. Farrell** □ Dewey au Mexique

19

septembre 1984

Revue trimestrielle ★ Institut Léon Trotsky

# CAHIERS LÉON TROTSKY

Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

---

*L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'œuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des Œuvres de Léon Trotsky [...] éditer les Cahiers Léon Trotsky destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents divers concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis à jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son Œuvre (Extrait des Statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).*

---

## BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Pierre Broué, président et directeur scientifique, Anne Dissez, secrétaire et trésorière, Jean P. Joubert, responsable des Cahiers.

Rédaction et Administration des *Cahiers Léon Trotsky*

Jean P. Joubert, 2, rue Bayard, 38000 Grenoble

Prix du numéro 17 France: 45F Etranger: 45F  
Abonnement pour 4 numéros (un an) France: 150F Etr.: 170F ou \$ 25 U.S.  
Abonnement pour 8 numéros (2 ans) France: 300F Etr.: 350F ou \$ 50 U.S.

Règlement à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de: JOUBERT - CLT.

---

## NUMEROS DISPONIBLES (Port en sus: 6F)

CLT 1	20F	CLT 10	35F
CLT 2	20F	CLT 11	35F
CLT 3	35F	CLT 12	40F
CLT 4	20F	CLT 13	40F
CLT 5	30F	CLT 14	40F
CLT 6	35F	CLT 15	40F
CLT 7/8	40F	CLT 16	40F
CLT 9	40F	CLT 17	45F
		CLT 18	45F

Collection complète n°1 à n°18: 350F (Port en sus 50F).

Commandes et versements à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky*.

---

N° ISSN 0181-0790

Commission paritaire 61601

Directeur de la publication: Jean P. Joubert

*Publié avec le concours de l'Université des Sciences Sociales de Grenoble*

# cahiers

## LEON TROTSKY

N° 19

SEPTEMBRE 1984

### SOMMAIRE

Présentation (Alan Wald) — Trotsky et les intellectuels  
des Etats-Unis ..... 4

#### ARTICLES

Gérard Roche — *Partisan Review*, revue partisane ..... 17

Alan Wald — Herbert Solow : portrait d'un intellectuel  
new yorkais ..... 41

Pierre Broué — L'historien devant la vie (Charles Beard  
et l'enquête sur les procès de Moscou) ..... 68

#### TEMOIGNAGE

James T. Farrell — Dewey au Mexique ..... 78

#### ACTUALITE

Alan Wald — Le débat sur 1984 d'Orwell ..... 101

#### COURRIER DES LECTEURS

Guy Desolre « Critique politique et sociologie de la  
littérature » et réponse de Gérard Roche ..... 107

Mme Bérard, d'E.D.I. et la réponse du bureau de l'I.L.T. .... 114

#### COMPTE-RENDUS DE LECTURE

Andrés Colombo, *Documentos para a historia  
contemporanea de Galicia* ..... 117

## COMPTES-RENDUS DE LECTURE

Andrés Colombo, <i>Documentos para a historia contemporanea de Galicia</i> .....	117
Carolyn Geduld, <i>Bernard Wolfe</i> .....	118
Robert Payne, <i>The Life and Death of Trotsky</i> .....	119
Hayden Herrera, <i>Frida. The Life of Frida Kahlo</i> .....	121
Alan M. Wald, <i>The Revolutionary Imagination</i> .....	123

## LES DEPARTS

Marvel Scholl (1908-1984) .....	126
Marcel Hasfeld (1889-1984) .....	126
Francis Heisler (1896-1984) .....	127

## Avertissement

*Le sommaire de ce numéro n'indique encore qu'insuffisamment combien il doit à notre ami Alan M. Wald, devenu aujourd'hui un des grands spécialistes de l'histoire intellectuelle des Etats-Unis des années trente. La présentation d'abord, un article ancien que nous jugions absolument nécessaire de faire connaître en France ensuite, la reproduction d'un article qu'il a consacré à l'année Orwell enfin, marquent ce numéro de son empreinte.*

*Gérard Roche a également pris une part très importante à la conception même du numéro pour lequel il a donné un article, un compte-rendu et une réponse à un lecteur. Lui aussi est en train de devenir un spécialiste, comme le montrera bientôt la thèse qu'il est en train d'achever sur Trotsky et les Intellectuels.*

*Nous saluons aussi l'arrivée parmi nos amis d'Olivier Frayssé qui a traduit et annoté de main de maître un précieux témoignage de James T. Farrell sur John Dewey au moment où il fut, lui aussi, « un moment de la conscience humaine ».*

*Profitant du fait que ce numéro n'était pas surchargé, nous avons laissé pour une fois un peu de place au « courrier des lecteurs » et aux « notes de lecture ».*

*Institut Léon Trotsky*

Présentation par Alan Wald

## Trotsky et les Intellectuels aux Etats-Unis

Bilan des connaissances et perspectives de recherche<sup>1</sup>

L'édition 1977 de *Writers on the Left: Episodes in American Literary Communism* contient une nouvelle préface dans laquelle Daniel Aaron reconnaît certaines faiblesses dans son étude classique sur le marxisme et les écrivains aux Etats-Unis, publiée pour la première fois seize ans auparavant. L'une est que ce livre « n'a pas rendu justice à l'influence et à l'importance littéraire d'anti-staliniens comme Sidney Hook, Meyer Schapiro, James T. Farrell, Edmund Wilson et Mary McCarthy ». Il explique en particulier qu'« il n'était pas suffisant pour l'auteur de relater la lutte entre les gens du parti (communiste) et les dissidents anti-staliniens autour du contrôle de *Partisan Review*... C'était l'impureté de leur politique trotskyste qui faisait des éditeurs de *Partisan Review* des *persona non grata* pour la direction du P.C... ».<sup>2</sup>

Ce qu'Aaron indique ici est l'un des traits les plus distinctifs de l'expérience des intellectuels radicaux des Etats-Unis dans les années trente, à savoir que la personnalité de Léon Trotsky et certains aspects du programme trotskyste eurent une grande influence sur une fraction importante des écrivains et intellectuels les plus créateurs de leur temps.<sup>3</sup> Ce

---

1. Alan Wald est professeur au département de langue anglaise de l'université du Michigan à Ann Arbor. L'essai ci-dessus est encore inédit et Alan Wald, qui a déjà collaboré aux *Cahiers Léon Trotsky* (cf. « La commission Dewey, vingt ans après », *CLT* n° 3), a bien voulu nous autoriser à le faire figurer en tête de ce numéro qu'il introduit ainsi.

2. Daniel Aaron, *Writers on the Left*, New York, Oxford U.P., 1977, p. XIV.

3. Une étude de Charles Kadushin intitulée *The American Intellectual Elite*, Boston, Little, Brown et Co, 1974, contient les résultats du vote de cent dix intellectuels qui ont le plus contribué aux vingt-deux revues intellectuelles les plus importantes entre 1964 et 1968. Ils ont élu comme leurs pairs éminents les onze suivants : Mary McCarthy, Irving Howe, Dwight Macdonald, Lionel Trilling, Edmund Wilson, Norman Mailer, Susan Sontag, Daniel Bell, Noam Chomsky, John Kenneth Galbraith, Robert Silvers. Les six premiers de cette liste ont été en contact avec le trotskysme et deux d'entre eux ont été pendant un certain temps

phénomène qui n'a pas été étudié suffisamment et correctement dans les années trente ou quarante n'a d'équivalent dans aucune des sociétés capitalistes avancées d'Europe occidentale. Les sept paragraphes qui suivent présentent pour la première fois une grande ligne de ce développement :

1) La première vague d'intellectuels radicalisés à passer du communisme stalinien au communisme trotskyste vint en 1933-1934. Elle consistait surtout d'écrivains juifs qui s'étaient rassemblés autour du *Menorah Journal* dans les années vingt et d'autres intellectuels qui avaient travaillé avec l'American Workers Party d'A.J. Muste. Ils avaient été désappointés par la tentative des communistes d'étouffer leurs critiques en ce qui concernait des questions comme la théorie du social-fascisme, la débâcle communiste en Allemagne et la politique sectaire pratiquée dans le National Committee for the Defense of Political Prisoners, dirigé par les communistes. Ils s'étaient indignés quand les communistes avaient interrompu en 1934 un meeting socialiste à Madison Square Garden. De ce cercle, Herbert Solow, Felix Morrow, George Novack et John McDonald rejoignirent les trotskystes. D'autres collaborèrent à des degrés divers, parmi eux, Sidney Hook, Meyer Schapiro, Lionel et Diana Trilling, Elliot Cohen — qui devait plus tard fonder la revue *Commentary* — Elinor Rice — biographe et romancière — et Louis Berg, journaliste. James Burnham, un professeur de philosophie de New York City qui n'avait pas traversé l'expérience communiste, devint également trotskyste quand l'organisation de Muste fusionna avec la Communist League of America au début de 1935.

2) La deuxième vague d'alliés intellectuels des trotskystes arriva peu après le milieu des années trente. C'était au temps des procès de Moscou, du renversement brutal de la politique des communistes en matière littéraire pour répondre aux besoins du Front populaire, et de l'entrée des trotskystes dans le parti socialiste. Au printemps de 1936, le romancier James T. Farrell porta un coup sévère à la politique littéraire des communistes avec son livre *A Note on Literary Criticism*. Farrell devint un allié proche des trotskystes et le resta une décennie. Plus tard la même année, les poètes de Nouvelle-Angleterre John Wheelwright et Sherry Mangan rejoignirent la fraction trotskyste dans la branche de Boston du parti socialiste. Et, en 1937, les écrivains de *Partisan Review* Philip Rahv, Mary McCarthy, F.W. Dupee, Eleanor Clark et William Phillips vinrent tout près des trotskystes et l'un des rédacteurs de la revue, Dwight Macdonald, devint en fin de compte membre de leur parti.

3) Outre les personnes déjà mentionnées, d'autres intellectuels continuèrent à rejoindre par leur propre mouvement le parti trotskyste dans les

---

membres de partis trotskystes. Les fondateurs de *Partisan Review*, *Dissent*, *Commentary*, *Politics* et *New Politics* avaient tous des relations avec le trotskysme dans les années trente.

années trente: Joseph Vanzler (qui utilisait le pseudonyme de John G. Wright), membre à partir de 1933, était le traducteur compétent des œuvres de Trotsky qui appartenait à un cercle radical lié à la revue *Americana*; Harold Isaacs était l'auteur de *The Tragedy of the Chinese Revolution* (1938) auquel Trotsky donna une préface originale; C.L.R. James, qui arriva d'Angleterre en 1938, était l'auteur ouest-indien de *The Black Jacobins* (1938).

4) Le mouvement trotskyste américain fut aussi un pôle d'attraction pour des jeunes gens qui apparurent plus tard, dans les années d'après-guerre en tant qu'écrivains et intellectuels importants. Ils comprennent les romanciers Saul Bellow, Isaac Rosenfeld, Harvey Swados et Bernard Wolfe; les critiques Irving Howe et Leslie Fiedler; des professeurs et auteurs comme Seymour Martin Lipset, Melvin J. Laski et Irving Kristol. Pratiquement tous furent partisans de Max Shachtman quand il scissionna du mouvement trotskyste à cause de sa politique de défense inconditionnelle de l'Union soviétique contre l'impérialisme. Mais une partie seulement de ces écrivains demeurèrent membres du Workers Party de Shachtman après l'entrée des Etats-Unis dans la Deuxième Guerre Mondiale.

5) Ce qui arriva à Farrell, aux rédacteurs de *Partisan Review* et aux autres intellectuels des Etats-Unis qui avaient été attirés au marxisme révolutionnaire et influencés par Trotsky vers la fin des années trente, semble confirmer ce que *Writers on the Left* d'Aaron décrit comme le «troisième acte» dans un cycle récurrent de rebellions, au terme desquelles l'écrivain est de nouveau absorbé par l'ordre social: «Les lendemains de révolte sont parfois tragiques, quelquefois pathétiques ou comiques. Souvent l'écrivain affranchi devient amer ou a honte de son aventure dans le non-conformisme, ou bien il est fatigué et son idéalisme s'affaisse, et la prison du monde se referme sur lui».<sup>4</sup> Il pouvait sembler en être ainsi quand Aaron terminait son livre à la fin des années cinquante. A la lumière des révélations décourageantes sur la vie en U.R.S.S., de la menace du fascisme pendant la seconde guerre mondiale et de la faiblesse des forces du mouvement trotskyste, seul un petit nombre d'ouvriers et intellectuels continuaient à croire en la possibilité de la révolution sociale. Parmi les intellectuels trotskystes déjà mentionnés, seuls Sherry Mangan, George Novack et Joseph Vanzler étaient encore dans les années cinquante membres actifs du parti.

6) Quelques-uns des intellectuels autrefois radicaux qui avaient à un moment sympathisé avec Trotsky se déradicalisèrent si profondément qu'ils allèrent très loin à droite. James Burnham, John Dos Passos, Max Eastman, John Chamberlain et Suzanne LaFollette collaborèrent tous à *National Review*. Pas si extrémistes, mais bien éloignés encore de leurs

4. Daniel Aaron, *Writers on the Left*, p. 4.



idées révolutionnaires des années trente, viennent ceux qui se sont liés aux Social-Democrats U.S.A., comme Sidney Hook et James T. Farrell. Leurs idées coïncident avec celles du «néo-conservatisme» des revues *Commentary* et *The Public Interest*. D'autres encore continuent à soutenir diverses causes radicales tout en renonçant au léninisme et à la plus grande partie de l'héritage de la révolution russe. Irving Howe, par exemple, a fondé la revue social-démocrate *Dissent*, que financent Meyer Schapiro et d'autres intellectuels.

7) Mais un «quatrième acte» s'est déroulé au début des années soixante, après la publication du livre d'Aaron; nombre d'anciens intellectuels révolutionnaires revinrent jouer un *encore*. Ce n'était pas dû à quelque tournant mécanique dans le cycle de révolte, mais découlait de la recrudescence du radicalisme social. Le nouveau militantisme politique était stimulé par la révolution coloniale et les révoltes dans le bloc soviétique, ainsi que par les mouvements des droits civils et anti-guerre aux Etats-Unis. Bien que leurs liens programmatiques avec le trotskysme aient été coupés depuis longtemps, il semble qu'un peu de l'indépendance d'esprit et du dédain de Trotsky pour l'autorité survivait chez quelques-uns d'entre eux. Parmi les premiers à dénoncer la guerre au Vietnam se trouvaient Edmund Wilson et Dwight Macdonald, Mary McCarthy, et A.J. Muste devint nationalement connu en tant que critique de la politique étrangère américaine. F.W. Dupee se rangea du côté des rebelles étudiants à l'université de Columbia en 1968 et dans des essais écrits vers la fin de sa vie Philip Rahv pressait la Nouvelle Gauche de commencer la construction d'un parti d'avant-garde.

L'objectif de cet article est d'étudier la façon dont certains écrits en anglais récents de Trotsky ou sur lui nous apportent des informations supplémentaires sur son influence sur ces intellectuels des Etats-Unis, son attitude à leur égard, ses relations avec eux. On indiquera aussi les limites des études récentes sur l'intelligentsia influencée par les trotskystes et on proposera une orientation pour la recherche à venir. Faute de place, je ne puis proposer une synopsis critique de tous les livres cités; au lieu de cela, j'ai attaché mes références à des textes clés dans un récit qui couvre les points suivants: 1) Les raisons pour l'attraction de Trotsky sur les intellectuels; 2) L'attitude de Trotsky à l'égard des intellectuels des Etats-Unis et ses relations avec eux; 3) Les livres récents sur les intellectuels influencés par les trotskystes.

## I

Des études récentes des livres de Baruch Knei-Paz et Irving Howe assurent que l'attraction de Trotsky sur les intellectuels radicalisés découlait en partie de ses réalisations littéraires, historiques et polémiques qui lui donnaient d'authentiques lettres de créance en tant qu'écrivain et

théoricien de premier ordre. Knei-Paz observe que, comme composante fondamentale de la personnalité de Trotsky «émergeait, presque dès le début, une tendance apparemment dominante vers le monde des idées et des préoccupations intellectuelles en général».<sup>5</sup> Mais, plus encore, ces tendances intellectuelles et littéraires se combinèrent harmonieusement avec son extraordinaire carrière de militantisme révolutionnaire. Celle-ci comprenait le fait qu'il avait présidé le Soviet de Pétrograd en 1905, dirigé le comité militaire puis organisé l'insurrection d'Octobre, été le premier commissaire des affaires étrangères de l'Union soviétique et commandant de l'Armée rouge. Et à travers toutes ces années d'une activité dangereuse et vigoureuse, son imagination, son indépendance de pensée, son esprit rebelle, sa productivité littéraire, n'ont jamais décliné. « Avec une totale et presque naïve conviction, écrit Irving Howe, Trotsky croyait aux possibilités créatrices du mot ». Mais il n'y croyait pas comme la majorité des intellectuels occidentaux, de quelque façon ironique, contemplative ou symbolique. Il méprisait comme un signe de philistinisme la distinction commune entre parole et action, digne, aurait-il pu ajouter, de professeurs libéraux et de dilettantes littéraires. Il considérait sa production de textes brillants comme le privilège naturel d'un homme qui pense, mais, de façon plus pressante, comme le travail nécessaire d'un dirigeant marxiste qui avait voué sa vie au socialisme. L'héritage des écrivains russes du 19<sup>e</sup> siècle a laissé son empreinte dans ses livres car il a pris d'eux l'idée qu'écrire, c'est s'engager dans un acte politique sérieux, un geste vers la rédemption ou la recreation de l'homme».<sup>6</sup>

Knei-Paz et Howe démontrent qu'à travers sa vie entière, Trotsky a développé des idées tout à fait originales sur la littérature et la culture. Comme nombre de dirigeants révolutionnaires, il abordait toutes les sortes de questions culturelles avec la même intensité passionnée qui caractérisait ses études de politique. En 1935 encore, il écrivait que «la politique et la littérature constituaient en essence le contenu de (sa) vie personnelle».<sup>7</sup> La republication en 1973 de ses *Problems of Everyday Life* — compagnon essentiel de son plus célèbre *Literature and Revolution* — présente des arguments théoriques sur les raisons pour lesquelles maîtriser et assimiler de façon critique toute la culture existante constitue une tâche centrale de la révolution prolétarienne.

5. Baruch Knei-Paz, *The Social and Political Thought of Leon Trotsky*, Oxford U.P., 1978, p. 10.

6. Irving Howe, *Steady Work*, New York, Harcourt, Brace & World, 1966, p. 119. Cette brillante caractérisation de l'attitude de Trotsky à l'égard de l'écriture apparaît dans l'essai «Trotsky: The Costs of History», écrit en introduction à une anthologie des écrits de Trotsky. Quand Howe révisa et élargit cet essai pour l'intégrer dans *Leon Trotsky*, New York, Viking, 1978, cette partie fut abandonnée.

7. Paul N. Siegel, *Leon Trotsky on Literature and Art*, New York, Pathfinder, 1970, p. 9.

En matière de critique littéraire, Trotsky, qui était bien inspiré par le critique radical russe Vissarion Belinky, se concentrait sur les aspects sociaux de la littérature, mais opérait une différenciation rigoureuse entre ses appréciations des idées politiques d'un auteur et ses jugements sur la qualité artistique d'une œuvre.<sup>8</sup> *Leon Trotsky on Literature and Art*, une collection de 1970 éditée par le spécialiste shakespearien Paul N. Siegel, démontre que Trotsky ne supportait pas les critiques qui suggéraient qu'une certaine idéologie politique pouvait automatiquement assurer une réalisation esthétique ou garantir une exploration plus profonde et sensible de la vie par l'imagination. De même que Marx admirait plus le monarchiste Balzac que nombre d'écrivains socialistes de son temps, de même Trotsky chantait les louanges de Pouchkine, Gogol et Tolstoï dont les idées politiques peuvent être caractérisées comme mystiques et même réactionnaires. Avant tout — et ce point a la plus grande importance pour les relations de Trotsky avec les écrivains pendant son troisième exil — Trotsky avait toujours vu une certaine consanguinité de tempérament entre l'artiste rebelle et le révolutionnaire social. Les hérétiques culturels et politiques sont potentiellement liés par leur refus d'accepter le *statu quo*. En 1938, il écrivait que «de façon générale, l'art est l'expression du besoin de l'homme d'une vie harmonieuse et complète, c'est-à-dire du besoin de ces bienfaits majeurs dont il est privé par une société de classes. C'est pourquoi une protestation contre la réalité, consciente ou inconsciente, active ou passive, optimiste ou pessimiste est toujours une partie d'un travail réellement créateur».<sup>9</sup>

8. La plupart des livres sur Trotsky font référence à sa collaboration avec le surréaliste André Breton ; mais, comme le rappelle Jean van Heijenoort dans *With Trotsky in Exile* (Cambridge, Mass. Harvard U.P., 1978), les connaissances et l'intérêt de Trotsky pour le surréalisme étaient superficiels. Nos documents suggèrent que les goûts de Trotsky étaient tout à fait traditionnels en dépit de son ouverture à l'art expérimental ; par-dessus tout, il préférait lire des romans réalistes français. En cela, il ressemblait aux dirigeants trotskystes américains de la génération fondatrice qui ne manifestaient plus aucune prédilection pour l'avant-garde. L'éminent trotskyste Max Shachtman, selon une entrevue de 1977 avec Albert Glotzer, lisait beaucoup de romans dans sa jeunesse. A cette époque, sa bibliothèque était surtout littéraire et ses goûts penchaient nettement vers les écrivains sociaux français et russes. En juin et juillet 1924, Shachtman donna deux comptes-rendus littéraires au *Liberator* (successeur de la revue *Masses* de Max Eastman). L'un était une critique sceptique de l'étude sur James Joyce de Hernert S. Gorman et l'autre portait sur l'écrivain russe Leonid Andreiev. Mais, avec le temps la bibliothèque de Shachtman devint presque exclusivement politique, une grande partie portant sur la théorie politiste et l'histoire. Les lectures de l'autre dirigeant trotskyste, James P. Cannon, consistaient en écrivains aussi classiques que Thomas Wolfe, Shakespeare, Mark Twain et Walt Whitman (voir *Letters from Prison*, de Cannon, New York, Merit, 1968). Un des éditeurs de *Partisan Review*, F.W. Dupee, rappelait dans une entrevue que «la façon d'être de Cannon nous donnait l'impression d'un rescapé de l'ancien parti socialiste d'avant la première guerre mondiale».

9. Paul Siegel, *Leon Trotsky on Literature and Art*, p. 104.

## II

La série des treize volumes d'écrits non collectés (et dans bien des cas non publiés) publiée par Pathfinder Press, fournit la preuve que Trotsky pensait qu'il existait chez les écrivains des Etats-Unis une situation unique; en fait, il consacra une importante partie de sa correspondance à la question de sa signification pour un petit parti ouvrier révolutionnaire. A partir de son expérience des années vingt avec Max Eastman — journaliste, poète, éditeur et traducteur — Trotsky remarqua que la tendance générale pour les intellectuels était d'être poussés vers le trotskysme par leur répulsion pour le parti communiste. Et dans la perspective marxiste-léniniste de Trotsky, ces intellectuels ont souvent fini avec des idées fort hétérodoxes. Eastman, par exemple, était publiquement connu comme trotskyste, mais il se tenait à distance du parti politique de Trotsky; il croyait également que la transmutation matérialiste par Marx de la dialectique hegelienne était religieuse et mystique et il admirait Lénine d'un point de vue pragmatique comme un «ingénieur social».

Paradoxalement, Trotsky croyait que la situation unique des écrivains et intellectuels des Etats-Unis était en partie déterminée par ce qu'il appelait «l'arriération politique des Etats-Unis, technologiquement le pays le plus avancé du monde». Il utilisa cette expression dans une lettre à V.F. Calverton, un autre critique littéraire et éditeur de talent qui montrait de l'intérêt pour les idées trotskystes. La base de cette affirmation était que les Etats-Unis étaient «loin derrière dans le domaine de la théorie socialiste». Il manquait aussi les puissantes traditions et les organisations révolutionnaires de masse qui existaient en Europe.

Une telle analyse ne signifiait pas une attitude pessimiste de la part de Trotsky quant aux perspectives du mouvement révolutionnaire aux Etats-Unis; au contraire, les facteurs même qui étaient à l'origine d'un tel retard politique préparaient la voie pour un grand bond en avant: «Le grand «porridge» transocéanique est incontestablement en train de commencer à bouillir, écrivait Trotsky à Calverton, le point de rupture dans le développement du capitalisme américain provoquera inévitablement un bourgeonnement de pensée critique et de généralisation et il se peut que nous ne soyons pas très éloignés du temps où le centre théorique de la révolution internationale sera transféré à New York. Devant les marxistes américains s'ouvrent des perspectives à couper le souffle, réellement colossales».<sup>10</sup>

La relative faiblesse des traditions politiques et des organisations de la classe ouvrière aux Etats-Unis rend compte de ce que nombre des intellectuels les plus avancés et les plus indépendants d'esprit aient pu accorder

10. George Breitman & Sarah Lovell, ed. *Writings of Leon Trotsky 1932*, p. 299.

un intérêt plus grand aux trotskystes encore plus petits et plus isolés. Le poids des partis socialiste et communiste n'était pas insignifiant, mais il n'était pas aussi écrasant qu'en beaucoup d'endroits d'Europe. Pourtant, après le succès du Front populaire et le développement substantiel des communistes américains du point de vue du nombre et de l'influence, couronné par le début de la seconde guerre mondiale, le flot des écrivains vers le trotskysme s'arrêta pratiquement.

La tendance dominante des intellectuels, quand ils étaient radicalisés, était de s'enfermer dans les partis communistes qui étaient les représentants officiels du régime soviétique parce que, entre autres, ils offraient une solide alternative matérielle aux institutions capitalistes, y compris des revues de gauche influentes, la publication de livres en Union soviétique, des tours internationaux, une audience de dimension respectable, etc. Trotsky ne faisait pas de quartier à l'erreur commise par ces intellectuels :

« Toute une génération d'intelligentsia « de gauche » a tourné ses yeux, pendant les dix ou quinze dernières années, vers l'Est et a lié son sort, à des degrés divers, à une révolution victorieuse, sinon à un prolétariat victorieux. Mais ce n'est pas du tout une seule et même chose. Dans la révolution victorieuse, il y a non seulement la révolution, mais aussi la nouvelle couche privilégiée qui se hisse sur les épaules de la révolution. En réalité, l'intelligentsia « de gauche » a changé de maîtres ».<sup>11</sup>

Parce qu'il doutait que bien des intellectuels communistes fussent réellement « communistes », Trotsky appréciait grandement les possibilités ouvertes par les conditions inhabituelles aux Etats-Unis, comme le montrent les chances exceptionnelles qu'il décrivit à Calverton.

La différence qualitative dans l'impact de Trotsky sur des écrivains et intellectuels connus de ce temps en Europe et aux Etats-Unis est démontrée par la réaction aux procès de Moscou de 1936-1938. Le comité américain pour la défense de Léon Trotsky est présidé par John Dewey, le plus grand des philosophes vivants en Amérique ; et parmi ceux qui l'ont soutenu et ont manifesté une sympathie particulière pour Trotsky se trouvaient nombre des écrivains et intellectuels les plus capables de ce temps — comme Edmund Wilson, Meyer Schapiro, John Dos Passos, Louis Hacker, Benjamin Stolberg, John Chamberlain et Suzanne LaFollette.<sup>12</sup>

---

11. Paul Siegel, *op. cit.*, p. 106.

12. Au sein du comité français se retrouvaient des éléments de la gauche du parti socialiste et des éléments syndicalistes souvent issus du parti communiste des années vingt comme Marcel Martinet. André Breton était le principal allié littéraire non-trotskyiste ; André Malraux avait manifesté quelque sympathie pour la situation de Trotsky en 1933 et 1934, mais était devenu ensuite partisan ardent du Front populaire. Il faut relever qu'aux Etats-Unis le comité de défense était soutenu par Norman Thomas, Gus Tyler, Devere Allen

L'intérêt particulier qu'avait Trotsky à gagner des intellectuels des Etats-Unis à ses idées politiques et à son mouvement est clairement démontré dans le cas de James Burnham. Dans des lettres aux dirigeants trotskystes aux Etats-Unis, Trotsky rappelle les extraordinaires efforts de Lénine pour conserver dans le parti bolchevique les professeurs d'histoire Pokrovsky, Rojkov et Tcheraskov; c'étaient des intellectuels qui, comme Burnham, étaient venus au mouvement ouvrier déjà formés en temps que penseurs mûrs, d'un milieu différent. Trotsky propose que Burnham, qui a été membre du parti depuis peut-être trois ans, soit pris en compte pour des affectations comme « chef de la propagande scientifique du parti, y compris la direction de l'école supérieure du parti », et comme membre d'une commission comprenant Trotsky pour l'élaboration d'un programme pour la IV<sup>e</sup> Internationale. De tels postes étaient destinés à permettre à Burnham d'explorer, sous la conduite de Trotsky et des autres, « tous les problèmes théoriques et pratiques du mouvement révolutionnaire ». Trotsky conclut qu' « on doit tout faire pour conserver une telle force de premier ordre à notre mouvement ».

Burnham, contrairement à la majorité des autres intellectuels, se distinguait en ce qu'il n'avait jamais été associé au parti communiste. Bien que les autres nouveaux-venus au trotskysme aient partagé avec Burnham ce trait important d'avoir été formés en milieu non-ouvrier, leur fond stalinien était pour Trotsky un grand sujet de préoccupation. « Il nous faut établir des règles strictes sur les intellectuels qui viennent d'autres partis », conseillait-il en 1938. « S'il s'agit d'un jeune intellectuel qui est venu à notre mouvement, c'est une autre chose; un ouvrier c'est aussi autre chose; mais un intellectuel avec une éducation reçue dans un parti stalinien, c'est un élément dangereux pour nous ».<sup>13</sup>

Dès le début, Trotsky pressa les intellectuels et écrivains radicaux des Etats-Unis qui avaient perdu leurs illusions dans le communisme stalinien de faire la clarté théorique et politique. Il croyait que le problème récurrent avec ces intellectuels était de prendre les opinions des P.C. bureaucratisés pour des pratiques léninistes authentiques; les intellectuels qui s'étaient brûlé les doigts une fois en concluaient souvent que la collabora-

---

et bien d'autres dirigeants éminents du parti socialiste. Mais, en France, la droite du parti socialiste était profondément hostile à Trotsky. En Angleterre, l'unique figure connue à participer au travail de défense était Fenner Brockway de l'Independent Labour Party et la correspondance de Trotsky publiée pour cette période suggère que les activités de Brockway ressemblaient plus à celles d'un adversaire que celles d'un partisan du comité officiel. Le travail du comité anglais était fait par Hilary Sumner Boyd (Charles Sumner), Reg Groves et les autres trotskystes britanniques et ils ne purent guère faire plus que de tenir une ou deux réunions publiques et passer quelques lettres dans les journaux.

13. Naomi Allen & George Breitman, ed. *Writings of Leon Trotsky, 1937-1938*, pp. 114-115.

tion avec *tout* parti marxiste aboutirait à ce qu'ils soient de nouveau manipulés et éliminés comme ils l'avaient été par les communistes. Aussi essayèrent-ils de se tenir sur leurs gardes évitant d'être identifiés à des partis précis et tâchant de garder de leur mieux un radicalisme généralement anti-stalinien. Dès 1932, Trotsky critiquait les limitations de ce point de vue dans sa lettre à V.F. Calverton :

« Un marxiste qui, pour une considération secondaire ou une autre, ne tire pas ses conclusions jusqu'au bout, trahit le marxisme. Prétendre ignorer les différentes fractions communistes, pour n'être pas engagés ni compromis, signifie ignorer cette activité qui, à travers toutes ses contradictions, consolide l'avant-garde de la classe ; cela veut dire se couvrir de l'abstraction de la révolution comme d'un bouclier contre les coups du véritable processus révolutionnaire ».<sup>14</sup>

Cette observation s'est finalement transformée en prophétie tragique dans les années quarante et cinquante. A cette époque, l'anti-stalinisme de la plupart des écrivains dans la soi-disant Gauche anti-stalinienne était de plus en plus marqué et se détachait de l'objectif de la révolution sociale, avec le résultat que ces écrivains s'accommodaient toujours mieux du *statu quo*.

### III

Outre mes *James T. Farrell: The Revolutionary Socialist Years* (1978), et *The Revolutionary Imagination: The Poetry and Politics of John Wheelwright and Sherry Mangan*, trois ouvrages de la dimension d'un livre ont paru, essentiellement consacrés à une discussion scientifique sur les intellectuels influencés par les trotskystes : *Writers and Partisans: A History of Literary Radicalism in America* (1968), de James Gilbert ; de John Diggins, *Up from Communism: Conservative Odysseys in American Intellectual History* (1975) et, de William L. O'Neill, *The Last Romantic: A Life of Max Shachtman* (1978) (Il y a aussi des études de Lionel Trilling, Mary McCarthy et Delmore Schwartz, mais les connexions trotskystes sont à peine explorées). Pris comme un tout, ces livres révèlent une catégorie de succès comme de défauts qui montrent la voie à la recherche future.

Gilbert et Diggins, dont l'écriture est exceptionnellement polie et élaborée, ont exploré de nouvelles zones et leurs livres ont acquis le statut de petits classiques dans l'histoire intellectuelle radicale. Malheureusement Diggins peut être un analyste mou et superficiel quand il en vient à certains détails de la politique révolutionnaire, un trait qui peut être mis en rapports avec son hostilité à la gauche militante.<sup>15</sup> Gilbert atteint à

14. George Breitman & Sarah Lovell, *ibidem* 1932, p. 296.

15. Il est en tout cas difficile de dire si les formulations inexactes sont dues à l'igno-

beaucoup plus de précision dans son travail et *Writers and Partisans*, bien que mince du point de vue des biographies, est remarquablement précis dans ses caractérisations des positions politiques et sa perception des modèles de changement. Gilbert est néanmoins tellement évasif dans l'expression de son propre point de vue que j'estime impossible de comprendre les leçons qu'il tire des événements décrits dans son livre.

Autant que je comprenne, Gilbert conclut que, pendant et après la seconde guerre mondiale, la gauche influencée par les trotskystes s'est fracturée en trois catégories principales: la position utopique du « troisième camp » (Macdonald) qui ne menait nulle part; la position réactionnaire (Hook et Burnham) qui suivait la logique de l'anti-communisme libéral en se servant du capitalisme comme d'un allié contre le stalinisme, et une position médiane impuissante (Rahv et Phillips) qui aurait été la même position que celle des réactionnaires si elle avait été prise au sérieux pour agir. Peut-être ce scénario final est-il destiné par Gilbert à signaler une impasse historique dans laquelle aucune position politique n'a de sens; ou peut-être est-il en train de justifier implicitement la position trotskyste orthodoxe (la construction d'une direction révolutionnaire de rechange contre les staliniens, qui soit anti-capitaliste et repose sur la classe ouvrière). En tout cas, Gilbert semble avoir abandonné ce domaine d'étude sans avoir donné une élaboration plus complète de sa position.

L'*Eastman* d'O'Neill, comme *Up from Communism* de Diggins, est une intervention politique dans l'historiographie radicale. Ces deux libéraux sont sous l'influence de l'école du « consensus » de l'histoire américaine; ils considèrent les extrémistes de gauche et de droite comme une frange lunatique, incapable d'accepter la tradition libérale du courant principal. Dans ces deux livres, les auteurs se cantonnent aux idées antimarxistes d'Eastman, s'en servant comme d'une massue contre Trotsky, le matérialisme dialectique, etc.; plus tard, quand Eastman devient réactionnaire, O'Neill et Diggins sautent du train et se différencient. Il faut les créditer néanmoins du mérite d'avoir comblé un vide dans l'histoire radicale; mais, de la même façon que j'ai tenté de corriger et d'élargir à partir de *Writers on the Left* d'Aaron dans mon *Farrell*, de

---

rance, à la précipitation ou à l'irréflexion. Entre autres choses, Diggins identifie à tort le P.O.U.M. espagnol comme « trotskyste »; il confond le Workers Party de Muste-Cannon fondé en 1935 avec le Workers Party de Shachtman-Burnham fondé en 1940; il fait de façon inexacte l'amalgame entre l'opinion sur Hegel de Shachtman et celle de Burnham; il présente l'idée « de la vieille gauche » officielle sur la dialectique comme celle des marxistes hétérodoxes comme Burnham, Hook, Eastman, Wilson; il ne comprend rien à la théorie de Trotsky de la révolution permanente ou à sa théorie du Thermidor soviétique, mais les tourne néanmoins en ridicule. La précision dans de telles questions peut sembler relativement peu importante aux chercheurs libéraux, mais les chercheurs marxistes, comme tout spécialistes, trouveront tout à fait irritantes les formulations ambiguës et parfois complètement erronées dans tel ou tel domaine.



même il reviendra à d'autres de moduler et d'enrichir *Eastman et Up from Communism*.

A cet égard, il faudrait relever que tous ces livres sont plus efficaces quand ils dépeignent l'expérience des années trente que les années quarante. Bien que les apostasies commencent dans les trente, les années quarante peuvent se révéler la décennie décisive pour comprendre le destin de cette génération critique de l'intelligentsia de gauche. La seconde guerre mondiale provoqua une sérieuse rupture dans la continuité du radicalisme américain en ce que la prépondérance de la gauche voulut interrompre l'activité anti-capitaliste au nom de l'« unité » contre la menace fasciste. Après la guerre, l'échec de la vague gréviste d'après-guerre et des mouvements révolutionnaires en Europe brisa la volonté révolutionnaire même des plus intransigeants des hommes de l'intelligentsia trotskyste — Farrell et Schapiro. La poursuite de l'investigation peut démontrer que la période de la seconde guerre mondiale — le passage de l'anti-stalinisme à l'anti-communisme — peut être la mieux comprise.

Cependant la tâche majeure qui demeure pour les historiens intellectuels radicaux comporte une avance théorique — en particulier le développement d'une évaluation marxiste de la signification de ce groupe d'intellectuels qui fournisse une alternative viable au point de vue du consensus Diggins-O'Neill. Cela demandera une « théorie de l'intelligentsia anti-stalinienne » expliquant par quelles voies l'« anti-stalinisme » incarne une tension centrale qui est esquivée dans des formules comme les références d'Aaron aux « anti-staliniens comme Sidney Hook, Meyer Schapiro, James T. Farrell, Edmund Wilson et Mary McCarthy ». Il faut élaborer une approche scientifique pour évaluer le contenu précis de l'anti-stalinisme de personnalités aussi diverses dans toutes les phases de leur développement.

Une analyse cohérente de l'anti-stalinisme doit théoriser ses tensions et ses contradictions; elle doit aussi présenter une théorie convaincante des couches intellectuelles qui donnent naissance à cette idéologie et, ce qui est encore plus discutabile, formuler une théorie du stalinisme lui-même. Ceux dont le travail, comme le mien, englobe des problèmes littéraires, peuvent tirer profit du travail pionnier de Terry Eagleton, *Criticism and Ideology* (1976). Le livre d'Eagleton est le développement de la thèse de Pierre Machery dans *A Theory of Literary Production* (traduit en anglais en 1978) selon lequel la valeur esthétique provient d'une « distanciation » de l'idéologie — elle-même une interaction complexe de tradition littéraire, identité de groupe social, idées dominantes de l'époque et autres facteurs. La formulation d'une théorie de l'intelligentsia littéraire anti-stalinienne faciliterait l'évaluation de la mise en texte des tensions idéologiques dans le roman et la poésie de ces écrivains qui furent révolutionnaires à un moment donné, avec rigueur et précision.

A mon avis, cette recherche et ce développement théorique est une

partie vitale de la lutte contre «l'amnésie sociale» provoquée par la suppression institutionnalisée et la distortion des traditions intellectuelles et culturelles marxistes aux Etats-Unis. Quand Trotsky fut assassiné par un agent stalinien le 21 août 1940, les hommages venant de ses admirateurs intellectuels soulignaient l'importance de la conservation de ses idées en dépit de la disparition de sa personne. Meyer Schapiro écrivit que «sa vie et ses écrits sont comme un évangile qui éveillera de nouveaux dirigeants, j'en suis certain». James T. Farrell disait: «Ni le stalinisme ni le monde capitaliste ne peuvent pardonner Trotsky. Ils haïront sa mémoire, mais ils n'arriveront pas à l'extirper. L'histoire saura la conserver». L'intérêt universel pour les œuvres et les activités de Trotsky à travers le monde laisse présager que ces prédictions pourraient encore se vérifier de sorte qu'une nouvelle génération d'intellectuels radicaux puisse assimiler et mettre en pratique les meilleures traditions de leurs prédécesseurs.

### Remerciements

Beaucoup de gens m'ont aidé dans la recherche qui est à la base de cet article. Ceux qui ont fait des contributions spécifiques au manuscrit sont John Archer, George Breitman, Lauren Charous, Charles van Gelderen, Albert Glotzer, Laurence Goldstein, Reg Groves, Reba Hansen, Julius Jacobson, Phyllis Jacobson, Ralph Levitt, Joanna Misnik, Maurice Nadeau, George Novack et Celia Wald.

## Partisan Review, revue partisane : de la critique littéraire à la rupture avec le stalinisme

*Partisan Review*, dont l'histoire symbolise toute une trajectoire des intellectuels américains pendant la crise mondiale et à la veille de la seconde guerre, n'est que mal connue en France aujourd'hui. Son histoire peut être divisée en trois périodes : la première, de sa fondation à la fin de 1935 est celle d'une revue dont l'équipe rédactionnelle s'oppose de plus en plus à la ligne du parti communiste américain dans le domaine littéraire. La seconde est marquée par la fusion de *Partisan Review* avec la revue de Jack Conroy, une expérience de courte durée. Enfin, après sa disparition en 1937, *Partisan Review* reparaît et c'est sa « grande période », celle de sa renaissance en tant que revue indépendante — et ses liens avec Trotsky.<sup>1</sup>

*Partisan Review* qui était à l'origine l'organe de la section de New York des John Reed Clubs a été fondée en février 1934. Dans son éditorial, elle s'engageait à défendre et à « maintenir le point de vue de la classe ouvrière » dans le domaine spécifique de la critique littéraire. Elle était en fait largement tributaire des mots d'ordre et de la ligne du parti communiste américain, soulignait qu'elle prendrait part à la lutte des « travailleurs et intellectuels sincères contre la guerre impérialiste, le fas-

---

1. Nous nous sommes appuyés pour cet article sur le livre de James Burkhart Gilbert : *Writers and Partisan... A History of Literary Radicalism in America*. New York, 1968. On y trouve l'étude la plus complète de *Partisan Review*. Cependant l'étude de J.B. Gilbert analyse de façon très superficielle le mouvement des intellectuels anti-staliniens à la fin des années trente et l'influence de Trotsky sur les rédacteurs de *Partisan Review*. Alan Wald corrige ce défaut dans son article : « Revolutionary Intellectuals: *Partisan Review* in the 30's » in *Literature at the Barricades*, University of Alabama Press, 1982, pp. 187-224. On trouvera une analyse intéressante de l'orientation culturelle de la revue dans l'article de Terry A. Cooney : « Cosmopolitan Values and the Identification of Reaction: *Partisan Review* in the 30's », *The Journal of American History*, décembre 1981, pp. 580-598. Enfin, William Phillips et Philip Rahv ont relaté leurs souvenirs dans : « In Retrospect: Ten Years of *Partisan Review* » in *The Partisan Reader*, New York, Dial Press, 1946.

cisme, l'oppression nationale et raciale», tout en affirmant que «la défense de l'Union soviétique» était l'une de ses «principales tâches». <sup>2</sup> Elle affirmait dans le même temps vouloir «résister à toute tentative de paralyser la littérature» par des «théories et des pratiques étroites et sectaires».

Ses deux principaux fondateurs sont de jeunes intellectuels que la crise économique sans précédent, qui secoue alors les Etats-Unis, a éveillés à la conscience politique. Philip Rahv est né Ivan Greenberg en Ukraine. Il a suivi ses parents en émigration après la révolution d'Octobre, en Australie, puis en Palestine. Ils l'ont envoyé, à l'âge de quatorze ans, aux Etats-Unis où se trouvait son frère aîné. Il a commencé très tôt à gagner sa vie et n'a pas fait d'études secondaires. Autodidacte, il passe tous ses moments de loisir en bibliothèque, se plongeant dans la littérature classique, l'histoire et la philosophie. La crise économique le réduit au chômage et le pousse à venir à New York où il s'engage bientôt dans l'activité politique et adhère au parti communiste. C'est au cours de cette période qu'il adopte le pseudonyme de Rahv, qui signifie «rabbin» en hébreu. Il devient secrétaire d'un petit mensuel, *Prolit Folio*, financé par la Fédération internationale des écrivains révolutionnaires. Il publie également des articles et comptes-rendus d'ouvrages littéraires dans le *Daily Worker* et *New Masses*.

L'itinéraire de William Phillips est différent. Originaire d'un quartier pauvre du Bronx, il fréquente l'école secondaire, puis l'université de New York et Columbia. En dépit de ses origines modestes et de ses difficultés matérielles, il cherche consciemment à éviter l'engagement politique. Il expliquera plus tard : «Au contraire, mon développement intellectuel et littéraire était enraciné dans l'expérience du modernisme : mon monde était délimité de toute part par Eliot, Pound, Joyce, les cubistes, Mondrian, etc.» <sup>3</sup> C'est au cours de la dépression économique et sous son influence directe qu'il commence à s'intéresser aux problèmes sociaux et à la politique.

Joseph Freeman, l'un des critiques littéraires les plus en vue du parti communiste, encourage Philip Rahv et William Phillips à créer une revue exclusivement consacrée à la littérature et à la critique littéraire. Les deux hommes considèrent *New Masses*, l'organe officiel du parti, comme trop politique. Il s'agit, dans leur esprit, de prolonger les activités des John Reed Clubs mais surtout de clarifier les conceptions confuses qui entourent la théorie de la littérature prolétarienne dont *New Masses* est le propagateur.

2. «Editorial Statement», *Partisan Review* I, février-mars 1934.

3. William Phillips, «How *Partisan Review* Began», *Commentary*, décembre 1976.

### La lutte contre le « gauchisme » littéraire

William Phillips rappelle qu'à l'époque où il collaborait à *New Masses*, il était « épouvanté » par le « sectarisme orthodoxe qui régnait dans les cercles liés aux communistes ». <sup>4</sup> Dès les premiers numéros de la revue, Phillips et Rahv s'en prennent au sectarisme de ceux qui transposent mécaniquement les analyses économiques dans les romans et les poèmes et qu'ils accusent de « gauchisme », reprenant à leur compte l'expression utilisée par Lénine dans sa polémique contre les adversaires de la participation aux syndicats réformistes. Dans les pages de *New Masses* et des revues spécialisées liées au parti communiste, Michael Gold, Granville Hicks, Joseph Freeman, Josuah Kunitz, défendent les critères d'une littérature prolétarienne et font régner parmi les poètes et romanciers une véritable terreur au nom du mot d'ordre : « L'art est une arme de la lutte des classes ». C'est contre une telle conception sectaire et mécanique que Rahv et Phillips s'élèvent dans une étude intitulée : « Problèmes et perspectives dans la littérature révolutionnaire ». Le « gauchisme théorique » a porté, selon eux, un grave préjudice à l'existence d'une véritable création littéraire. Les tentatives qui ont été faites pour imprégner la littérature avec le programme du parti communiste n'ont proéjuit que des formes littéraires médiocres. Détaché des expériences réelles de la classe ouvrière, le gauchisme se cache derrière « l'écran de fumée du révolutionnarisme verbal ». <sup>5</sup> Le « gauchisme », en proclamant l'existence d'un lien direct entre l'infrastructure économique et l'idéologie, « déforme et vulgarise la complexité de la nature humaine, les motivations de l'action et leur expression dans la pensée et le sentiment ». <sup>6</sup> Cette orientation littéraire découle d'une confusion entre le marxisme et le matérialisme mécanique. Dans le domaine philosophique, le matérialisme mécanique ignore « l'interaction dialectique entre la conscience et l'environnement, et l'influence réciproque entre, d'un côté, la superstructure et, de l'autre, le déterminisme économique ». <sup>7</sup>

Dans une série d'articles dont la rigueur tranche sur le style emporté et vindicatif de Michael Gold, les animateurs de *Partisan Review* concentrent leur analyse dans trois directions : les relations qui existent entre art bourgeois et art prolétarien, les liens entre forme et contenu, et l'opposition entre l'art et la propagande. Cependant, ni Rahv ni Phillips ne mettent en cause la réalité et la légitimité d'une littérature prolétarienne. Mais le contenu qu'ils donnent à cette expression est assez éloigné de la

4. *Ibidem.*

5. Philip Rahv, Wallace Phelps (William Phillips), « Problems and Perspectives in Revolutionary Literature », *Partisan Review* I, juin-juillet 1934.

6. *Ibidem.*

7. *Ibidem.*

version officielle qu'en donnent les théoriciens attitrés du parti communiste. Dans leur esprit, la littérature prolétarienne s'oppose à la littérature de la « génération perdue » des écrivains américains des années vingt. Défendre la cause de la littérature prolétarienne n'implique pas pour autant qu'il faille rejeter l'héritage du passé et d'une partie de la littérature bourgeoise.<sup>8</sup> Profondément influencé par T.S. Eliot, W. Phillips revendique les formes nouvelles de son œuvre poétique en dépit de ses vues politiques réactionnaires.<sup>9</sup> L'intransigeance théorique et la rigueur de la critique des rédacteurs de *Partisan Review* leur vaut une grande popularité parmi les écrivains de gauche. Lors de la convention des John Reed Clubs qui se déroule à Chicago en septembre 1934, de nombreux orateurs reprennent à leur compte l'analyse de *Partisan Review* et dénoncent le « gauchisme » littéraire et les « tracts de propagande qui tiennent lieu de littérature ».<sup>10</sup>

Les critiques formulées par Phillips et Rahv ne s'écartent pas d'un soutien à la politique générale du parti communiste. Leur attaque contre le « gauchisme » et les poncifs de la littérature prolétarienne ne font pas référence à Trotsky, qui n'est jamais cité dans leurs articles. Au contraire, Rahv dénonce Max Eastman, « politiquement dégénéré et empli de venin », qui défend les thèses de Trotsky sur la littérature prolétarienne.<sup>11</sup> Les critiques officiels de *New Masses* sont néanmoins irrités par l'activité des rédacteurs de *Partisan Review*. Granville Hicks s'interroge sur l'utilité de maintenir la publication séparée de plusieurs revues, qui empêche, selon lui, « une utilisation efficace des forces ». Il voit dans cette prolifération l'expression de la « bohème individualiste » incompatible avec « la discipline intellectuelle des révolutionnaires ».<sup>12</sup> C'est une attaque à peine voilée, en même temps qu'une menace, contre *Partisan Review*. L'absence des signatures de Rahv et Phillips au bas de l'appel pour le premier congrès national des écrivains, publié en février 1935 dans *Partisan Review*, révèle les tensions qui existent entre eux et le parti communiste. Ces tensions ne cesseront de croître après la fusion, en février 1936, entre *Partisan Review* et une autre publication de gauche, *Anvil*. La fusion est saluée ironiquement par Michael Gold qui stigmatise le « terrible mandarinisme » des jeunes écrivains de gauche qui « portent leur enseignement marxiste comme s'ils portaient une lourde croix ».<sup>13</sup> Gold s'en prend

8. Wallace Phelps et Philip Rahv, « Criticism », *Partisan Review* II, avril-mai 1935.

9. Wallace Phelps, « Three Generations », *Partisan Review* I, septembre-octobre 1934.

10. « National John Reed Club Conference », *ibidem*, pp. 60-61.

11. Philip Rahv, « How The Waste Land Became a Flower Garden », *Partisan Review* I, septembre-octobre 1934.

12. Granville Hicks, « Our Magazines and their Functions », *New Masses* XIII, 18 décembre 1934.

13. Michael Gold, « Papa Anvil and Mother Partisan », *New Masses* XVIII, 8 février 1936.

particulièrement à l'écrivain James T. Farrell qui a écrit un compte-rendu défavorable de la pièce de Clifford Odets : *Paradise Lost*.<sup>14</sup> Un nouveau pas est franchi dans l'escalade, avec le numéro de juin, qui contient trois virulentes attaques contre le « gauchisme » littéraire signées par Alan Calmer, William Phillips, et Philip Rahv. Ces critiques successives amènent progressivement les rédacteurs de *Partisan Review and Anvil* à remettre en cause le concept même de littérature prolétarienne. Des écrivains comme Ignazio Silone et André Malraux leur paraissent plus proches de la réalité des relations complexes entre la littérature et la politique. Le sommet du conflit semble atteint lorsque la revue rend compte favorablement du livre de Farrell, *A Note on Literary Criticism* qui qualifiait les critiques du Parti, Isidor Schneider et Granville Hicks, de « critiques vulgaires ». En fait, le livre de Farrell rejoignait l'analyse critique que les rédacteurs de *Partisan Review* développaient depuis plusieurs années.<sup>15</sup>

Peu après le premier congrès des écrivains, vers le milieu de l'année 1935, le parti communiste amorce un tournant vers la droite qui l'amène à abandonner les mots d'ordre de la littérature prolétarienne. Les cercles des John Reed Clubs, après avoir été appelés à soutenir activement les mots d'ordre du parti communiste, sont dissous bureaucratiquement par ce dernier.<sup>16</sup> Ce tournant radical annonce celui du Front populaire et le soutien du parti communiste à la politique du New Deal. Progressivement, au cours des années 1936 et 1937, les articles et les discussions à propos de la littérature et de l'art prolétariens disparaissent des pages de *New Masses*. Les critiques littéraires pratiquent désormais la politique de la main tendue envers des écrivains taxés hier d'écrivains bourgeois. George Novack souligne dans *New International* le ridicule absurde de ce tournant : « Sinclair Lewis, de petit-bourgeois qui tournait le dos au combat révolutionnaire du prolétariat, a été miraculeusement transformé en héros littéraire du Front populaire ».<sup>17</sup>

Découragés et fatigués par les brusques variations de la politique littéraire du parti dans laquelle ils voient une « manipulation des théories,

14. *Ibidem*. Clifford Odets (1906-1963), dramaturge, né à Philadelphie, adhère au parti communiste américain en 1934 et le quitte l'année suivante au moment où il commence à être reconnu comme auteur. Lorsqu'il comparaitra en 1952 devant la commission des affaires non-américaines, Odets déclarera qu'il a quitté le PC parce qu'on exigeait de lui qu'il écrive de la propagande.

15. Le livre de J.T. Farrell : *A Note on Literary Criticism*, publié en mai 1936, n'épargnait aucune figure officielle. M. Gold était qualifié de « révolutionnaire sentimental » et G. Hicks de « déterministe mécaniste ». Le livre ne mentionnait ni Staline ni Trotsky, mais les thèses de Farrell faisaient écho à celles de *Littérature et Révolution* de Trotsky. Voir Alan Wald dans *James T. Farrell: The Revolutionary Socialist Years*. New York, 1978, pp. 40-46.

16. Daniel Aaron, *Writers on the Left*, Oxford University Press, 1977, pp. 283-284.

17. George Novack, « The Intellectuals and the Crisis », *New International*, III, juin 1936.

des mots d'ordre et des écrivains», W. Phillips et Rahv en viennent à la conclusion «qu'un mouvement littéraire indépendant ne pouvait pas exister dans la mouvance du parti communiste officiel»<sup>18</sup> et décident de suspendre leur publication jusqu'à ce qu'ils puissent trouver et rassembler de nouvelles sources de soutien financier.

### Rupture avec le stalinisme

Les purges sanglantes des procès de Moscou, l'assassinat des militants révolutionnaires en Espagne ont profondément ébranlé Phillips et Rahv. En juin 1937, au second congrès des écrivains américains, les derniers liens avec le parti communiste sont définitivement rompus. Le congrès rassemble les compagnons de route traditionnels du parti, comme Malcolm Cowley et Kenneth Burke, et de nombreuses personnalités littéraires, qualifiées pour la circonstance d'aile progressiste: Wilder Thornton, Carl Van Doren, Ernest Hemingway, Archibald MacLeish. Le Congrès consacre la nouvelle orientation vers les valeurs traditionnelles de la culture américaine. Ainsi que le souligne James Gilbert, celle-ci s'opposait à la conception critique défendue par les rédacteurs de *Partisan Review*, appuyée sur les innovations modernistes de la littérature européenne.<sup>19</sup> L'œuvre d'un Van Wyck Brooks<sup>20</sup> se situait aux antipodes de celles des héros littéraires de *Partisan Review*: Eliot, Joyce et Proust. Se livrant à une critique de la nouvelle politique du Parti communiste, Rahv souligne que rien n'est plus étranger à la création littéraire, à «l'expérience individuelle et intellectuelle» de l'écrivain, que l'atmosphère de délation, «d'adulation des célébrités» et le «jargon politique» du deuxième Congrès. Celui-ci est entièrement contrôlé par le P.C. Waldo Frank, élu, au précédent congrès, président de la Ligue des écrivains américains, suspect de tiédeur dans la défense des exécutions de Moscou, est remplacé sans aucune discussion par une figure représentative de la nouvelle ligne: Ogden Stewart. Ce dernier, plus souple, a l'avantage d'apparaître indépendant des compagnons de route et du noyau des écrivains communistes. Dans une allocution d'ouverture, Earl Browder,

18. William Phillips, «How *Partisan Review* Began», *loc. cit.*

19. J.B. Gilbert, *op. cit.*, p. 165.

20. Van Wyck Brooks (1886-1963). Après avoir publié *America's Coming of Age* (1915), qui prenait parti pour le modernisme contre le pragmatisme et le puritanisme des écrivains du 19<sup>e</sup> siècle, Van Wyck Brooks effectue un retournement spectaculaire au milieu des années trente. Il se fait le défenseur d'une littérature et d'un art de la conscience américaine et part en croisade contre Joyce, Eliot et Proust. Il devient ainsi le représentant privilégié des écrivains compagnons de route du Front populaire et l'adversaire tout désigné des animateurs de *Partisan Review*.



le secrétaire du parti communiste américain, exhorte les délégués à défendre par leurs œuvres la démocratie, le Front populaire en Espagne et à combattre le fascisme.<sup>21</sup>

Macdonald, qui a participé au congrès, dénonce, dans une lettre adressée à *The Nation* l'imposture : « Seuls un représentant du parti républicain, un membre du Farmer-Labor et un communiste ont été autorisés à parler à la tribune. On ne peut pas parler dans ce cas de « front uni contre le fascisme » alors qu'un nombre important d'écrivains, anti-fascistes, mais critiques envers la politique de Staline et l'U.R.S.S. ont été exclus du Congrès : Louis Hacker, Edmund Wilson, Lewis Corey, Sidney Hook, Benjamin Stolberg, J.T. Farrell ayant, pour sa part, refusé d'y participer. Macdonald tire la conclusion que le « front uni » dont parlent les organisateurs est « indéfiniment extensible sur la droite mais strictement limité à gauche au seul parti communiste ». <sup>22</sup> L'opposition à la ligne du congrès se réduit à un petit groupe composé de Philip Rahv, William Phillips, Dwight Macdonald, Fred W. Dupee, Eleanor Clark, et Mary McCarthy. Tous sont membres du comité de défense de Léon Trotsky et ont soutenu les travaux de la commission Dewey. C'est ce petit groupe qui va être, dans les mois qui suivent, le principal artisan de la renaissance de *Partisan Review*.

Fred Dupee a rencontré Philip Rahv dans les locaux de *New Masses* dont il est rédacteur littéraire. Il a lu *l'Histoire de la Révolution Russe*, qui emporte son adhésion, de la même manière que *Littérature et Révolution*, qu'il a lu un peu auparavant. Dupee n'est pas un « idéologue », c'est un critique littéraire de talent, doué d'une grande sensibilité. Il est de plus en plus heurté par l'atmosphère policière et anti-trotskyiste qui règne dans les bureaux de *New Masses*. Il revendique, en vain, une plus grande liberté d'expression dans la revue et exige que l'on rende compte objectivement du livre de Gide : *Retour de l'URSS* et que l'on traite son auteur avec respect.<sup>23</sup> Dupee entretient des liens d'amitié avec James Burnham,

21. Philip Rahv, « Two Years of Progress: From Waldo Frank to Donald Ogden Stewart », *Partisan Review*, V, février 1938. Waldo Frank (1889-1967), romancier né dans le New Jersey. D'abord sympathisant socialiste, il devient, au cours des années trente, un compagnon de route du P.C. En 1935, lors du premier congrès des écrivains, il est élu secrétaire de la Ligue des écrivains américains. En mai 1937 il avait écrit une lettre à *The New Republic*, exprimant certains doutes à propos des procès de Moscou. Il avait visité Trotsky à Mexico mais finalement il avait refusé de s'engager. Donald Ogden Stewart (né en 1894), dramaturge, commença sa carrière comme acteur. Il acquit une notoriété d'humoriste au cours des années vingt. Auteur de scénarios, il travaille pour Hollywood dans les années trente.

22. Dwight Macdonald, « Letter to the Editors », *The Nation*, 10 juin 1937.

23. J.B. Gilbert, *op. cit.* pp. 173-174 et Alan Wald, « Revolutionary Intellectuals ». Mary McCarthy, dans un article récent consacré à F.W. Dupee, insiste pour sa part sur

un des dirigeants du S.W.P., qui lui démontre la criminelle absurdité des procès de Moscou. C'est Dupee qui met Rahv et Phillips en contact avec Dwight Macdonald, un ancien condisciple de l'Université de Yale, avec qui il a animé en 1932-33 une petite revue littéraire: *Miscellany*. Macdonald a l'avantage de posséder une vaste culture politique: il a lu des ouvrages de Marx, Engels, Lénine, Trotsky, Strachey. Trotsky exerce sur lui une grande fascination. William Phillips a relaté leur réunion, jour mémorable qu'il appelle dans ses souvenirs le « dimanche rouge ». Toute une après-midi, Rahv et Phillips « acculant Macdonald contre un mur », le « fusillent » de leurs arguments, lui laissant à peine le temps de répondre, et finalement, lui arrachent son accord pour lancer un nouveau *Partisan Review*. Dwight Macdonald se charge de convaincre, à son tour, George Morris, un peintre abstrait, qui a les moyens de financer la revue.<sup>24</sup>

Leur décision est à peine connue qu'avant même la sortie du premier numéro le parti communiste mobilise ses troupes pour tenter d'isoler *Partisan Review*. Il a senti le danger: *Partisan Review* a pour objectif de constituer un pôle indépendant pour les écrivains et les intellectuels qui rejettent le stalinisme ou qui sont en train de s'en détacher. *Partisan Review* devenait ainsi un centre intellectuel rival sérieux pour *New Masses*. Les rédacteurs du nouveau *Partisan Review* sont la cible d'une fusillade nourrie d'injures et d'invectives. Les titres de *New Masses* et du *Daily Worker* traduisent la virulence des attaques: « Un serpent littéraire quitte sa peau pour Trotsky ». « Les comploteurs trotskystes démasqués », « Pas de quartier pour les littérateurs trotskystes et autres ». V.J. Jerome, un des commissaires politiques du parti communiste, écrit que les rédacteurs de *Partisan Review* se situent « dans le même camp que les assassins de Kirov, de ceux qui tirent dans le dos des combattants loyalistes en Espagne et trahissent les armées du front ».<sup>25</sup>

Dans leur premier éditorial, les rédacteurs de *Partisan Review* tiennent bon. Ils affirment avec force leur indépendance vis-à-vis de tous les partis politiques. La littérature doit être libre de toute dépendance fractionnelle. Rien ni personne, affirment-ils, ne les délogera de leur position.<sup>26</sup> L'organe politique des trotskystes, *Socialist Appeal*, se réjouit et salue l'initiative des rédacteurs de *Partisan Review* non sans formuler toutefois de sérieuses réserves. *Partisan Review* va trop loin en proclamant, au-delà de son indépendance littéraire, son indépendance dans le

l'influence de Macdonald qui, dans le contexte des procès de Moscou, n'a eu aucun mal à « le persuader de quitter le parti communiste et *New Masses* ». « F.W. Dupee », *The New York Review of Books* 27 octobre 1983. Frederick Wilcox Dupee était né en 1904.

24. William Phillips, « How *Partisan Review* Began », *loc. cit.*

25. « A Literary Snake Sheds his Skin for Trotsky », *Daily Worker*, 12 octobre 1937.

« No Quarter to Trotskyites-Literary or Otherwise », *Daily Worker*, 20 octobre 1937.

26. « Editorial Statement », *Partisan Review* I, décembre 1937, voir documents annexes.

domaine politique. D'après l'éditorial anonyme, dans une société divisée en classes, l'indépendance politique et l'indépendance de parti sont impossibles à réaliser. *Partisan Review* a tiré de son expérience la leçon que tout lien avec les partis politiques est nuisible à l'art. Il se trompe, car ce n'est pas «l'avant-garde léniniste qui est responsable de la «dépendance servile de l'art» et a «exercé le despotisme» sur les intellectuels. Le responsable c'est, au contraire, «l'instrument bureaucratique de la réaction thermidorienne en U.R.S.S.»<sup>27</sup> L'éditorial propose en conclusion une collaboration amicale entre les rédacteurs et les trotskystes et les invite d'autre part à engager une campagne active contre les staliniens qualifiés de «bloc de canailles sans conscience au service du plus grand corrupteur de la révolution socialiste». D'après le *Socialist Appeal*, le nouveau *Partisan Review* avait effectué un bon départ mais, afin de se maintenir en tant que force révolutionnaire, il ne devait pas seulement veiller à l'indépendance de l'art mais également se lier au mouvement de classe du prolétariat.

La leçon de marxisme, un peu autoritaire et condescendante, donnée à *Partisan Review*, par le *Socialist Appeal* soulève l'indignation de John Wheelwright, poète raffiné et militant trotskyste.<sup>28</sup> Dans une lettre ouverte au *Socialist Appeal*, qui est publiée par *Partisan Review*,<sup>29</sup> il accuse sa propre organisation d'avoir déformé les objectifs de *Partisan Review*. Le reproche qui lui est fait de demeurer dans une attitude «neutre et d'indifférence hautaine» devant le mouvement ouvrier et «indépendant vis-à-vis du marxisme», les conduisant à «tourner le dos aux questions politiques» rejoint les accusations du *Daily Worker* qui, avec le «vocabulaire limité qui est le sien», qualifie les gens de *Partisan Review* de «calomnieurs de la classe ouvrière», de «briseurs de grève».<sup>30</sup> C'est pour le *Socialist Appeal*, faire preuve d'une courte vue dans le domaine de la littérature: «Le marxisme est, d'abord, un guide pour

27. *Socialist Appeal*, 4 décembre 1937. Dans un entretien avec Alan Wald, George Novack lui a révélé qu'il était l'auteur de l'éditorial. Alan Wald, *op. cit.*.

28. John Wheelwright (1897-1940), poète né à Boston, évolue de la religion vers le marxisme. Militant socialiste, il rejoint, avec son ami Sherry Mangan, la fraction trotskyste dans le parti socialiste. Après l'expulsion des trotskystes du parti socialiste il devient membre du SWP. Il meurt tragiquement en septembre 1940, renversé par un camion. Le *Socialist Appeal* rendra hommage à sa «fermeté et à sa loyauté dans le mouvement révolutionnaire». Nous rendons compte dans ce numéro du livre remarquable qu'Alan Wald a consacré à sa vie et à son œuvre.

29. John Wheelwright, «To the Editors of the *Socialist Appeal*», *Partisan Review*, IV, février 1938 pp. 62-63. Craignant que le *Socialist Appeal* ne publie pas sa lettre, il en avait envoyé un double à *Partisan Review* qui s'était empressé de la publier. On lui en fit reproche dans le SWP. Voir Alan Wald, *The Revolutionary Imagination. The Poetry and Politics of John Wheelwright and Sherry Mangan*, 1983. pp. 157-58.

30. *Ibidem*.

l'action. Il prévaut sur toutes les autres disciplines parce qu'il est une aide indispensable à l'imagination créatrice. Réciproquement, l'imagination créatrice guide l'action politique».<sup>31</sup> John Wheelwright, avec une verve poétique cinglante, apostrophe le rédacteur anonyme de l'éditorial qui, «gracieusement, accorde une complète autonomie à l'art et à la science et aux travailleurs dans le domaine respectif qui est le leur». Pourquoi ces «coupantes et sèches catégories? Qui dresse ces royaumes à l'image de Saint-Paul qui partageait le globe terrestre entre l'Espagne et le Portugal?» Wheelwright pense que c'est une erreur d'affirmer que la politique domine dans le monde toute chose et la littérature. Pour lui, la littérature et la politique «répondent d'une manière autonome: en retard ou en avance l'une par rapport à l'autre».

Alors que les trotskystes reprochent à *Partisan Review* sa tiédeur à combattre le stalinisme, l'un des plus zélés compagnons de route du parti communiste, Malcolm Cowley, accuse ses rédacteurs d'être à la solde du trotskysme. Après avoir approuvé dans *New Republic* les procès de Moscou, Malcolm Cowley se montre l'un des plus acharnés contre *Partisan Review* qu'il accuse de mener «une campagne antisoviétique, sous la bannière infra-rouge de la Quatrième Internationale».<sup>32</sup> Il voit la preuve de cette campagne dans le sommaire du numéro d'août-septembre 1938, qui comporte, selon lui, cinq articles anti-soviétiques dont les auteurs sont Trotsky, F.W. Dupee, Dwight Macdonald, Victor Serge et James Burnham. Un essai critique de Dupee sur *l'Espoir* de Malraux, qui décrit ce dernier comme le «libéral type intrigant» du Front populaire et du Comintern, porte la fureur de Cowley à son comble. *Partisan Review*, qui revendiquait l'indépendance, s'est transformée en une revue qui en-rôle dans «une croisade anti-soviétique», les jeunes écrivains «idéalistes, formalistes, symbolistes, libertaires», sous la direction politique de Trotsky. Il sollicite par lettre l'appui d'Edmund Wilson et ce dernier lui répond vertement, car il garde toute sa confiance aux rédacteurs de *Partisan Review*.<sup>33</sup>

### Trotsky et *Partisan Review*

Si le rapprochement des rédacteurs de *Partisan Review* vers Trotsky est une conséquence directe de leur rupture avec le stalinisme, il tient

31. *Ibidem.*

32. Malcolm Cowley (né en 1898) fit des études à Harvard et à l'Université de Montpellier en France. Il devint en 1930, membre du comité de rédaction de *The New Republic*. Très lié au parti communiste.

33. Edmund Wilson (1895-1972) lui répond le 20 octobre 1938: «Vous êtes l'homme qu'il faut pour parler de la valeur d'une revue littéraire non partisane après la façon dont vous vous êtes lancé dans cette foutue vieille ligne stalinienne». *Letters on Literature and Politics* (1912-1972) NY 1977.

aussi, pour une large part, à la fascination qu'exerce sur eux la personnalité « magnétique » du dirigeant de la Révolution d'Octobre, ainsi que le souligne Alan Wald.<sup>34</sup> Ils sont attirés par ses « dons intellectuels et littéraires brillants » mais également par la « pureté révolutionnaire » qui se dégage de sa vie face à la « turpitude morale du stalinisme ».<sup>35</sup> Trotsky leur apparaît comme un intellectuel qui a voué sa vie à la cause de la classe ouvrière et qui, en même temps, a été à la tête d'événements historiques grandioses. Sa vie, ainsi que le souligne Macdonald, montre que les « intellectuels pouvaient faire l'histoire ».<sup>36</sup> Dupee confie : « Il ne fait aucun doute que Trotsky m'a définitivement influencé plus que n'importe quel autre Américain. Contrairement à de nombreux intellectuels libéraux et radicaux, je n'ai jamais soutenu F.D. Roosevelt ».<sup>37</sup> Mais surtout, les thèses développées par Trotsky dans *Littérature et Révolution* et d'autres essais critiques, leur paraissent tout à fait compatibles avec celles que *Partisan Review* revendique depuis plusieurs années.

Trotsky a suivi avec une particulière attention la rupture des rédacteurs de *Partisan Review* avec le parti communiste. Il guette le moindre signe de craquement au sein des intellectuels compagnons de route ou membres du parti, car il les interprète comme les manifestations d'une crise plus profonde, qu'il considère comme la conséquence inévitable des procès de Moscou. L'évolution du groupe *Partisan Review* est en même temps une confirmation de son analyse et un espoir dans un mouvement de plus grande ampleur. James Burnham, qui connaît intimement les fondateurs du nouveau *Partisan Review*, envoie à Trotsky des informations confidentielles et son analyse personnelle des tendances qui composent le comité de rédaction. Il y distingue trois groupes assez hétérogènes. Le groupe Dupee, Phillips, Rahv, qui ont été tous les trois membres du P.C. sont beaucoup plus « des littéraires que des politiques ». D'après Burnham « le premier procès a réellement brisé Phillips et Rahv », mais « ils étaient effrayés devant la rupture » et ne « savaient pas comment et où écrire ce qui était leur principale préoccupation ». Au cours de l'année et demie qui s'est écoulée, « ils ont projeté la création d'une revue « non politique » qui aurait pu être encore soutenue par les staliniens » et, « comme il est fréquent dans de tels cas, ils ont justifié leur propre timidité avec des théories à propos de l'arriération de la situation américaine ».<sup>38</sup>

34. Alan Wald, *op. cit.*, p. 196.

35. *Ibidem.*

36. Dwight Macdonald, *Memoirs of a Revolutionist*, New York, 1963, p. 15.

37. F.W. Dupee à Alan Wald, *op. cit.*, p. 202.

38. James Burnham à Trotsky, 12 avril 1938, Houghton Library. Burnham rangeait dans un premier groupe Mary McCarthy, qu'il considérait comme une femme à l'esprit mordant, mais préoccupée de faire carrière dans les lettres, et George L.K. Morris, unique-

C'est Macdonald qui, le premier, a pris contact avec Trotsky en juillet 1937, l'invitant à collaborer au futur *Partisan Review*.<sup>39</sup> En août il précise l'orientation générale de la revue qui sera « exclusivement culturelle » et, en conséquence, ne pourra pas prendre position sur des questions de stratégie marxiste à la manière d'un parti politique », ni prendre part directement aux controverses politiques du moment. En tant qu'individus, les rédacteurs avaient, bien sûr, une position politique propre : « Nous sommes tous des opposants au stalinisme et attachés à un programme d'action léniniste. Nous croyons à la nécessité d'un nouveau parti qui prendra la place du Comintern corrompu ». <sup>40</sup> Mais, selon lui, ces idées ne doivent pas être imposées à l'œuvre littéraire. En même temps la revue attaquera toutes les formes de réformisme et de stalinisme qui « affectent la culture et la littérature américaine ». Trotsky n'est pas pressé d'accepter et préfère attendre que *Partisan Review* élabore un programme plus précis. La parution du premier numéro et son éditorial, dont le contenu lui paraît faible et sans grande consistance renforcent ses réserves. Il écrit à Macdonald :

« Mon impression générale est que les éditeurs de *Partisan Review* sont des gens instruits et intelligents, *mais qu'ils n'ont rien à dire*. Ils cherchent des thèmes qui ne puissent blesser personne, mais qui ne peuvent également donner quoi que

---

quement intéressé à l'art abstrait qu'il « collectionne avec un goût impeccable » et qui peint lui-même avec « sensibilité bien que sans profondeur ». C'est le pourvoyeur de fonds de *Partisan Review*. Macdonald représentait, à lui seul, le deuxième groupe : « Il est difficile de définir ses idées, mais elles doivent ressembler à celles d'un C. Beard jeune et énergique. Il est fortement anti-stalinien. Il a été dans l'ensemble un loyal sympathisant de nos idées depuis quelques années. Il a d'abord été influencé par l'American Workers Party, avant la fusion. Il a été un membre actif du Comité de Défense de Trotsky ».

39. Dwight Macdonald à Trotsky le 29 juillet 1937, Houghton Library.

40. Dwight Macdonald à Trotsky le 23 août 1937, Houghton Library. Les premiers échanges avec Macdonald avaient provoqué chez Trotsky beaucoup de réserves. Répondant à sa lettre du 23 août, Trotsky lui écrivait : « ... Le petit programme de *Partisan Review* me semble un peu trop vague. En particulier l'attaque contre le « dogmatisme politique », sans définition exacte, me paraît très malheureuse. Nous devons naturellement rejeter toute tentative de *commander* les domaines littéraires, artistiques et scientifiques d'un point de vue politique. Mais le philistin moyen comprend par « dogmatisme politique », non seulement l'intervention de la bureaucratie dans la sphère de la peinture, de la poésie, etc., mais un programme politique précis et même la pensée politique sérieuse. [...] Cette formule n'est pas correcte, même en ce qui concerne les staliniens : ils n'ont pas de dogme du tout. En leur essence, ils sont caractérisés par leur servilité politique et non par leur dogmatisme politique. Le danger, avec votre formulation évasive, est que vous ne satisferez pas les empiristes préoccupés de sauvegarder leur « indépendance », mais que, en même temps, vous repoussez les marxistes révolutionnaires qui sont appelés dogmatiques.

Dans ces conditions, je crois que le mieux serait d'attendre les premiers numéros de *Partisan Review* et je déciderai alors si et jusqu'où je peux marcher. Pour ma part, je souhaite que le développement à venir nous rapproche l'un de l'autre ». « La Collaboration à *Partisan Review* », Trotsky à Dwight Macdonald, 11 septembre 1937, *Œuvres* 14, p. 386.

ce soit à qui que ce soit. Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'un groupe avec un tel état d'esprit remportant des succès, acquerrant de l'influence et laissant quelque espèce de trace dans l'histoire de la pensée».<sup>41</sup>

Trotsky désapprouve l'attitude des rédacteurs de *Partisan Review* qu'il juge timorée et hésitante : *Partisan Review* veut défendre « l'indépendance » et la « liberté ». « Excellent ! Mais alors il faut les défendre l'épée à la main ou au moins le fouet. Toute nouvelle tendance artistique ou littéraire (naturalisme, symbolisme, futurisme, cubisme, expressionnisme et ainsi de suite) a commencé par un scandale, brisant les vieilles faïences respectées, froissant bien des autorités établies [...] ces gens, artistes aussi bien que critiques littéraires avaient quelque chose à dire. »<sup>42</sup>

Les craintes et la sévérité des critiques de Trotsky sont-elles justifiées ? Un premier conflit, apparu au sein du comité de rédaction de *Partisan Review*, semble lui donner raison. Lors de la sortie du premier numéro de la revue, une proposition de publier des extraits du livre de Gide : *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.*, divise les rédacteurs en deux camps. Mary McCarthy et Macdonald y sont favorables, alors que Phillips et Rahv hésitent, puis s'y opposent. Rahv écrit une lettre embarrassée à Gide, lui exposant les raisons pour lesquelles *Partisan Review* ne publie pas son texte : « Malheureusement, une large partie de l'intelligentsia américaine soutient la campagne du parti et refuse d'écrire pour nous ».<sup>43</sup> La publication du texte de Gide ne pouvait en effet que provoquer la fureur du parti communiste contre *Partisan Review* et intensifier sa campagne de dénigrement. Rahv et Phillips, craignant par dessus tout d'être isolés, cédaient à la pression. C'est Dupee, qui, après avoir hésité entre les deux points de vue, fait pencher la balance en faveur de Macdonald. Finalement, le texte de Gide paraît dans le deuxième numéro, Rahv adressant une seconde lettre à Gide.<sup>44</sup>

Entre le mois de janvier et mars 1938, une correspondance suivie s'établit entre Trotsky et les rédacteurs de *Partisan Review*. Trotsky veut maintenir et prolonger une période d'échanges d'opinions et de rapprochements mutuels avant d'envisager une complète collaboration. Les critiques franches et un peu brutales adressées par Trotsky au comité de rédaction ont provoqué dans ce dernier une réaction positive. Dans une longue lettre de réponse, Rahv reconnaît qu'elles ont cristallisé une insatisfaction grandissante, qui provenait de la « ligne incertaine » suivie par la revue au cours de ses trois premiers numéros. Rahv pense que ces erreurs

41. Trotsky à Macdonald, 20 janvier 1938, *Œuvres* 16, pp. 99-101.

42. *Ibidem.*

43. J.B. Gilbert, *op. cit.*, pp. 197-198. Philip Rahv à Gide, 25 novembre 1937, Archives *Partisan Review*.

44. Philip Rahv à Gide, 6 janvier 1938, Archives *Partisan Review*.

étaient plus ou moins inévitables, compte tenu des conditions dans lesquelles la revue était placée. Il insiste surtout sur les difficultés de la revue liées à la particularité de sa démarche :

« Nos problèmes sont rendus encore plus compliqués par le caractère littéraire de la revue. Il est beaucoup plus facile, pour un organe idéologique de désigner un programme clair et tranché. Dans la littérature, de toute manière, même dans des conditions favorables [...] le problème qui consiste à trouver la relation précise entre le politique et l'imaginaire, [...] est si difficile qu'il interdit toute solution simple et immédiate ». <sup>45</sup>

Rahv pense qu'en dépit de ses faiblesses *Partisan Review* a accompli deux choses importantes : elle a rompu « irrévocablement » avec le stalinisme et refusé toute « tentative de glissement rétrograde dans le camp bourgeois ». <sup>46</sup> Il reconnaît toutefois que la revue se trouve à un tournant de son existence : le problème qui consiste « à donner à la revue une direction ferme et un contenu radical et agressif aux notions d'indépendance et de liberté demeure encore non résolu ». Pour Trotsky cette question est capitale puisqu'il y revient le 21 janvier, dans une longue lettre en onze points adressée à Rahv :

« L'indépendance complète de votre publication vis-à-vis de la bureaucratie stalinienne est, bien entendu, un fait de valeur. Mais l'indépendance à elle seule ne suffit pas. Une lutte contre l'influence démoralisante du stalinisme sur la vie intellectuelle de l'intelligentsia est nécessaire. Vous avez déjà commencé cette lutte. Il me semble pourtant que vous ne lui avez pas encore donné l'amplitude nécessaire ni trouvé le ton correspondant. Le stalinisme n'est pas du « sectarisme ». [...] Le sectarisme présuppose une somme définie de convictions, bien qu'elles puissent être étroites et bornées, et une défense fanatique de ces convictions. Les staliniens n'ont pas de convictions. Ce sont des gens dépersonnalisés, bien dressés, au fond, des fonctionnaires, des laquais, des sycophantes démoralisés. L'autorité usurpée de la révolution, plus la discipline militaire, plus une trésorerie illimitée, ont fait du stalinisme l'ulcère le plus épouvantable sur le progrès politique et intellectuel ». <sup>47</sup>

La lutte contre l'influence corruptrice du stalinisme dans les milieux intellectuels doit être, selon Trotsky, menée d'une façon « intense », « féroce » et « impitoyable ». Toute ligne d'adaptation ou de demi-adaptation à ces milieux serait funeste à *Partisan Review*. La cible principale doit être *New Masses*, qu'il s'agit de discréditer : « Il faut vider jusqu'à la dernière goutte le seau d'eau crasseuse du stalinisme ». <sup>48</sup> L'article qu'a écrit Herbert Solow sur *New Masses* ne lui paraît pas remplir correctement cet

45. Philip Rahv à Trotsky, 1<sup>er</sup> mars 1938, Houghton Library (4212).

46. *Ibidem*.

47. Trotsky à Philip Rahv, 21 mars 1938, *Œuvres* 16, pp. 347-353.

48. *Ibidem*.



objectif car il est incompréhensible à des milieux larges.<sup>49</sup> Il est nécessaire d'écrire une série d'articles « embrassant sous tous les angles le phénomène *New Masses* ». Cet objectif est bien antérieur à l'apparition du nouveau *Partisan Review*. C'est une préoccupation ancienne de Trotsky puisqu'il discute en juin 1937, avec Solow et Farrell qui assistent aux travaux de la commission Dewey, le projet de création d'une revue théorique révolutionnaire qui devait être une sorte d'anti-*New Masses*. Dans une note aux dirigeants du SWP, il insistait sur la nécessité de combattre l'atmosphère empoisonnée du stalinisme dans les milieux intellectuels :

« Le caporalisme, le byzantinisme, la bigoterie, le jésuitisme, le mensonge et la fausseté empoisonnent les éléments avancés de l'intelligentsia, au même titre que l'avant-garde ouvrière. Le travail de démoralisation à l'échelle mondiale se couvre du drapeau de la « défense de l'U.R.S.S. ».

Dans son insignifiance même, la revue *New Masses* est l'expression de ce système ».<sup>50</sup>

Mais il est aussi nécessaire de briser « l'état de neutralité à l'égard de *The Nation* et *The New Republic* ». *Partisan Review* doit inscrire à son programme la lutte contre le « Louis Fischerisme » qui infeste également les milieux radicaux :

« Les sages de *The Nation* et *The New Republic* ont révélé qu'ils ne comprenaient rien à l'évolution de l'U.R.S.S., c'est-à-dire au phénomène le plus important de notre temps. Un Louis Fischer, cynique sycophante littéraire, plus prudent mais aussi plus répugnant qu'un Duranty, les menait simplement par le bout du nez. A présent, *The Nation* et *The New Republic* sont surtout préoccupés que leurs lecteurs ne remarquent pas que le prêtre caché dans l'oracle n'est pas très intelligent. D'où les vagues de diplomatie, de ruses, de mensonges, de faussetés qui remplissent les pages de ces publications. Il faut détruire leur influence sur la pensée radicale. La lutte contre *The Nation* et *The New Republic* doit être ouvertement inscrite sur le drapeau de *Partisan Review* ».<sup>51</sup>

Trotsky précise néanmoins que *Partisan Review* ne doit pas être transformée en organe purement politique ; il doit maintenir sa vocation littéraire sans oublier que les tendances politiques traversent « toutes les sphères de la culture ». *Partisan Review* doit lier son sort à l'apparition d'un « mouvement artistique jeune et prometteur » que Trotsky appelle de ses vœux. Ces propositions sont très bien accueillies par les rédacteurs de

49. *Ibidem*. Herbert Solow avait écrit dans le numéro 4, de mars, de *Partisan Review* un article critique de la politique littéraire du P.C. à travers *New Masses* : « Minutiae of Left-Wing Literary History ».

50. « Pour une revue marxiste militante, révolutionnaire, critique » (Note de Trotsky aux dirigeants du SWP), 29 mai 1937, *Œuvres* 14, p. 90.

51. Trotsky à P. Rahv, 21 mars 1938.

*Partisan Review* qui y trouvent un encouragement à leur propre orientation et aux efforts qu'ils ont développés dans le domaine de la critique littéraire.

### Débat autour d'un symposium

Une importante question allait néanmoins assombrir les premières relations entre Trotsky et *Partisan Review*. Au milieu du mois de janvier 1938, la revue invite Trotsky à collaborer à un symposium dont le thème général est: « Qu'est-ce qui est vivant et qu'est-ce qui est mort dans le marxisme? » Les rédacteurs présentaient sommairement les raisons de leur initiative: après plusieurs décennies de lutte, le prolétariat n'a réussi à prendre le pouvoir que dans un seul pays. Dans ce pays, la nature de la dictature et du socialisme est très controversée. Pendant ce temps, l'échec de la révolution dans les autres pays s'est accompagnée de la montée du fascisme et de l'apparition d'un nouveau cycle de guerres. Cette situation résulte-t-elle de « conditions objectives, d'un manque de direction, ou de défauts fondamentaux du marxisme lui-même? » Les rédacteurs se proposaient de contribuer à clarifier ces questions qui, selon eux, « agitaient » les intellectuels libéraux et révolutionnaires d'Amérique.<sup>52</sup>

Trotsky refuse catégoriquement de participer à une entreprise qu'il juge non seulement prétentieuse, mais confuse. Le plus grave, à ses yeux, réside dans le choix des participants:

« La majorité des écrivains que vous avez invités ont démontré par tout leur passé — hélas! — leur totale incapacité à la pensée théorique. Quelques-uns ne sont que des cadavres politiques. Comment pourrait-on confier à un cadavre la responsabilité de décider si le marxisme est une force vivante? ».<sup>53</sup>

52. *Partisan Review* à Trotsky, 21 janvier 1938, Houghton Library. La revue soumettait aux collaborateurs du symposium les quatre séries de questions ci-dessous:

I. *Le marxisme. Science ou idéologie?* Le matérialisme dialectique est-il synonyme de science ou est-il un moyen différent d'atteindre la vérité?

II. *Marxisme, démocratie et socialisme.* La théorie classique du marxisme garantit-elle aux travailleurs la démocratie à l'intérieur des partis du prolétariat et à l'intérieur de l'Etat prolétarien? Quel lien précis y a-t-il entre la dictature du prolétariat, le socialisme et la démocratie?

III. *Marxisme et fascisme.* L'analyse marxiste du capitalisme se trouve-t-elle modifiée par l'émergence du fascisme? Les tâches pour défaire le fascisme impliquent-elles un changement dans la stratégie classique de la classe ouvrière?

IV. *Le marxisme et la guerre.* Le marxisme fournit-il une stratégie de classe adéquate en temps de guerre, plus précisément en rapport avec la guerre imminente entre les Etats fascistes et les soi-disants pouvoirs démocratiques alliés à l'Union soviétique? »

53. Trotsky à Dwight Macdonald, 20 janvier 1938, *Œuvres* 16, pp. 99-101. Parmi la liste des auteurs politiques invités par *Partisan Review* à collaborer au symposium, Trotsky avait souligné au crayon plusieurs noms (les « cadavres politiques » en question, sans aucun doute!): Boris Souvarine, Karl Korsch, Harold Laski, August Thalheimer, Fenner Brockway.

Rahv ne se montre pas très convaincu. Il pense notamment que « les cadavres politiques » en question ne sont pas tout à fait dénués « d'influence » sur les vivants.<sup>54</sup> Trotsky insiste : un tel symposium n'aurait de sens à ses yeux que si ses organisateurs avaient invité « des individus qui s'intéressaient sérieusement à la théorie marxiste », ou encore « d'éminentes personnalités dans le mouvement ouvrier ». Les personnes choisies par *Partisan Review* sont des « auteurs qui sont de purs dilettantes sur le plan de la théorie ».<sup>55</sup> Certains d'entre eux, en effet, ont été de farouches opposants de Trotsky sur le plan politique comme Fenner Brockway, ou B.D. Wolfe, qui ont délibérément refusé d'apporter leur concours et leur soutien à la commission internationale d'enquête sur les procès de Moscou. Il a eu avec la majorité d'entre eux des désaccords qui ont porté sur des questions essentielles du marxisme. Il récuse notamment Souvarine qui « n'a jamais été marxiste ». Sa biographie de Staline, écrit-il, est l'œuvre d'un journaliste, dont la valeur essentielle provient de ses citations dont « la moitié sont empruntées au travail de Sedov pour le *Bulleten Oppositsii* ».<sup>56</sup> Quant à Victor Serge, « c'est un écrivain de talent. S'il devait écrire pour vous un récit d'un drame d'après la vie de l'Opposition russe, je serais enchanté. Mais ce n'est pas du tout un théoricien. » En fait, Victor Serge est entré en conflit dès 1936 avec Trotsky dans la question espagnole, où il soutient, avec Sneevliet, la politique du P.O.U.M. Une polémique plus récente à propos de Cronstadt, n'a fait qu'aggraver les choses. Trotsky souligne le caractère improvisé du projet : le symposium « devrait être muni d'un article programmatique des éditeurs, dénonçant ceux qui se trompent et posant un point de vue juste sur le marxisme. A-t-on envisagé semblable article ? Qui veut l'écrire ? »<sup>57</sup>

Le refus de Trotsky, inattendu semble-t-il, compromet toute l'affaire et Rahv annonce finalement que le projet est repoussé pour plusieurs mois.<sup>58</sup> Les rédacteurs de *Partisan Review* ne pouvaient se permettre de publier des réponses à un symposium dans lequel Trotsky aurait brillé par son absence, au moment où la revue luttait justement contre son isolement et cherchait à l'imposer. Poursuivre également la discussion avec Trotsky sur un terrain aussi brûlant, risquait de compromettre les chances d'aboutir à une collaboration plus générale qui était vivement souhaitée.

54. Philip Rahv à Trotsky, 1<sup>er</sup> mars 1938, Houghton Library.

55. Trotsky à Philip Rahv, 21 mars 1938, *Œuvres* 16.

56. *Ibidem*.

57. *Ibidem*.

58. Finalement Rahv se range à l'avis de Trotsky et reconnaît que le projet avait été mal conçu. Rahv à Trotsky, 10 avril 1938, Houghton Library (4212), voir Documents annexes.

## Tentatives de collaboration

La période d'échange des points de vue est terminée vers la fin du mois d'avril. Trotsky accepte désormais sans réserve de collaborer avec *Partisan Review*. Rahv lui propose d'écrire un ou plusieurs articles et suggère quelques thèmes : le compte-rendu du prochain livre de Silone « Les nouveaux Machiavel », qui est une analyse des dictateurs et de la dictature,<sup>59</sup> une étude sur la littérature soviétique après les purges récentes des procès ou une étude plus générale sur les intellectuels et l'Union soviétique.

Le 29 avril Trotsky propose à *Partisan Review* de publier deux de ses textes : « Derrière les remparts du Kremlin » et un ancien discours prononcé en 1925 sur l'œuvre scientifique de Mendeleïev, qui examine les relations entre le matérialisme dialectique et les sciences naturelles. Ce dernier texte ne semble pas convenir au comité de rédaction : Mendeleïev est pratiquement inconnu aux Etats-Unis et le discours est, en plus, semble-t-il, plutôt mal traduit.<sup>60</sup> Rahv insiste pour que Trotsky écrive sur les questions auxquelles les intellectuels sont confrontés. Il se montre particulièrement intéressé par les matériaux que Trotsky aurait réunis sur l'interprétation du matérialisme dialectique par le professeur Sidney Hook. L'intense activité consacrée à la lutte contre les procès de Moscou, et la rédaction des *Crimes de Staline* empêchent Trotsky de répondre comme il le voudrait aux sollicitations qui lui sont faites. Finalement, il rédige en juin, spécialement à l'intention de *Partisan Review*, un long texte sur l'Art et la Révolution.

L'apparition d'un courant intellectuel anti-stalinien et l'existence d'une revue littéraire qui affiche ouvertement ses sympathies pour Trotsky pose au sein de l'organisation trotskyste le problème d'une collaboration plus étroite. Dans une série d'entretiens entre les dirigeants du SWP et Trotsky, qui se déroule au printemps de 1938, l'attitude à adopter vis-à-vis des intellectuels est évoquée. *Partisan Review* fait l'objet d'une discussion particulière : « Dans quelle mesure devons-nous faire des efforts pour qu'ils parlent à notre tribune, dans quelle mesure devons-nous rechercher leur collaboration avec nous [...] et, s'ils collaborent, quelle doit être la limite des divergences qui peuvent être représentées, et dans quelle mesure nous, nous participons à leurs revues, comme *Partisan Review* ? »<sup>61</sup> Les diri-

59. Ignazio Silone (1900-1978). Trotsky avait écrit une critique élogieuse de son roman *Fontamara*. Silone était en train de s'éloigner de son optique première et évoluait vers une sorte de mysticisme religieux. Le livre dont il est question ici parut sous le titre *L'Ecole des dictateurs*.

60. Philip Rahv à Trotsky, 8 juin 1938, Houghton Library. La traduction était un essai de Rae Spiegel.

61. « Discussion sur l'organisation de la défense et l'attitude vis-à-vis des intellectuels », 24 mars 1938.

geants du SWP envisagent notamment de modifier la formule de *New International*, leur organe théorique, en le portant de 32 à 42 pages dans le but d'utiliser les pages supplémentaires pour publier une rubrique de critique littéraire qui serait confiée à des intellectuels comme Farrell, Rahv, Rorty, leur permettant ainsi d'exprimer avec plus d'aisance « des idées différentes ». <sup>62</sup> Est-ce qu'une telle initiative « aurait tendance à remplacer des revues comme *Partisan Review* ou à fonctionner côte à côte avec *Partisan Review* ? » Trotsky, d'accord sur le principe d'une collaboration, est cependant plus prudent sur leur participation à *New International*. Il se montre méfiant envers les intellectuels qu'il considère comme des « dilettantes » dans le domaine de la théorie marxiste :

« Je crois que le mieux serait une division du travail entre *New International* et *Partisan Review*. Permettre que *New International* soit envahie par des dilettantes marxistes, même si c'est seulement sur la question littéraire, n'est pas exempt d'un certain danger, car le parti portera la responsabilité de leurs cliques, de leurs petites querelles, de leurs frictions, etc. Ce serait un peu dangereux et compromettant de les introduire dans *New International*. [...]

*New International* doit comprendre tout ce qui peut intéresser le mouvement ouvrier. Mais donner douze pages à la littérature serait trop dangereux, surtout si nous ne consacrons que peu de pages aux sciences naturelles, au mouvement syndical, à la théorie marxiste. Il vaudrait mieux également établir une collaboration avec *Partisan Review*, la critiquer amicalement, mais ne pas en assumer la responsabilité. Beaucoup d'intellectuels préféreront rejoindre *Partisan Review* que *New International*, et nous la considérons comme une réserve, de laquelle on peut, de temps en temps, gagner quelqu'un au parti ». <sup>63</sup>

La collaboration des rédacteurs de *Partisan Review* avec *New International* est en définitive fort mince. Seul, F.W. Dupee écrira, pour la rubrique littéraire de *New International*, un compte-rendu de *Mort à Crédit* de Céline. <sup>64</sup> En revanche, la contribution des trotskystes à *Partisan Review* est beaucoup plus importante. James Burnham donne à la revue plusieurs comptes-rendus de lectures, mais aussi des articles critiques. Il discute notamment avec William Troy la valeur du mythe à travers l'œuvre de Thomas Mann. <sup>65</sup> Sherry Mangan écrit sur l'œuvre poétique de Cummings. La collaboration de Mangan sera beaucoup plus importante au cours de l'année 1939, où, depuis Paris, il alimente une chronique de la vie littéraire en France, sous le pseudonyme de Sean Niall. <sup>66</sup> Mais c'est incontestablement Macdonald, devenu membre actif

62. *Ibidem*.

63. *Ibidem*.

64. F.W. Dupee « The Child as Scapegoat », *New International*, octobre 1938.

65. James Burnham, « William Troy's Myths », *Partisan Review*, IV, août-septembre 1938.

66. Sherry Mangan (1904-1961) travaille comme journaliste pour *Time* en France à la fin

du S.W.P., qui donne à *Partisan Review* le ton le plus politique.

Le rapprochement de Rahv et Phillips vers Trotsky ne reposait pas, en fin de compte, sur une adhésion au programme politique de la Quatrième Internationale. Cette question demeurait très secondaire pour eux, à la différence de Macdonald pour qui elle avait motivé son adhésion au S.W.P. En fait, la rupture avec le stalinisme avait été plus pour eux l'aboutissement d'une longue lutte interne contre les conceptions littéraires du parti communiste que le fruit de désaccords politiques liés aux grands événements de la lutte des classes. Les procès de Moscou sont venus achever la rupture et, lorsque Rahv en fait l'analyse, il voit en eux le « procès de l'esprit » humain avant la destruction de la génération des combattants de la révolution d'Octobre.<sup>67</sup>

Les questions théoriques comme le rôle de la critique marxiste, les liens entre l'art et la politique, le rôle de l'intellectuel dans le processus révolutionnaire, occupaient une place centrale dans leurs préoccupations et, en définitive, déterminaient toute leur attitude politique.

### L'Art et la Révolution

La collaboration avec Trotsky est l'occasion pour Rahv et Phillips de poursuivre et d'approfondir leur analyse des relations entre l'art et la révolution et de réexaminer la notion de littérature prolétarienne et les théories littéraires du parti communiste. Philip Rahv écrit :

« Ce dont nous étions témoins, c'était la version miniaturisée du processus qui, en Russie, avait abouti à la substitution à la dictature du prolétariat de la dictature du parti communiste. En l'espace de quelques années, le terme de « littérature prolétarienne » fut transformé en un euphémisme pour la littérature du parti communiste qui entretenait une foi fanatique, identifiant le parti avec la classe ouvrière, le stalinisme avec le marxisme, et l'Union soviétique avec le socialisme ».<sup>68</sup>

William Phillips, à son tour, passe en revue l'attitude des grands théoriciens du marxisme vis-à-vis de la littérature et des écrivains. Il constate que, nulle part, dans leur œuvre, les fondateurs du marxisme, Marx et Engels, ne suggèrent que l'Art doive jouer le rôle d'une « arme de la lutte des classes ». Nulle part, ils ne se font les promoteurs d'un « art prolétarien » destiné à éduquer les travailleurs. Phillips rend un hommage

---

des années trente. Il envoie à *Partisan Review* une série d'articles intitulés « Lettres de Paris ». Dans le même temps, il collabore à la presse trotskyste américaine sous le pseudonyme de Terence Phelan et correspond avec Trotsky à qui il donne des informations sur la crise du P.O.I., l'organisation française et l'entrée dans le P.S.O.P. Alan Wald, *The Revolutionary Imagination*, pp. 182-183.

67. Philip Rahv, « Trials of the Mind », *Partisan Review*, IV, avril 1938.

68. Philip Rahv, « Proletarian Literature: a Political Autopsy », *Southern Review*, 1939.

particulier à *Littérature et Révolution* et à l'analyse critique de Trotsky qui s'opposait à ceux qui « se montraient impatients devant l'histoire et qui voulaient établir l'art à l'aide de décrets ». <sup>69</sup> Pour Phillips, Trotsky est le seul de tous les théoriciens marxistes qui « ... ne voyait pas seulement dans la littérature un miroir de la société, mais avait une conscience aigüe de ces qualités, qui prises ensemble, faisaient la vision d'une œuvre d'art ». <sup>70</sup>

Tout en rendant justice à l'« amplitude » et à la « variété » des vues de Trotsky en littérature, Phillips souligne en même temps que celles-ci ne peuvent être tenues comme un « mode de critique marxiste » applicable aux « questions générales de l'esthétique de notre temps » <sup>71</sup> D'après lui, Trotsky n'avait jamais fait une tentative formelle pour « travailler les problèmes de la critique marxiste ».

Dans sa lettre du 21 janvier, Trotsky mettait en garde *Partisan Review* contre la tentation de fabriquer des « recettes esthétiques ». Au contraire, le rôle de la revue devait éclairer « les voies des nouvelles formes d'art par une lutte contre la routine, les fausses autorités, les formules ossifiées, et, avant tout, contre la convention et la fausseté ». <sup>72</sup> L'art comme la culture ont besoin d'une nouvelle perspective. Il revient longuement sur cette question dans un article écrit le 17 juin et dont il envoie le manuscrit russe à *Partisan Review* qui le publie.

L'homme exprime à travers l'art « l'exigence de l'harmonie et de la plénitude de l'existence ». C'est pourquoi toute « œuvre d'art authentique porte toujours en elle une protestation contre la réalité ». <sup>73</sup> Mais l'art se trouve confronté à la « désagrégation et la putréfaction » de la société bourgeoise et au joug monstrueux imposé par la bureaucratie soviétique. Il lui est cependant impossible de trouver une issue à cette impasse par ses moyens propres. L'art doit lier son sort à la lutte pour la révolution. Mais cela ne veut pas dire qu'il doit être dirigé ni subir la tutelle d'un parti politique, même du parti trotskyste :

« Un pouvoir authentiquement révolutionnaire ne peut ni ne veut se donner la tâche de « diriger » l'art, et moins encore de lui donner des ordres, ni avant ni après la prise du pouvoir. [...] L'art comme la science, non seulement ne cherchent pas de *direction*, mais, de par leur nature même, ils ne peuvent en supporter une. La création artistique obéit à ses lois propres même quand elle se met consciemment au service d'un mouvement social. Une création spirituelle authen-

69. William Phillips, « The Esthetic of the Founding Fathers », *Partisan Review*, IV, mars 1938.

70. *Ibidem*.

71. *Ibidem*.

72. Trotsky à P. Rahv, 21 mars 1938.

73. « L'Art et la Révolution », Trotsky à *Partisan Review*, 17 juin 1938, in *Littérature et Révolution* UGE coll 10/18, pp. 448-463.

tique est incompatible avec le mensonge, l'hypocrisie et l'esprit d'accommodement. L'art peut être le grand allié de la révolution pour autant qu'il restera fidèle à soi-même».<sup>74</sup>

L'arrivée d'André Breton à Coyoacán, en mai, offre à Trotsky l'occasion de donner une forme organisationnelle aux idées qu'il vient de défendre dans son article à *Partisan Review*. Il presse d'ailleurs les rédacteurs de celle-ci à prendre contact avec Breton qu'il présente comme un « auteur hautement qualifié et un homme honnête et courageux ».<sup>75</sup> Il fait parvenir à Rahv un exemplaire du manifeste pour un art indépendant qu'il vient de rédiger avec Breton en le chargeant de le traduire en anglais et de le diffuser après l'avoir publié dans *Partisan Review*. Il compte particulièrement sur Rahv et ses amis pour impulser aux Etats-Unis la Fédération Internationale pour un Art Révolutionnaire Indépendant (F.I.A.R.I.). Mais les choses traînent en longueur: Macdonald assure, au nom de *Partisan Review*, une liaison difficile avec Breton qui est rentré à Paris à la fin du mois de juillet 1938.<sup>76</sup> Finalement, *Partisan Review* publie le manifeste et, conjointement à un groupe d'intellectuels trotskystes, organise, au début du mois de mars 1939, une réunion qui adopte une adresse aux écrivains et artistes américains. Les trente quatre signataires appellent à la constitution d'une Ligue pour la liberté culturelle et le socialisme et se déclarent en accord avec le manifeste signé par Breton et Rivera.<sup>77</sup>

### La retraite

L'appel lancé par La Ligue pour La liberté culturelle et le socialisme ne rencontre aucun écho. Au contraire, c'est un courant bien différent qui se dessine chez les intellectuels américains. La signature du pacte germano-soviétique engendre un vent de panique dans la cohorte bigarrée des intellectuels qui soutiennent le Front populaire. A la Ligue des écrivains américains, les démissions pleuvent: Granville Hicks quitte avec éclat le parti communiste, d'autres s'en vont plus discrètement. Mais un bon nombre d'intellectuels anti-staliniens qui ont soutenu la commission internationale d'enquête n'ont pas rejoint l'initiative de *Partisan Review* pour la constitution de la Ligue pour la liberté culturelle et le socialisme et ont fondé leur propre organisation. Au printemps 1939, John Dewey et Sidney Hook ont lancé le Committee for Cultural Freedom qui dénonce le totalitarisme des Etats fascistes et de l'U.R.S.S., mis

74. *Ibidem*, p. 462

75. Trotsky à P. Rahv, 12 mai 1938, Houghton Library.

76. Nous ne pouvons pas traiter, dans le cadre de cet article, les relations entre *Partisan Review* et la F.I.A.R.I.

77. « Statement to American Writers and Artists », The League for Cultural Freedom and Socialism. Voir Documents en annexe.



sur le même plan. Loin de renforcer un courant intellectuel révolutionnaire luttant à la fois pour la liberté culturelle et le socialisme, la crise que traversent les intellectuels américains débouche, en fin de compte, sur l'anti-communisme.

Dans les pages de *Partisan Review*, la question du symposium a resurgi après la parution d'un article d'Edmund Wilson qui propose de rejeter le matérialisme dialectique, qualifié de théorie « semi-religieuse », « idéaliste et mystique ». <sup>78</sup> Les réponses de Phillips et de Rahv manquent de force et ne sont pas dépourvues d'ambiguïtés. Phillips défend la théorie de l'aliénation chez Marx, mais, en même temps, n'exclut pas l'éventualité d'abandonner certaines « vieilleries » du marxisme. De son côté, Rahv pense qu'il faut rejeter, non seulement la dialectique, mais aussi la notion de dictature du prolétariat, telle que l'a incarnée le bolchevisme. <sup>79</sup> Les craintes de Trotsky concernant le dilettantisme des intellectuels n'étaient pas sans fondement. Insensiblement, les rédacteurs de *Partisan Review* s'éloignent du marxisme.

Dans le même temps, Macdonald a pris parti dans la polémique autour de Cronstadt et exprimé dans *New International* ses doutes et critiques à l'encontre des positions de Trotsky. La crise qui éclate au sein du S.W.P. sur la question de la nature de l'Etat soviétique et de la « défense de l'U.R.S.S. » divise les intellectuels dont la grande majorité cependant penche pour les thèses de Shachtman. Sur cette question, Macdonald développe des positions personnelles et esquisse une analyse de ce qu'il appelle le « collectivisme bureaucratique ». Après la scission, il rejoint le Workers Party de Shachtman. Trotsky, dans un de ses tout derniers écrits, le prend pour cible : il ne le traite pas, comme Burnham, de « snob intellectuel », mais lui reproche son « dilettantisme », qualifie son analyse du fascisme de « piètre compilation » et de « plagiat » de l'arsenal théorique de la IV<sup>e</sup> Internationale. Selon Trotsky, Macdonald manque d'« honnêteté intellectuelle » quand il prêche « le scepticisme à l'égard de toutes les théories, tous les gouvernements, tous les systèmes sociaux », ce qui, pour Trotsky, n'est « que la préparation à la désertion personnelle ». <sup>80</sup>

Enfin et surtout, l'approche de la guerre, puis son déclenchement, finissent par exacerber les tensions déjà visibles entre les tendances hétérogènes qui composent le comité de rédaction de *Partisan Review*. En

78. Edmund Wilson, « The myth of Marxist Dialectic », *Partisan Review*, VI, fin 1938.

79. William Phillips, « Devil Theory of the Dialectic », *Partisan Review*, VI, fin 1938. Philip Rahv, « What is living and what is dead », *Partisan Review*, VII, mai-juin 1939, pp. 175-178.

80. Trotsky à Albert Goldman, 9 août 1940 in *Défense du Marxisme*, EDI, 1972, pp. 308-309. Macdonald allait en 1942 quitter le Workers Party ainsi que *Partisan Review*, pour fonder sa propre revue, *Politics*.

définitive, et bien qu'elle ait un moment incarné un courant intellectuel sincèrement à la recherche du marxisme, *Partisan Review*, au début des années quarante, confirme les craintes exprimées quelques années auparavant par Trotsky de la voir tendre à chercher refuge dans « un monastère culturel, se protégeant du monde extérieur par le scepticisme, l'agnosticisme et la respectabilité ».

Alan Wald

## Portrait d'un intellectuel new-yorkais : Herbert Solow<sup>1</sup>

[...] Herbert Solow faisait partie d'un cercle de diplômés du collège de Columbia au milieu des années vingt — comprenant parmi les plus connus Lionel Trilling, Meyer Schapiro et Clifton Fadiman<sup>2</sup> [...] Tous étaient soit des étudiants soit des proches du professeur Mark Van Doren et tous connaissaient un rebelle du campus nommé Whittaker Chambers.<sup>3</sup> Solow fut également des jeunes écrivains attirés au *Menorah Journal* et l'inspiration de son éditeur Elliot Cohen,<sup>4</sup> plus tard le fondateur de *Commentary*, avec Trilling, Fadiman, Tess Slesinger (qui connut plus tard le succès comme romancier et scénariste pour Hollywood), Anita Brenner (auteur de *Idols Behind Altars* et autres travaux sur le Mexique), Felix Morrow (l'étudiant en philosophie révolutionnaire qui

---

1. Alan M. Wald, « Herbert Solow: Portrait of a New York Intellectual », *Prospects. An Annual of American Cultural Studies*, n° 3, 1977, pp. 421-460. Nous avons opéré quelques coupures dans ce remarquable article, notamment les passages particulièrement adressés aux spécialistes des Etats-Unis. Nous avons dû supprimer les références aux documents d'archives. En revanche, il a fallu ajouter bien des notes pour présenter les personnes à un public français beaucoup moins averti que les lecteurs de Wald outre-Atlantique.

2. Lionel *Trilling* (né en 1905), professeur, critique et essayiste, Meyer *Schapiro* (né en 1904), professeur et historien de l'art, Clifton *Fadiman* (né en 1904), écrivain, critique et éditeur sont trois des esprits les plus distingués de leur génération.

3. Mark *Van Doren* (1894-1972) fut non seulement professeur mais romancier, critique cinématographique, lauréat du prix Pulitzer... Whittaker *Chambers* (né en 1901), journaliste, ancien membre du parti communiste, fut l'un des dénonciateurs les plus acharnés dans le cours de la « guerre froide », et l'accusateur notamment d'Alger Hiss.

4. Alan Wald est également l'auteur d'une remarquable étude sur ce groupe exceptionnel de jeunes intellectuels juifs, « The *Menorah* Group Moves Left », *Jewish Social Studies*, vol. 38, 1966, n° 3/4, pp. 289-320. Elliot *Ettleson Cohen* (1899-1959), diplômé de Yale en 1917, écarté de l'Université comme Juif, dirigea longtemps le *Menorah Journal*. Devenu un zéléateur de la « guerre froide », il s'est suicidé.

devait écrire l'étude marxiste *Revolution and Counter-Revolution in Spain*), Louis Berg (journaliste et aujourd'hui collaborateur de *Commentary*), Albert Halper (qui devait devenir populaire dans les années trente pour *Union Square* et d'autres romans), et Henry Rosenthal (un étudiant rabbinique qui devait devenir professeur de philosophie au collège Hunter).<sup>5</sup>

Après une brève collaboration avec le parti communiste, Solow devint le catalyseur qui emmena une couche importante d'intellectuels dans la rupture avec le stalinisme en 1933-34. Parmi les personnes touchées il ne se trouvait pas seulement des membres de son cercle d'origine, mais aussi Edmund Wilson, John Dos Passos et l'historien du mouvement ouvrier Charles Rumford Walker.<sup>6</sup> Utilisant le Non-Partisan Labor Defense Committee et l'American Committee for the Defense of Leon Trotsky comme véhicules, Solow persista pendant plusieurs années à tenter de diriger ce groupe vers une alternative socialiste révolutionnaire aux staliniens (et cela à la fois avant et peu après son bref passage dans le parti trotskyste américain dans la première moitié de 1935). Quand *Partisan Review* rompit publiquement avec le stalinisme à la fin de 1937, ses rédacteurs — particulièrement Philip Rahv, William Phillips, F.W. Dupee et Mary McCarthy<sup>7</sup> — se lancèrent dans un cours politique pour lequel le terrain avait été préparé en partie par Solow, qui collabora également mais de façon mineure à la revue.

Dans les dernières années trente, Solow utilisa ses talents journalistiques pour dénoncer les sinistres détails de la participation communiste clandestine à la disparition de Juliet Stuart Poyntz, une ancienne dirigeante du parti qui avait rempli des missions secrètes pour l'Internationale communiste, et dans l'affaire Robinson-Rubens dont Solow pensait qu'elle était une tentative du G.P.U. d'impliquer faussement les dirigeants

5. Tess Slesinger (1905-1955), était journaliste et romancière; Anita Brenner (1905-1974) était critique d'art et spécialiste de l'art mexicain pré-colombien; Felix Morrow (né en 1906), avec une formation de philosophie, devint militant professionnel et journaliste, puis éditeur; Louis Berg (né en 1900), Albert Halper (né en 1904) et Henry Rosenthal (né en 1906) sont tous écrivains et journalistes, mais moins connus.

6. Edmund Wilson (1895-1972) est l'un des écrivains aux aspects les plus riches du siècle. John Dos Passos (1896-1970) était déjà l'un des plus grands romanciers américains. Quant à Charles R. Walker (1893-1974), c'était un grand essayiste qui allait devenir un grand helléniste.

7. Philip Rahv (1908-1973) avait été, en tant que militant du P.C. un des animateurs du Club John Reed et de *Partisan Review*, qu'il avait republié après sa suppression et sa propre rupture avec le stalinisme. William Phillips (né en 1907) enseigna à New York jusqu'en 1964. Quant à Frederick Wilcox Dupee (né en 1904), qui contribua au financement de la revue, il avait adhéré au P.C. en 1936 pour s'en éloigner à cause des procès de Moscou, de sa lecture de Trotsky et de l'influence personnelle de Burnham et de Rahv. Mary McCarthy (née en 1912) avait vécu avec Rahv avant d'épouser Wilson.

trotskystes américains dans un complot contre l'Union soviétique.<sup>8</sup> Solow fut également connu comme l'homme à qui un Whittaker Chambers épouvanté était venu demander du secours quand il émergea, désillusionné, de son travail clandestin comme courrier de l'espionnage soviétique; et Solow conseilla d'autres membres du groupe dans leurs relations avec Chambers.

Mais le radicalisme de Solow s'évanouit graduellement et, comme Sidney Hook, Max Eastman,<sup>9</sup> Elliot Cohen et autres, sa politique antistalinienne se dégagea de l'objectif plus large de renverser le capitalisme par des moyens révolutionnaires. En 1945, Solow rejoignit l'équipe de *Fortune* où il était très estimé de ses collègues. Cependant, peut-être à cause des périodes de dépression paralysante et de mélancolie qui l'accablèrent toute sa vie, Solow resta un homme dont les promesses intellectuelles ne se réalisèrent jamais. A l'époque de la crise cardiaque fatale qui le frappa en 1964, ses principaux projets littéraires n'étaient pas réalisés. James T. Farrell<sup>10</sup> se souvient que « Herbert Solow était un gars remarquable, plus encore que ne semblent l'indiquer sa carrière et sa vie. Ses dons ne furent jamais pleinement utilisés ou, au mieux, rarement ».

Le fait que Solow ne soit pas connu — surtout en comparaison de Farrell, Hook, Trilling et Dwight Macdonald<sup>11</sup> — a eu comme résultat que la plupart des études des années trente sous-estiment sérieusement son rôle. C'est peut-être dû au fait que Solow n'était pas un porte-parole public, ni un homme qui prenait ouvertement la tête d'un mouvement. C'était plutôt un homme de commission, dont le fort était les manœuvres de coulisses [...].

## Un homme de principes

### Etudiant

Herbert Sidney Solow était né à Manhattan en 1903. Son père, le Dr L.J. Solow, était un dentiste connu qui était né en Russie, sa mère était née à New York, de descendance française et allemande. Il fréquenta P.S. 6

8. Voir à ce sujet Pierre Broué, « Procès d'Américains à Moscou ou procès de Moscou à New York ? L'Affaire Robinson-Rubens », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 3, pp. 151-200.

9. Sidney Hook (né en 1902) professeur de philosophie à Columbia, avait évolué vers le marxisme pendant la crise mondiale. Il avait rompu avec le stalinisme mais se tenait à distance des trotskystes. Max Eastman (1893-1969), chef de file des intellectuels révolutionnaires en 1917 était personnellement lié à Trotsky mais n'avait jamais appartenu ni au P.C. ni à l'Opposition de gauche.

10. James T. Farrell (1904-1979) venait d'atteindre la gloire littéraire avec sa célèbre trilogie *Studs Lonigan*. Il était très proche des trotskystes en 1937.

11. Dwight Macdonald (1906-1982), brillant journaliste de *Fortune*, s'était tourné vers le mouvement ouvrier et détourné du stalinisme presque dans le même mouvement. Il fut l'intermédiaire initial entre Trotsky et *Partisan Review*.

et De Witt Clinton High School et entra à Columbia College en septembre 1920. Là, il majora en histoire et littérature, obtenant son diplôme en juin 1924, membre de Phi, Beta, Kappa avec un B.A. *cum laude*. L'année suivante, il étudiait le journalisme à Columbia et, en juin 1925, recevait un B. Litt.

A Columbia, Solow rencontra Whittaker Chambers, travailla au journal du collège, *The Spectator* et appartint à un cercle d'étudiants juifs précoces. Un de ses professeurs, Mark Van Doren, montre dans ses mémoires un jeune Solow aux connaissances et talents prodigieux :

« Solow savait tant de choses qu'on ne pouvait pas le renvoyer pour oisiveté criminelle ; pourtant personne n'a jamais entendu dire qu'il ait cherché à faire quelque chose et on était bouleversé à l'idée de ce qu'il pourrait connaître s'il essayait. Il était grand, avec des yeux bruns ennuyés, et il parlait d'une voix traînante en arrivant de façon languissante dans le bureau pour s'asseoir et converser. Il était parfois difficile de découvrir ce qu'il venait dire et j'ai souvent supposé qu'il ne venait que parce qu'il ne trouvait pas de meilleur endroit pour passer le temps ».

Mais Van Doren reconnut vite que la façon ironique qu'avait Solow de parler était une manifestation de profonde souffrance personnelle. C'est lui également qui rapporte un changement important chez Solow quand il découvrit le journalisme à la fin des années trente :

« Il me rendit visite quelques années plus tard après une année en Europe et son visage était gris de la nouvelle d'une calamité personnelle — en rapport avec l'amour peut-être — qu'il ne révéla jamais. Une autre année d'observation et de réflexion et j'appris qu'il avait parlé de suicide. Une année passa et il devint critique littéraire dans une revue de New York. Maintenant les controverses l'engagent ; il fait de la recherche pour des articles remarquablement bien informés ; il est fier et actif ; et j'entends dire qu'il ne spéculé pas sur la spéculation ou le suicide ».

D'autres ont cependant exprimé l'opinion contraire à celle selon laquelle Solow était réellement devenu une personne équilibrée qui avait surmonté les souffrances débilantes de ses années d'étudiant. Dans *The Unpossessed* de Tess Slesinger, roman à clé brièvement populaire sur Elliot Cohen et les écrivains du *Menorah Journal*, l'homme à principes est dépeint comme encore fondamentalement prisonnier de ses contraintes psychologiques. Tess Slesinger s'était mariée avec Solow en juin 1927 et, au début des années trente, elle quitta son mari et son cercle d'amis et leur consacra un roman. Il n'est pas douteux que le personnage de Miles Flinders est un Herbert Solow à peine voilé, à qui elle attribue une conception rude et puritaine qui lui rend suspect tout ce qui est joie, beauté et optimisme : le Solow de la fiction est dépeint comme un puriste en politique marxiste et comme particulièrement impitoyable dans ses jugements sur lui-même et ses associés. Les souvenirs de Morrow, Sidney

Hook et autres amis sont en total désaccord avec le portrait fictif fait par Tess Slesinger, faisant de la maladie psychologique de son mari le facteur déterminant de sa politique hautement principielle.

## Journaliste

Quand Solow se lança dans l'activité journalistique dans les dernières années vingt, il fut clair qu'il avait trouvé un véhicule efficace pour s'exprimer. Sa contribution à des revues, ces années comme plus tard, constitue un guide pour le développement de ses idées.

La première expérience de Solow dans le journalisme professionnel fut à l'*Argus Weekly* pendant quatre mois en 1922. Puis, à la fin de 1925, tout en vivant et travaillant en Europe, il passa plusieurs mois au *Chicago Tribune* à Paris. Quand il revint aux Etats-Unis en 1926, il fut pendant une année assistant de Louis Seibold, le principal éditorialiste politique du *New York Evening Post*. Dans la même période, il écrivit dans la *Literary Review* du *New York Evening Post*, jusqu'à sa disparition. Puis il épousa Tess Slesinger et revint en Europe comme « freelance » jusqu'à l'automne de 1927 où il rejoignit la rédaction de *Menorah Journal* comme rédacteur en chef-adjoint. Cette situation dura jusqu'en août 1929 où elle changea pour celle de collaborateur non salarié.

A l'automne 1929, Solow revint en Europe, assistant cette fois au 16<sup>e</sup> congrès sioniste à Zurich et visitant aussi la Palestine (où il fut temporairement salarié à la Jewish Telegraphic Agency). A son retour aux Etats-Unis, il commença une année comme rédacteur adjoint pour l'*Encyclopedia of Social Sciences* mais quitta ce travail en janvier 1932 quand on comprima le personnel, le travail étant presque achevé.

Solow commença alors à vivre de la vente d'articles et de traductions, jusqu'en avril 1930 où il trouva un travail temporaire dans le Projet fédéral des écrivains comme rédacteur adjoint, ré-écrivant des articles pour un guide pour Washington D.C. Ce même printemps, la Works Progress Administration envoya Solow au Civil Liberties Committee de LaFollette<sup>12</sup> qui dénonçait les espions dans le mouvement ouvrier. Mais il en fut bientôt écarté.

C'est dans ses articles sur des sujets historiques que l'on peut le mieux saisir les traits éminents comme certaines limitations du développement intellectuel de Solow. Chaque semaine, il passait en revue (dans la *Literary Review*) un nombre important de livres couvrant l'histoire du Mexique, de l'Egypte, de la Chine, de la Grèce et de la Russie; le développement économique du Japon; la philosophie de l'Histoire; la

12. Il s'agit du sénateur progressiste du Wisconsin, Robert M. LaFollette Jr (1895-1953), le fils de l'ancien candidat à la Présidence.

Révolution française; l'Empire romain; l'Angleterre médiévale; l'impérialisme allemand et des documents de toutes sortes (depuis les lettres de Rosa Luxemburg jusqu'à celles d'Andrew Jackson et Voltaire<sup>13</sup>).

Les traits les plus frappants de ces revues sont les résumés méticuleux que fait Solow et sa précision dans ses critiques, mais sa contribution personnelle semble dans une large mesure limitée à ce rôle de commentateur. A cet égard, beaucoup plus révélateur est son important compte-rendu d'avril 1927 de Charles et Mary Beard,<sup>14</sup> *The Rise of American Civilization*. Dans ce cas, il semble que la recherche de Solow avait enfin trouvé son objet, le rendant capable de saisir de façon admirable la signification du livre des Beard comme s'il était de lui. Solow loue le livre pour « avoir redécouvert dans une synthèse magnifiquement organisée le vrai rythme de la vie américaine auquel nos historiens sont demeurés longtemps insensibles ». Solow loue la conception des Beard de la guerre civile comme une guerre économique, relevant leur « magistral chapitre sur « La Seconde Révolution américaine » ». Il compare leur travail avec d'autres études de l'histoire américaine. Il est d'accord avec les Beard que l'histoire de la nation américaine dans ses grandes lignes est « la lutte et la victoire du capitalisme industriel contre toutes les influences qui ont successivement tenté de le freiner », l'« establishment » théocratique, une monarchie répressive à Londres et une aristocratie de planteurs. Solow conclut que les Beard « donnent l'exemple de ce type de corrélation entre l'évolution économique et l'efflorescence culturelle que le critique économiste doit essayer de reproduire ».

Une semaine plus tard, Solow recevait une lettre d'un Charles Beard enchanté, qui disait qu'il était le seul critique à avoir saisi la place de *The Rise of American Civilization* dans le développement de l'historiographie américaine. Ce qui se produisit en cette occasion était la rencontre de deux esprits, dans laquelle Solow était en quelque sorte, dans une large mesure, confiné dans un rôle de disciple et de présentateur. Il devait jouer plus tard un rôle un peu analogue en ce qui concerne certaines idées de Trotsky et de Sidney Hook.

### Le Menorah Journal

Comme les autres écrivains qui furent influencés par Elliot Cohen, l'expérience de Solow au *Menorah Journal* fut cruciale dans la formation

13. Rosa Luxemburg (1870-1919), figure de la social-démocratie polonaise et allemande, fonda le P.C. allemand. On connaît François Marie Arouet, dit Voltaire (1694-1778); Andrew Jackson (1767-1845), chef militaire célèbre par ses campagnes indiennes fut de 1828 à 1836 le septième président des Etats-Unis, présenté par les démocrates.

14. Charles Austin Beard (1874-1947) est l'un des plus grands historiens américains de ce siècle.



de ses conceptions. L'objectif de la revue, tel qu'il se développa sous Cohen, était de rechercher la place des Juifs dans le monde moderne. Cette recherche était conduite dans un esprit d'humanisme non religieux et les articles de haut niveau de la revue s'étendaient sur un large spectre d'idées et de problèmes du temps — bien que le matériel marqué d'un point de vue révolutionnaire ait augmenté de façon significative après l'effondrement de la Bourse en 1929.

Depuis sa première enfance, Solow n'avait manifesté aucun intérêt pour son origine juive, autrement qu'en admettant que c'était un fait regrettable. Il passa cinq ans à Columbia sans avoir de contact avec le chapitre du campus de la société Menorah. Mais dès qu'il rencontra le *Menorah Journal*, il sentit que son intérêt avait été profondément éveillé. En outre, les capacités journalistiques exceptionnelles d'Elliot Cohen transformaient l'expérience en une éducation en écriture qu'il trouva plus utile que tous ses cours au collège. Mais son intérêt pour le Judaïsme ne fut jamais théologique et, comme d'autres dans le groupe de Cohen (Morrow surtout), il excellait particulièrement dans l'attaque de l'*establishment juif*. La tension avec le Bureau des Directeurs devint rapidement crise quand Solow commença une série d'articles critiques du sionisme. Félix Morrow rappelle :

« Bien que critique véritablement indépendant, Solow était alors dans la sphère d'influence de l'Internationale communiste et surtout sur les questions coloniales. A cette époque aussi il n'y avait pas de divergence essentielle entre Trotsky et le Comintern sur le sionisme. Les sionistes de toute conviction — au moins jusqu'à cette époque aux Etats-Unis — n'avaient jamais rencontré de critique du calibre de Solow. En outre, Solow apparaissait comme de l'intérieur — dans une revue juive — et ses critiques portaient d'autant plus. Les articles de Solow sur le sionisme furent la première indication réelle d'où allait notre groupe. A peu près à la même époque, ou un an plus tard peut-être, j'écrivis un article sur la conférence biennale de l'Union des congrégations hébreux américaines qui provoqua une grande hostilité contre nous, mais le mien était, dans sa forme, culturel, alors que celui de Solow était directement politique ».

L'année précédente, Solow avait participé au 16<sup>e</sup> congrès sioniste, tenu à Zurich à l'automne 1929, et envoyé au *Menorah Journal* deux articles qui critiquaient sévèrement tout ce qu'il y avait rencontré. Puis il alla en Palestine, à cette date sous mandat britannique, comme envoyé spécial du *Menorah Journal*, et aussi pour le compte de la Jewish Telegraphic Agency. Peu après, se produisit en son attitude à l'égard du sionisme une transformation dramatique : de critique de gauche incertain du courant principal, il devint opposant sans réserves.

A la fin novembre, il était trop irrité de ce qu'il avait vu en Palestine pour terminer les articles promis. Il était moralement écœuré de ce qu'il appelait « le chauvinisme juif-noir du genre le plus répugnant » dont il croyait qu'il avait pour résultat une politique inacceptable à l'égard des

Arabes — causant même les émeutes de 1929 à la suite d'un heurt violent au Mur des Lamentations à Jérusalem. Solow en concluait que les Juifs se comportaient en Palestine comme les pires anti-sémites en Amérique. Il répudia son attitude antérieure — quand il avait soupçonné la corruption des dirigeants sionistes mais était encore lié par un sentiment si puissant de solidarité avec les Juifs que son esprit avait été fermé à la situation des Arabes. Il revint à New York fermement anti-sioniste.

De retour aux Etats-Unis, Solow écrivit deux nouveaux articles pour le *Menorah Journal* et, cette fois, attaqua de front le sionisme. Il démontrait de façon convaincante les erreurs des sionistes qui dépendaient de l'impérialisme britannique ou attendaient un soutien des classes moyennes arabes montantes. Son avertissement à propos de la recherche de solutions auprès des forces sociales même qui causaient l'oppression était prophétique. Là s'arrêtait sa réponse. De toute évidence, il avait gravité vers le type de réponses que donnait le marxisme, mais il n'était pas encore prêt à embrasser quervertement et pleinement le marxisme.

Les articles anti-sionistes de Solow mirent un terme définitivement à l'association entre le groupe d'Elliot Cohen et le *Menorah Journal*. Solow démissionnait en octobre 1931. Le départ du *Menorah Journal* de Cohen, Morrow, Solow et les autres fut le tournant politique du groupe. Ce n'était pourtant pas un événement inattendu : il était en préparation depuis le krach de 1929. A cette époque, Solow et Felix Morrow au moins commençaient à se considérer comme marxistes et, dans une certaine mesure, comme des disciples de Hook sur certaines questions théoriques. Désormais l'ancien groupe *Menorah* se dirigeait très logiquement vers le parti communiste, qui semblait détenir les réponses aux problèmes sociaux concernant les jeunes écrivains. Mais il n'abordaient pas ce parti avec une attitude de prostration craintive ; tout en étant des marxistes de fraîche date, ils avaient leur propre histoire en tant que groupe, leur propre niveau élevé de réalisations intellectuelles, leurs propres principes d'intégrité et de « fair play ».

## L'oppositionnel

### La rupture avec le communisme

Il n'y eut pas pratiquement d'intervalle entre le départ de la revue du groupe *Menorah* et leur entrée dans des organisations communistes annexes comme la League of Professionals for Foster and Ford, les candidats communistes à la présidence et vice-présidence en 1932, et le National Committee for the Defense of Political Prisoners, qui était effectivement un appendice de l'International Labor Defense des communistes.

Felix Morrow, qui avait été un étudiant en philosophie de Sidney Hook à New York University, prit contact avec le parti communiste à l'été 1931. Quatre couples partageaient alors un logement de millionnaire

qu'ils avaient réussi à louer 800 dollars pour l'été. Tous avaient d'une certaine façon été associés avec des gens du cercle *Menorah* : il y avait les Morrow et les Fadiman ; il y avait Norman Warren (un ancien étudiant en architecture à New York University qui avait donné une revue au *Menorah Journal*) et Rosa Warren qui avait grandi dans le voisinage de Felix Morrow et Meyer Schapiro ; et il y avait Elinor Rice (la future romancière et biographe, qui était allé à Barnard College au début des années vingt et était récemment devenue une amie proche de Diana Trilling, et son mari George Novack (qui était passé de ses études de philosophie à Harvard pour devenir éditeur à New York).<sup>15</sup> Morrow fut très attiré par une grève à Paterson, New Jersey, à laquelle participait un syndicat communiste et les autres écoutaient Morrow qui les pressait de devenir communistes. Cet automne-là, Morrow commença à voyager et écrire sous un pseudonyme pour le *Daily Worker*.

C'est également à la fin de 1931 que Solow, qui étudiait l'histoire et la théorie du mouvement communiste, décida de venir voir le membre du parti Whittaker Chambers qu'il n'avait rencontré qu'épisodiquement depuis l'époque de Columbia. Cette rencontre marqua le début d'une période de quelque collaboration avec le mouvement communiste lui-même.

En avril 1932, Solow publia une lettre dans la *Nation* au nom de la National Alumni Association ; la lettre appelait à soutenir et défendre la délégation de la National Student League à direction communiste, qui avait été menacée de violences de la populace tandis qu'elle enquêtait sur les conditions de travail dans les mines de charbon du Kentucky. Quand Whittaker Chambers, plus tard au printemps, devint rédacteur de *New Masses*,<sup>16</sup> il demanda à Solow de faire une analyse de la radicalisation étudiante.

A l'été de cette même année, Solow fit un voyage en Allemagne et en Russie, et, avant de revenir aux Etats-Unis, rendit visite à Léon Trotsky exilé dans l'île turque de Prinkipo.

Nombre de facteurs poussaient Solow vers Trotsky. A cette époque, Solow suivait sensiblement un cours parallèle à celui de Sidney Hook, qui dirigeait un courant d'intellectuels qui croyaient qu'ils pouvaient modifier la politique du parti communiste par une critique amicale. Ce groupe connaissait les luttes fractionnelles à l'intérieur de l'Internationale communiste et Hook se souvient que la majeure partie des gens sous son influence avaient de la sympathie pour Trotsky au début des années trente. En outre, en 1928, Solow avait fait un compte-rendu très favorable

---

15. Norman Warren était né en 1906 et avait étudié à New York. Elinor Rice a réussi jusqu'à maintenant à dissimuler sa date de naissance. George E. Novack (né en 1905) était fils d'immigrants russes et avait étudié à Harvard avant de travailler dans la publicité. il allait être secrétaire du comité de défense de Trotsky.

16. *New Masses* était la revue « culturelle » qui contrôlait le P.C. américain.

du travail de Trotsky, *The Real Situation in Russia*,<sup>17</sup> et Hook se souvient même que Solow était, en quelque sorte par tempérament, proche de Trotsky. Mais probablement la raison principale de la visite de Solow à Prinkipo était la même que son voyage en Palestine : Solow tenait personnellement à examiner profondément tous les aspects d'une question de première main. Ayant été consterné par ce qu'il avait trouvé durant sa visite en Russie, Solow voulait maintenant connaître par lui-même plus de faits. Quelques années plus tard, il évoquait cette visite :

« Il (Trotsky) ne faisait que prédire la tragique dérive centrale des affaires mondiales, y compris le rôle malfaisant de Staline. Je fus frappé du brillant de ses qualités littéraires et du romantisme de sa personnalité. Jusqu'au printemps de 1935, je partageai bien des idées avec le critique le plus haï du Kremlin. Mais même lors de la première rencontre avec lui, je critiquai son illusion que la Russie soviétique pourrait être un jour réformée dans le sens de la liberté ».

Revenu aux Etats-Unis à l'automne 1932, Solow prit apparemment contact avec les dirigeants américains du mouvement trotskyste, James Cannon et Max Shachtman, bien que tout le monde l'ait ignoré dans le cercle de Solow. Dans l'intervalle, l'une des opinions de Trotsky était devenue courante, parmi les amis de Solow comme les partisans de Hook qui étaient à la périphérie du parti communiste. C'était la critique par Trotsky de la politique stalinienne en Allemagne, où les communistes refusaient de former un front unique authentique avec le parti et les syndicats dirigés par les social-démocrates contre les nazis, utilisant l'excuse que les socialistes réformistes étaient en réalité « social-fascistes ». Au lieu de cela, les communistes appelaient à un « front unique à la base » qui défendait une action commune avec les membres socialistes de base *contre* la direction de leur propre parti.

Dans ce milieu d'intellectuels sympathisant avec le parti communiste, Solow se mit à construire une opposition. A l'automne 1932, John McDonald,<sup>18</sup> un jeune écrivain récemment arrivé de Detroit, entendit Solow parler du parti de façon critique dans une réunion du John Reed Club à laquelle il assistait comme observateur à New York City. McDonald et Solow allèrent ensuite prendre un café et bientôt McDonald fut présenté au groupe *Menorah*.

Une lutte se déroulait alors à l'intérieur de la League of Professionals (qui avait succédé à la League of Professionals for Foster and Ford<sup>19</sup>). Là,

17. Le recueil *The Real Situation in Russia*, formé de textes apportés par le jeune militant de l'Opposition de gauche soviétique Eleazar B. *Solntsev* (1900-1936) fut traduit et présenté par Max Eastman.

18. John *McDonald* (né en 1906) venait du parti communiste.

19. William Z. *Foster* (1881-1961), vétéran syndicaliste avait rejoint le P.C. américain et dirigeait l'une de ses fractions ; il avait été choisi à l'époque comme candidat à la présidence ; le candidat à la vice-présidence était un ancien syndicaliste noir, James W. *Ford* (1890-1957).

Sidney Hook, Felix Morrow, James Rorty,<sup>20</sup> un poète et journaliste radical, et d'autres, soulevaient la question de la nécessité d'un front unique de toutes les tendances ouvrières pour combattre la menace fasciste. Pour nombre de ces dissidents, c'était la première fois qu'ils agissaient consciemment contre le parti — Hook était une exception, puisqu'il avait, auparavant, signé une protestation contre la façon dont était traité Trotsky. Les oppositionnels choisirent Herbert Solow pour parler à une réunion de la ligue sur la controverse allemande. Morrow se souvient que le parti mobilisa toutes ses forces pour battre les dissidents lors du vote et qu'au milieu de son intervention, Solow, probablement victime de sa maladie psychologique, battit soudain en retraite et édulcora sa ligne politique. Là-dessus, Felix Morrow se souvient :

« L'effondrement de Solow au milieu de son intervention à la League of Professional Groups... sonne l'alarme; il y a, je crois, deux choses. Dans de pareils moments, il avait tendance à déprimer profondément et par conséquent à n'avoir plus de forces — après tout, il comprenait déjà que le peuple allemand s'enfonçait dans l'obscurité pour toute une période historique; et, en même temps, il se trouvait devant la peur terrible que ce qu'il était en train de dire allait le couper du parti historique du prolétariat, et rien d'étonnant à ce qu'il ait chancelé dans sa ligne, comme un acte d'expiation pour le parti ».

Egalement pendant la fin de 1932 et le début de 1933, Solow travailla intensément les membres du National Committee of Political Prisoners, avec lesquels il était entré en contact. Séparé maintenant de Tess Slesinger, il tenait sa cour dans son appartement de Greenwich Village où il recevait les visites d'Elliot Cohen, Louis Berg, Adelaïde Walker, James Rorty, Margaret DeSilver, Robert Cantwell, Joseph North et Whittaker Chambers.<sup>21</sup>

Mais il y eut une explosion entre les dissidents autour de Solow et les membres du parti communiste à la réunion du National Committee for the Defense of Political Prisoners du 28 avril 1933. Il faut d'abord noter que cette date est tout proche de l'arrivée au pouvoir de Hitler; mais il est également important de considérer certains autres aspects du conflit afin de reconnaître qu'alors que la question de la lutte contre le fascisme était sans aucun doute d'une énorme importance, il serait erroné de caractériser le groupe comme s'il n'était concerné que par cette seule question. Si tel avait été le cas, on pourrait en conclure à tort que le groupe ne s'était rapproché du parti communiste que pour chercher un allié contre le

20. James Rorty (1890-1973), poète et essayiste, était proche du P.C. et rompit peu après cette expérience.

21. Adelaïde George était la compagne de Charles R. Walker. Margaret DeSilver (1890-1962) était la veuve d'Albert DeSilver fondateur et dirigeant de l'American Civil Liberties Union. Elle était la compagne de Carlo Tresca et contribua de façon importante au financement des activités de la commission Dewey.

fascisme — une attitude qui rend compte plus justement du comportement des libéraux qui s'engageront dans les organisations communistes du Front populaire quelques années plus tard et particulièrement pendant la deuxième guerre mondiale. Mais ces dissidents de 1933 avaient une perspective différente.

Dans une lettre du 8 mai 1933, le groupe donne une explication de sa sortie de la réunion du 28 avril du National Committee for the Defense of Political Prisoners et élabore les raisons qui les ont forcés à démissionner de cet organisme. La lettre était signée par Louis Berg, Anita Brenner, George Novack, Lionel Trilling, Elliot Cohen, Diana Rubin, Elinor Rice et Herbert Solow. Elle est clairement écrite à partir de la perspective d'un groupe qui se considère comme appartenant au camp du mouvement ouvrier révolutionnaire contre le capitalisme, mais qui a aussi des critiques spécifiques de certaines tactiques de la force essentielle dans ce camp, le parti communiste. Ils citaient les questions majeures qui les avaient amenés à se heurter au parti. L'une était la proposition de Solow et Rorty d'organiser un front uni de toutes les organisations se disant antifascistes ; la seconde était une résolution de Solow et Cohen demandant à l'International Labor Defense de se dissocier de certaines déclarations de son propre avocat dans l'affaire de Scottsboro, Samuel Liebowitz (qui avait, à leur avis, fait des remarques racistes en soulignant l'ignorance et l'infériorité des prévenus noirs).

Confrontés à un mitraillage d'injures — dirigées particulièrement contre Solow — qualifiant de telles propositions d'actes de sabotage contre-révolutionnaire, le groupe commença à mettre en doute la possibilité d'une libre discussion pour des « membres loyaux » du National Committee of Political Prisoners. En outre ils n'avaient avoir un quelconque rapport avec la Communist League of America (les trotskystes) — et c'était vrai pour la plupart d'entre eux, qui savaient peu de choses sur le trotskysme, sauf qu'il s'agissait d'un mauvais mot dans le lexique stalinien. Bien qu'il soit possible que quelques signataires de la lettre aient personnellement abandonné leur attachement à la révolution socialiste et se soient considérés comme des libéraux qui avaient simplement pris conscience que le communisme était un allié perfide, le groupe, dans son ensemble, se situa comme un courant politique fermement anticapitaliste qui croyait que les staliniens employaient une tactique qui empêchait la lutte pour le communisme. (Plus tard cependant quelques-uns vinrent à la conclusion que ce qui apparaissait alors de simples divergences tactiques étaient en fait des divergences beaucoup plus profondes).

Dans le cas de Solow, il n'était pas douteux qu'il essayait consciemment d'attirer son cercle au trotskysme. Bien que Sidney Hook ait suivi son propre cours, à l'automne 1923 Solow avait déjà remporté un succès avec George Novack, qui commença à donner de l'argent à la Communist League of America, et Felix Morrow qui lisait en secret le journal trot-

skyste *The Militant*. Novack, en fait, se souvient de Solow comme de la personne la plus responsable de l'influence en faveur des trotskystes sur lui et croit que ce fut probablement la même chose avec Felix Morrow. Novack se souvient qu'avant que Solow commence à le travailler, il n'avait pas sérieusement fait attention au conflit Trotsky-Staline.

Mais le travail de Solow porta ses fruits les plus importants après un célèbre incident le 16 février 1934 : les communistes poussèrent leur ligne du « front unique à la base » jusqu'à sa conclusion logique en perturbant violemment au Madison Square Garden un meeting de l'American Socialist Party pour protester contre l'attaque armée de Dollfus<sup>22</sup> contre les maisons des ouvriers autrichiens qui signifiait l'écrasement par la force des droits démocratiques autrichiens.

Solow joua un rôle important en coulisse en organisant la dénonciation de cette action par vingt-cinq intellectuels, qui suivit peu après, bien que ce fût Elliot Cohen qui, avec l'aide de John McDonald, rédigea la lettre ouverte qui critiquait l'attaque stalinienne. La lettre, publiée dans le *New Masses* et signée d'anciens sympathisants du parti, constitua une rupture publique avec les staliniens largement débattue. Et de nouveau il est important de noter que le contenu de cette lettre ouverte n'indique pas une position libérale ni une simple position anti-stalinienne. Elle est en réalité explicitement anticapitaliste et contient une attaque contre les social-démocrates [auxquels elle reproche] d'être trop passifs dans la lutte contre le fascisme et d'avoir « des liens suspects » avec le *statu quo* capitaliste. La principale objection, une fois de plus, est que la tactique du parti communiste empêche d'avancer vers l'objectif proclamé du parti. Les signataires incluaient Louis Berg, Diana Rubin, Elinor Rice, James Rorty, Anita Brenner, Felix Morrow, Elliot Cohen, George Novack, Lionel Trilling, Meyer Schapiro, Clifton Fadiman, John McDonald, Margaret DeSilver, Edmund Wilson, John Dos Passos et Charles Rumford Walker.

### Associé des trotskystes

Pour certains du groupe *Menorah*, la lettre ouverte était quelque peu datée. Morrow et Novack avaient déjà rejoint les trotskystes, et, sous l'influence de Solow, les autres étaient galvanisés dans la fondation d'une organisation nouvelle : la Non-Partisan Labor Defense. La N.P.L.D. était née de la lutte menée dans le National Committee for the Defense of Political Prisoners et la publication de la lettre ouverte, et elle cherchait à être un authentique front unique. De nouveau, il est important de souli-

22. Le chancelier Engelbert Dollfuss (1892-1934) s'en était pris aux droits et libertés démocratiques et aux organisations ouvrières. Ses troupes écrasèrent du 12 au 14 février 1934 les milices ouvrières (Schutzbund) que dirigeait le parti social-démocrate.

gner que la N.P.L.D. n'était pas simplement un groupe libéral pour les droits civils. Comme Solow l'expliquait dans une lettre officielle à Roger Baldwin,<sup>23</sup> de l'American Civil Liberties Union, le programme de l'organisation était pour une lutte contre l'oppression capitaliste et il y avait des membres du P.C. dans les nombreuses victimes de gauche qu'ils aidèrent.

La première affaire de la N.P.L.D. fut celle d'Antonio Bellussi, un disciple antifasciste de Carlos Tresca.<sup>24</sup> Bellussi avait été arrêté pour avoir porté la contradiction dans un meeting fasciste et menacé d'expulsion en Italie, où il aurait probablement été emprisonné. Bientôt un Bellussi Anti-Fascist Dinner Committee fut créé pour lever des fonds, avec Elinor Rice comme trésorière. George Novack se souvient que Solow était prévu pour faire le discours pour la levée de fonds au dîner au compte de la N.P.L.D. Cependant, le jour même, James Cannon vint voir Novack et lui dit que, simplement, Solow ne pouvait pas parler et que Novack devrait prendre sa place. Novack s'en souvient comme du premier discours pour lever des fonds qu'il fit dans ce qui allait devenir bien des années d'activité dans des comités de défense politique. Il croit que la soudaine incapacité de parler de Solow était typique du genre de problèmes psychologiques qui accablaient Solow, et une raison pour laquelle Solow restait si souvent au second plan comme un homme de coulisses. Après cet incident, Morrow et Novack firent la plupart des discours pour la N.P.L.D.

D'autres activités N.P.L.D. suivirent, y compris des réunions de masse pour soutenir les travailleurs en grève à Minneapolis et Toledo, des actions contre la déportation de Hollande de quatre jeunes gauchistes réfugiés allemands et une manifestation contre un rassemblement pro-Hitler à Madison Square Garden, au cours de laquelle furent arrêtés plusieurs manifestants.

Pendant cette période, Solow combinait étroitement ses activités journalistiques et politiques. Au début de 1934, il écrivit une critique pour la *Nation* de la réponse des écrivains allemands au nouveau régime fasciste. En février, Solow fit un rapport sur la grève des hôtels de New York dans laquelle était impliqué l'ancien trotskyste B.J. Field.<sup>25</sup> Au printemps de

23. Roger Baldwin (1884-1981), influencé en 1910 par l'anarchiste Emma Goldman s'engagea en 1910 dans le mouvement pour les droits civils. A la fin des années trente, il était encore proche du P.C.

24. Carlo Tresca (1879-1943), militant italien, d'abord socialiste, puis libertaire, fut un des plus éminents des combattants des droits de l'homme aux Etats-Unis, aussi bien contre le fascisme que contre le stalinisme. L'ouvrier Carlo Bellussi, qui avait fui l'Italie fasciste en 1923, était entré illégalement aux Etats-Unis, et avait été arrêté en 1933 après une bagarre avec des fascistes italiens. Il risquait une lourde peine de prison et l'expulsion en Italie. La campagne organisée par Tresca en sa faveur aboutit à sa libération et il fut autorisé à aller en Amérique latine.

25. B.J. Field était le pseudonyme d'un économiste, Max Gould (1900-1977), deux fois exclu de l'Opposition de gauche des Etats-Unis et fondateur d'un groupe dissident.



1934, Solow se rendit à Minneapolis pour aider à la publication de *The Organizer* — journal du local 544 des Teamsters — qui fut dirigé par les trotskystes dans plusieurs grèves historiques. Là, Solow joua un rôle important, qui a été reconnu par plusieurs trotskystes et par les dirigeants de la grève. Solow écrivit au sujet des événements de la grève de Minneapolis dans la *Nation*, commençant par un article intitulé « Lutte de Classe à Minneapolis » et poursuivant par une série d'articles et de lettres jusqu'à l'automne. Au début de l'année 1935, Solow était en Californie avec l'avocat trotskyste Albert Goldman,<sup>26</sup> comme secrétaire du National Sacramento Appeal Committee. Le principal accusé était Norman Mini,<sup>27</sup> un jeune dirigeant trotskyste d'ouvriers agricoles inculpés au titre d'une loi de l'Etat contre le syndicalisme « criminel ».

Dans l'intervalle (décembre 1934), Solow et John McDonald avaient rejoint la Communist League of America. Selon les souvenirs de McDonald, ce fut fait essentiellement en anticipation de la fusion proposée des trotskystes avec l'American Workers Party d'A.J. Muste,<sup>28</sup> qui eut lieu un mois plus tard. Sidney Hook avait rédigé le programme du groupe de Muste et un certain nombre de signataires de la lettre ouverte (tels que James Rorty et Edmund Wilson) l'avaient identifié à lui. Solow, Morrow et Novack jouèrent un rôle en facilitant la fusion des deux groupes par leurs contacts avec ces intellectuels, et Hook soutint la fusion bien qu'il se retirât de tout engagement organisationnel après la réalisation de l'unité.

Il n'y avait cependant guère de temps que la Communist League of America et l'American Workers Party s'étaient unifiés dans le Workers Party qu'une discussion éclata sur l'attitude du nouveau groupe à l'égard du Socialist Party. La majorité du Workers Party, conduite par Cannon et Shachtman, croyait que les trotskystes devaient s'orienter vers et rejoindre le Socialist Party, une occasion de gagner le nombre toujours croissant de militants de gauche dans le Socialist Party. Une opposition se leva contre cela et son principal porte-parole, Hugo Oehler,<sup>29</sup> affirma que rejoindre la social-démocratie réformiste serait une violation des principes révolutionnaires.

26. Albert *Goldman* (1897-1960), avocat et ancien militant du P.C. était devenu trotskyste et fut l'avocat de Trotsky devant la commission Dewey.

27. Norman *Mini* (né en 1899), militant du P.C. avait été accusé de « syndicalisme criminel » dans l'affaire « de Sacramento » ; à cause de ses sympathies pour l'Opposition, le P.C. n'avait pas assuré sa défense.

28. L'ancien pasteur Abraham Johannes (dit A.J.) *Muste* (1885-1967) avait fondé le Committee for Progressive Labor Action puis l'American Workers Party avant de fusionner avec les trotskystes dans le Workers Party of United States. Il était revenu à la religion à l'été 1936.

29. Edward Oler, dit Hugo *Oehler* (1903-1982), organisateur ouvrier du P.C. avait été au début des années 30 le responsable de la fraction de l'Opposition dans le P.C. Il avait formé sa propre faction de l'Opposition en 1934, contre l'« entrisme » et avait été exclu en 1935.

Novack et Morrow soutenaient la majorité du Workers Party, mais pas Solow et McDonald. McDonald se souvient que Solow et lui

« conclurent que l'intention des trotskystes de se dissoudre, puis de se reformer à l'intérieur du Socialist Party constituait un pauvre modèle pour une société future ; que c'était une manœuvre sans base politique commune suffisante, sinon une prise de possession et une scission éventuelle. Je crois que cette idée différait de celles de tous les autres dans le ou les groupes, mais elle fut, elle aussi, classée sous le terme général d'« oehlériste » ».

Solow néanmoins faisait quelques critiques de gauche des trotskystes qui semblaient parallèles à celles d'Oehler. Dans une lettre écrite à Margaret DeSilver au cours de ce conflit, Solow accusa *The New Militant* (l'organe du Workers Party) de « thomasisme<sup>30</sup> de gauche ». Plus précisément, il accusa les trotskystes d'avoir déjà fait des concessions politiques aux socialistes, parce qu'ils n'avaient pas, disait-il, critiqué le dirigeant du Socialist Party Jack Altman<sup>31</sup> lorsque celui-ci avait fait l'éloge du syndicaliste David Dubinsky<sup>32</sup> parce qu'il soutenait Roosevelt plutôt que le candidat socialiste à la présidence. En outre, Solow stigmatisa les trotskystes — et en particulier Felix Morrow — pour ne s'être pas dissocié et n'avoir pas dissocié le comité de Tampa de la N.P.L.D. d'une déclaration faite par Norman Thomas affirmant que le comité de Tampa était hostile à toute violence et partisan des traditions américaines du « fair play ». En résumé, Solow soupçonnait les trotskystes de vouloir véritablement « liquider » leur politique révolutionnaire dans la social-démocratie et que ces incidents étaient tous des manœuvres malhonnêtes pavant ce chemin. Il était certain que la N.P.L.D. aussi allait être bientôt sacrifiée par les trotskystes.

Voici comment McDonald se souvient de son départ et de celui de Solow du parti (mais pas de la N.P.L.D. où Solow jouait encore un rôle central) :

« Quelques groupuscules, dont le plus gros était appelé celui d'Oehler, s'opposèrent à l'entrée dans le Socialist Party pour diverses raisons. Avec la simplification coutumière de la rhétorique politique, les trotskystes reconnus appelèrent « oehléristes » toutes leurs oppositions... Je pris part à une réunion de

30. Le « thomasisme » est un néologisme formé pour désigner la théorie et le camp du principal dirigeant du Socialist Party aux Etats-Unis, Norman Thomas (1884-1968), un ancien pasteur également.

31. Jack Altman (1908-1959) ancien militant de l'I.L.P. britannique, membre du S.P.A. et des « Militants » à New York, avait été l'adversaire décidé des trotskystes après leur entrée dans le S.P. et le principal agent de leur exclusion au cours de l'année 1937.

32. David Dubinsky (né en 1892), militant ouvrier en Pologne dès son plus jeune âge dans le Bund, était arrivé aux Etats-Unis à 19 ans. Devenu coupeur, organisateur de l'I.G.L.W.U., il en était devenu le président en 1921. Ancien socialiste, il s'était rallié à la politique du président Franklin D. Roosevelt (1882-1945), trois fois élu, en 1932, 36 et 40.

tous ces groupuscules, cependant que Herbert, je crois, se trouvait en Californie. Quand il revint (nous habitions ensemble) je lui rendis compte de ce qui se passait. C'était pour nous la culmination de trois années de pensée au sujet de la politique radicale et, soit dit en passant, de notre rôle dedans... Le problème particulier qui précipita la mini-explosion de l'organisation de Muste-Cannon était un dissident distribuant un tract exposant en détail son opinion sur la question à l'extérieur de la réunion. Cannon et Muste dirent que c'était une rupture de la discipline et déposèrent une résolution d'exclusion contre lui. D'un commun accord, tout membre qui votait pour ne pas l'exclure s'excluait lui-même. Herbert et moi qui étions de toute façon prêts à partir, avons défendu l'idée, pas tout à fait correcte, que nous voterions pour «la liberté de la presse». Nous nous sommes exclus nous-mêmes. Herbert était trop dégoûté même pour aller à la réunion. J'y suis allé et j'ai voté... et, bien que j'ai rencontré brièvement quelques autres dissidents peu après, cette scission a été pour l'un et l'autre la fin de toute participation directe à des groupes politiques».

George Novack rappelle qu'à l'origine, les trotskystes ne s'étaient pas attendus à se prononcer pour l'abandon de la N.P.L.D., dans laquelle Solow continua d'être un dirigeant après son «auto-exclusion» du Workers Party, mais il fut très vite clair que le Socialist Party considérait la N.P.L.D. comme un instrument des trotskystes et qu'elle constituait un obstacle à leur entrée dans le Socialist Party. C'est ce qui précipita une lutte vive et acharnée entre les trotskystes de la N.P.L.D. — y compris Novack et Morrow qui se considéraient comme agissant sous la discipline du Workers Party — et la majorité des autres membres de l'ancien groupe *Menorah* qui étaient à ce moment engagés dans la N.P.L.D. (surtout Solow, Anita Brenner, Louis Berg et Elliot Cohen et leurs amis Elinor Rice, James Rorty et John McDonald).

Le 6 juin 1936, Solow (qui travaillait alors pour la WPA à Washington) reçut une lettre de Thomas Stamm,<sup>33</sup> un dirigeant des oehléristes exclus, le pressant de venir à New York pour aider à lutter contre les prétendues tentatives de Novack et Morrow de violer les décisions du bureau exécutif de la N.P.L.D. et de dissoudre l'organisation. Le 9 juin, après que Novack eût annoncé que le Workers Party allait entrer dans le Socialist Party, Louis Berg fit connaître une lettre, au nom de la majorité du comité de la N.P.L.D., insistant pour que le bureau exécutif relève Novack et Morrow de leurs postes de président et de secrétaire de la N.P.L.D. La raison donnée était que

«En dépit des grands services rendus par Novack et Morrow dans les premiers mois de la N.P.L.D., leur bilan dans les six derniers mois ou plus est tel qu'il détruit la confiance du bureau en leur bonne foi et leur adhésion loyale aux principes et à la politique de l'organisation, et de mettre un terme à leur capacité et

33. Tom Stamm (1907-1981) était lié à Oehler dans la fraction de ce dernier, puis la scission ; ils se séparèrent ensuite.

leur utilisation en tant que responsables d'une organisation attachée aux principes de la défense ouvrière militante et non-partisane».

A la fin, l'entrée des trotskystes se réalisa et la N.P.L.D. fusionna avec la Workers Defense League comme le nouvel organisme auxiliaire de défense du Socialist Party (Novack rédigeant une grande partie de son programme). Ainsi la N.P.L.D. disparut, mais l'amertume du groupe vis-à-vis des trotskystes resta. Dans le cas de Novack — qui était dans le camp opposé à celui de sa femme Elinor Rice — il en résulta une crise personnelle et les événements en question constituèrent un tournant dans leur couple qui se termina en 1940.

Novack évoque l'attitude de Solow à l'époque comme une attitude assez répandue chez les intellectuels révolutionnaires qui peuvent développer une tendance au purisme en politique. Il croit que les motifs de Solow étaient bons ; mais, comme Oehler, il ressentait l'entrée dans le Socialist Party comme une violation du principe révolutionnaire et faisait un fétiche du maintien de la N.P.L.D. On avait investi bien des énergies et des espoirs dans la N.P.L.D. Solow et les autres commencèrent à agir comme si les trotskystes étaient en train de « tuer leur bébé » et virent dans cette situation une analogie avec la façon dont les staliniens avaient dirigé le National Committee for the Defense of Political Prisoners. Une lettre envoyée le 17 juin 1936 par Morrow à toutes les sections de la N.P.L.D. caractérisait la situation par le fait que certains membres de l'exécutif de la N.P.L.D. « disaient » qu'ils n'avaient pas la même opinion que les céhléristes, mais les soutenaient « objectivement ».

### La Commission Dewey

Mais il ne fallut pas longtemps avant que les mêmes forces s'unissent de nouveau à travers la création de l'American Committee for the Defense of Leon Trotsky. Le personnel administratif du comité était dans une large mesure, sinon exclusivement, un bloc entre les trotskystes (représentés par Novack, Morrow, Pearl Kluger et Martin Abern<sup>34</sup>) et le même groupe d'intellectuels autour de Solow qui avaient rompu à cause du fait que les trotskystes abandonnaient la N.P.L.D. Ces deux courants opéraient simultanément à l'intérieur du comité de défense de Trotsky, chacun avec ses propres idées — bien qu'elles fussent compatibles dans l'objectif qu'elles essayaient d'atteindre. En octobre 1936, les trotskystes envoyèrent les membres du parti James Burnham<sup>35</sup>, Max Shachtman et

34. Pearl Kluger (née en 1912), militante du W.P.U.S. avait été la cheville ouvrière de l'activité de défense de Trotsky à New York. Martin Abern (1898-1949), ancien responsable du S.P. puis du C.P., co-fondateur avec Cannon et Shachtman de la C.L.A., était l'organisateur, au sens américain, de l'Opposition de gauche, puis de la fraction.

35. James Burnham (né en 1905), professeur de philosophie à Columbia, avait suivi

George Novack conférer avec les dirigeants du Socialist Party Devere Allen<sup>36</sup> et Norman Thomas à la réunion du comité national à Philadelphie afin de gagner leur soutien à l'American Committee for the Defense of Leon Trotsky. Dans l'intervalle, Solow et les autres travaillaient avec Sidney Hook qui devait finalement être le lien avec l'engagement de John Dewey dans la commission d'enquête sur les accusations portées contre Léon Trotsky dans les procès de Moscou.

Les soupçons demeuraient néanmoins en dépit de la collaboration. Les représentants trotskystes ne fonctionnaient pas, bien entendu, en tant qu'individus, mais au compte de leur parti et peut-être existait-il quelque élément d'intrigue de la part du groupe Solow qui avait tendance à agir comme un « caucus » informel. Mais cela n'empêcha pas Solow de devenir un ferme soutien du comité. Quand Trotsky envoya au début de 1937 une lettre de Mexico à New York insistant pour la création rapide de la commission d'enquête, Solow obtint 5000 dollars de Margaret DeSilver. Dans un rapide débat par lettre avec Lewis Mumford, Waldo Frank, Tom Mooney<sup>37</sup> et d'autres, Solow argumenta en faveur du projet et atteignit même le point de la rupture des relations avec son vieil ami de collègue Clifton Fadiman qui refusa de coopérer dans certaines questions en rapport.

Solow mérite une bonne part du crédit pour le succès de l'American Committee for the Defense of Leon Trotsky qui fut une réalisation particulièrement significative à la lumière des difficultés rencontrées dans d'autres pays par des projets semblables. Le 1<sup>er</sup> mars 1937, Solow reçut une lettre de Pierre Naville,<sup>38</sup> l'intellectuel français qui était alors un dirigeant trotskyste, rendant compte des conflits qui s'étaient déroulés dans la commission française. Naville concluait sur la proposition que le comité américain s'établisse lui-même en tant qu'organisme international central.

Tout n'allait cependant pas comme sur des roulettes dans le fonctionnement interne tant du comité américain que de la commission d'enquête.

---

l'itinéraire de Muste mais était resté avec les trotskystes en 1936. Il devait rompre en 1940 et évoluer jusqu'à l'extrême-droite.

36. Devere Allen (1891-1955), journaliste pacifiste, était le principal lieutenant de Norman Thomas à la tête du S.P.

37. Lewis Mumford (né en 1895) est à la fois critique littéraire, spécialiste d'architecture et de planification urbaine et philosophe. Waldo David Frank (1889-1967), journaliste et critique était compagnon de route du P.C. dans les années trente et, malgré deux visites chez Trotsky (qui lui valurent les attaques du P.C.) ne s'engagea pas dans la campagne de défense. Tom Mooney (1882-1942) avait été condamné à mort, pour un attentat à la bombe pour lequel il clamait son innocence, en 1916. Sa peine commuée, il ne fut libéré, après une campagne mondiale, qu'en 1939. Il était également proche du P.C.

38. Pierre Naville (né en 1904) était surtout à l'époque l'un des dirigeants du P.O.I., la section française.

George Novack rappelle qu'au printemps 1937, la veille même des audiences qui allaient se dérouler à Mexico avec Trotsky, les problèmes s'aggravèrent. Deux des personnes engagées dans la commission — les journalistes Suzanne LaFollette et Benjamin Stolberg<sup>39</sup> — élevèrent des objections contre la présence de Novack dans le train pour Mexico et leur sentiment rencontra de l'écho de la part du groupe Solow. Novack croit que LaFollette et Stolberg pensaient que la simple présence d'un trotskyste connu sur la scène apparaîtrait comme compromettant l'impartialité de la commission. Novack, cependant, ne croyait pas que John Dewey, le président de la commission, était particulièrement préoccupé par cette question; lui et Cannon avaient auparavant rencontré Dewey qui savait que les trotskystes étaient engagés, au centre du comité de défense. En outre, Novack rappelle qu'il prit toujours beaucoup de soin à demeurer discret et à éviter d'agir en porte-parole du comité.

A son arrivée au Mexique, Novack discuta les objections Stolberg-LaFollette avec Léon Trotsky. Trotsky était d'avis que Novack devait coopérer et ne devait avoir que peu à faire avec les activités de la commission au Mexique. Quelques jours plus tard, ils discutèrent de nouveau de cette question. A ce moment, Novack exprima l'opinion que les objections provenaient de ce que Stolberg et LaFollette étaient trop préoccupés par les staliniens (bien entendu, il y avait quelque base pour craindre une tentative de perturber les travaux de la commission et on avait à plusieurs reprises menacé de faire sauter le train). Trotsky, lui aussi, traitait les auteurs des objections d'intellectuels froussards, mais pensait qu'il était plus important de mener à bien le travail crucial de la commission, ce qui signifiait qu'il fallait faire des concessions — y compris le fait que Novack ne soit pas trop étroitement lié à la commission. Novack s'était déjà fait à cette idée. Alors Trotsky, pour lui démontrer que les relations entre eux n'étaient pas les mêmes que celles qu'il avait avec ses alliés non-trotskystes, demanda à Novack de lire la première partie de son discours de clôture et de lui proposer des suggestions pour l'amender. Novack en fit deux, que Trotsky incorpora.

En conséquence, pendant les audiences, Novack resta dans un appartement à part, cependant que Solow et les autres non-trotskystes assumèrent le gros de l'organisation. Et, selon Novack, ils firent un travail de premier ordre: «Solow et les autres rendirent la commission capable d'assumer ses tâches. C'étaient des gens capables qui faisaient des sacrifices à leur but».

La correspondance de Solow lui-même avec Margaret DeSilver pen-

39. Suzanne LaFollette (1893-1983), journaliste libérale, était la secrétaire de la commission Dewey en 1937 et Benjamin Stolberg (1891-1951), journaliste et sociologue, l'un de ses membres.

dant les audiences de la commission semble confirmer fortement ces souvenirs. Dans sa description des activités menant à l'ouverture des audiences, Solow discute son propre rôle comme traducteur de français et d'allemand, assistant sur les questions légales et techniques, et organisateur central de tous les Américains présents. John McDonald avait la charge de la miméographie. Dorothy Eisner,<sup>40</sup> femme de John McDonald et amie proche de Tess Slesinger, fit quelques tableaux et Adelaïde Walker aida de diverses façons.

En dépit du rôle central de Solow à cette occasion et des discussions personnelles qu'il eut avec Trotsky à cette époque, John McDonald souligne que cela n'arrêta pas la dérive de Solow qui s'éloignait du mouvement trotskyste :

« Tous les trotskystes et Trotsky lui-même ne pouvaient pas le brusquer. Il fallait le prendre comme une personnalité et c'est ce qu'ils firent. A México, Trotsky et lui s'accrochaient l'un l'autre. Et je dois dire que Trotsky aimait la discussion et ne se tenait jamais sur la cérémonie ou son rang de plus rouge des rouges ».

James T. Farrell, présent aux audiences comme observateur, a noté dans son mémoire sur Trotsky ses discussions avec Solow. Une photographie prise à l'époque montre Solow et Trotsky se faisant face dans des poses identiques, avec des sourires identiques, exprimant une apparence de chaude amitié l'un pour l'autre.

Les trotskystes se préoccupaient, bien entendu, de l'évolution politique de Solow. Dans une lettre du 12 juin 1937 à Harold Isaacs<sup>41</sup> — à l'époque membre du parti trotskyste — Trotsky racontait que Solow avait soulevé avec lui la question de fonder une revue qui comprendrait Charles Walker, James T. Farrell, Max Eastman, Benjamin Stolberg et Suzanne LaFollette. Trotsky soutenait cette idée, mais exprimait à Isaacs sa crainte que les trotskystes authentiques puissent être traités en « parents pauvres » dans une telle aventure : que la première responsabilité des trotskystes était de développer leur propre revue théorique nouvelle et alors peut-être de former une coalition avec des éléments de gauche anti-staliniens. James Farrell rappelle qu'à Coyoacán, « Herbert me demanda de le soutenir comme rédacteur en chef de la revue dont on discutait. Je pensai tout de suite qu'il serait un bon rédacteur en chef et il le fut ».

L'année suivante, en mars 1938, les dirigeants trotskystes eurent une discussion avec Trotsky sur leurs relations avec les intellectuels américains dans le travail de défense politique et le nom de Solow fut souvent mentionné. L'attitude de Trotsky à l'égard de Solow était alors quelque

40. Dorothy Eisner (né en 1906) était peintre de talent.

41. Harold R. Isaacs (né en 1910) avait été gagné au trotskysme en Chine. Il assura pendant plusieurs années la liaison entre Trotsky et les trotskystes entrés dans le Socialist Party.

peu cynique et il remarqua « Notre excellent ami Solow va voir qu'il reste un célibataire politique ». L'opinion de Trotsky était que les trotskystes américains ne devaient pas tenter de s'appuyer sur ou de manœuvrer avec des intellectuels hésitants, mais essayer de construire leur propre organisation de défense politique, solide, qui attirerait les meilleurs, Solow compris.

À l'automne de 1937, Solow était souvent en la compagnie de Sidney Hook et apprit par lui que Meyer Schapiro et Whittaker Chambers s'étaient vus et que Chambers en avait assez du stalinisme. Une nuit de février 1937, Chambers sonna la nuit à la porte de Solow et ils discutèrent le dilemme politique de Chambers. Au cours des mois suivants, Solow pressa Chambers de rompre ouvertement avec l'appareil communiste clandestin et de faire une déclaration publique afin d'éviter de disparaître secrètement, comme c'était arrivé à d'autres agents comme lui.

En mars et avril 1938, Solow contribua à la section « Ripostes » de *Partisan Review* par plusieurs textes humoristiques sur les échecs des staliniens dans le domaine littéraire. « Les Minutes de l'histoire littéraire de la gauche » racontent comment le gros des héros du P.C. du radicalisme littéraire de la fin des années vingt et du début des années trente ont été déclarés depuis « ennemis de l'humanité ». Dans « Substitution à l'appareil de gauche : Hemingway au lieu de Dos Passos », Solow démontre, documents à l'appui, comment, pendant la période qui précède l'attaque publique de Dos Passos contre les staliniens, ceux-ci louangent ses œuvres et dénoncent celles d'Hemingway<sup>42</sup>, puis, quand Hemingway eût approuvé le Front populaire, un renversement des appréciations littéraires se produisit. Ces deux textes sont deux rares exemples imprimés de l'esprit remarquable de Solow — un trait auquel ses amis font souvent allusion dans leurs souvenirs.

### Espions, assassinats et *Fortune*

Deux articles publiés à la fin de 1939 dans l'*American Mercury*, alors dirigé par Eugene Lyons,<sup>43</sup> font saisir l'atmosphère de la nouvelle direction politique dans laquelle Solow allait désormais. Le premier, « l'Usine américaine de passeports de Staline » reflète l'important effort d'investigation fait par Solow dans la mystérieuse affaire Robinson-Rubens, qui lui donna une réputation de détective expert dans la résolution des affaires d'espionnage soviétique. Solow avait consacré plus d'une année d'enquête à cette question, interrogeant des centaines de personnes, collectant nom-

42. Ernest Hemingway (1898-1961), l'un des plus grands romanciers des Etats-Unis était resté proche du P.C. dans les années trente.

43. Eugene Lyons (né en 1898), d'origine russe, correspondant à Moscou, avait rompu au moment des procès de Moscou puis évolua très vite vers l'extrême-droite.



bre de déclarations sous serment, étendant une correspondance dans nombre d'Etats et de pays. Outre l'article de l'*American Mercury*, son matériel sur Robinson-Rubens parut au début de 1938 dans *The New York Sun*, *The Socialist Appeal* et *The New Leader*.

« La Grande Supercherie américaine de Staline : la Ligue pour la Paix et la Démocratie », de Solow, était un exposé franc et brutal de la façon dont les staliniens avaient établi et manipulaient cette organisation de Front populaire — connue primitivement sous le nom de Ligue contre la Guerre et le Fascisme. Le texte donnait des documents sur les méthodes de contrôle du parti et l'épuration de tous les responsables qui n'étaient pas strictement dans la ligne du parti. Solow mettait cependant en garde contre une chasse à la sorcière du gouvernement dans la tradition d'A. Mitchell Palmer,<sup>44</sup> qui donnerait à la Ligue l'auréole du martyr et étoufferait toute chance de révolte de ses partisans libéraux.

En relation avec l'affaire Robinson-Rubens, il y eut l'enquête de Solow sur la disparition de Juliet Stuart Poyntz.<sup>45</sup> En juin 1937, Poyntz disparut de l'*American Woman's Club* à New York City et ne fut plus jamais vue. Ancien professeur de Barnard College, Poyntz s'était élevée jusqu'à un rôle éminent dans le communisme américain jusqu'en 1934, date à laquelle elle commença de faire un travail secret pour l'Internationale communiste. Solow déterra des preuves que Poyntz avait été engagée dans le processus de quitter le parti au moment où elle disparut et il soupçonnait un mauvais coup.

Ce que révèlent les articles et l'enquête concernée révèle à quel point la composante anti-stalinienne de l'horizon politique de Solow se détachait de ses anciennes idées socialistes et anticapitalistes. Du point de vue trotskyste, aussi bien que du point de vue d'un Solow à l'état d'esprit plus révolutionnaire d'avant, il n'y aurait eu aucune objection à dénoncer le simulacre des organisations de « front » des communistes, ni d'opposition à donner l'éclat de la publicité à l'appareil terroriste du stalinisme. Néanmoins de telles dénonciations auraient été vues et traitées comme seulement une infime partie d'une lutte politique générale contre le stalinisme, dont l'expression majeure aurait été la création d'un mouvement pour gagner la classe ouvrière à un programme socialiste authentiquement révolutionnaire. Pour les trotskystes, ce qui apparaissait comme la fétichisation de l'appareil clandestin stalinien et l'élévation de la propagande anti-stalinienne au-dessus du programme anti-capitaliste plus vaste, susci-

44. Alexander Mitchell Palmer (1872-1936), attorney general des Etats-Unis de 1919 à 1921, se distingua notamment par l'organisation de « raids » contre les locaux des organisations ouvrières et son rôle de premier plan dans la « chasse aux sorcières rouges ».

45. Cf. note 8.

tait le danger d'en venir à dépendre de forces capitalistes comme arme première face au stalinisme.

Il n'y a pas de compte rendu écrit de la réaction de Solow à l'assassinat de Trotsky en août 1940 par un agent de Staline — bien que, dans les années suivantes, il ait consacré un certain temps à rechercher des liens entre les agents américains du G.P.U. et ce meurtre. Nous avons cependant le souvenir d'Eleanor Clark<sup>46</sup> qui témoigne que ce fut pour Solow un coup terrible. Comme pour bien d'autres anti-staliniens qui se déradicalisèrent, il est probable que l'assassinat tendit à confirmer ses pires terreurs quant au développement du communisme soviétique.

En 1940, Solow commença trois années de travail comme assistant du président de la New School for Social Research. Il était employé là à administrer un fond d'un million de dollars pour le compte des fondations Rockefeller et autres afin de sortir les savants, chercheurs, écrivains et intellectuels des territoires dominés par Hitler. Pendant la seconde guerre mondiale, Solow fut un agent occasionnel et non payé pour l'Office of Strategic Services<sup>47</sup> au cœur de Manhattan, donnant des informations sur l'activité des communistes.

Le 11 janvier 1943, le vieil ami de Solow, Carlo Tresca, fut abattu à New York en quittant les bureaux sur la 5<sup>e</sup> Avenue du journal antifasciste de langue italienne qu'il animait, *Il Martello*. Une nouvelle fois, Solow se retrouva immergé dans l'épreuve d'une enquête, car il espérait découvrir les possibles motivations de l'assassinat de son ami par les fascistes, les staliniens ou la Mafia. L'affaire ne fut jamais éclaircie.

Cette année-là, Solow entra en contact avec T.S. Matthews, des publications Luce, et en peu de temps devint rédacteur à *Time*, écrivant surtout sur l'éducation, les affaires, les questions politiques et économiques. En 1945, il passa à *Fortune* ; là, ses intérêts particuliers l'amènèrent à beaucoup voyager, le plus souvent en Afrique et en Amérique latine où il couvrait la politique internationale.

Au yeux des anciens collègues radicaux de Solow, particulièrement les trotskystes, une telle ascension sur l'échelle de la société Luce ne faisait que souligner qu'il avait apostasié le socialisme. Pour certains, il représentait une génération d'intellectuels qui, sous la pression d'événements historiques mondiaux, avaient retiré leur allégeance à la classe ouvrière pour la redonner aux maîtres capitalistes qu'ils avaient autrefois songé à renverser : au début des années d'isolement de la chasse aux sorcières, le dirigeant trotskyste James Cannon écrivit un article amer sur

46. Eleanor Clark (née en 1915), qui devait devenir une romancière connue, avait aussi fréquenté Coyoacán au moment de l'enquête et rencontré le secrétaire de Trotsky, Jan Frankel, qu'elle épousa.

47. Il s'agit du service de renseignements de l'armée américaine.

«La Trahison des intellectuels» dans lequel il avait au moins Solow à l'esprit. Mais les amis personnels de Solow ne croyaient pas qu'il avait prostitué son talent et son intelligence pour de l'argent et la sécurité, ni que son association avec Luce signifiait l'abandon de son indépendance. Il restait à leurs yeux avant tout un homme de morale — un Janséniste — entièrement dévoué aux principes de la justice, du «fair play» et de l'égalité.

### Les dernières années

Pour ceux qui s'intéressent à l'activité politique socialiste révolutionnaire aux Etats-Unis, Herbert Solow devient un personnage moins excitant après le début des années quarante. Ce dont nous disposons montre que, s'il ne passa pas ces deux dernières décennies dans l'acceptation complètement passive du *statu quo*, les batailles qu'il livra étaient minuscules en comparaison de celles qu'il avait livrées dans les précédentes années de tempête. En outre, cela montre qu'il opérait presque exclusivement dans les limites de l'empire Luce et que commençait un gigantesque conservatisme, comme on peut généralement s'y attendre lorsqu'un écrivain assume la responsabilité de travailler pour une revue dont l'objectif avoué est d'aider aux succès du développement des entreprises américaines à l'intérieur et au-dehors.

Le dernier contact de Solow avec les trotskystes eut lieu en mars 1954. George Novack lui avait écrit pour une contribution financière dans deux cas de défense qui englobaient deux membres du Socialist Workers Party, Carl Skoglund,<sup>48</sup> un dirigeant de la grève de Minneapolis et vieil ami de Solow, menacé d'être expulsé, et James Kutcher, un ancien combattant qui avait perdu ses deux jambes dans la seconde guerre mondiale et avait perdu son travail de fonctionnaire du gouvernement. Solow envoya vingt dollars et un mot à Novack expliquant son point de vue. Il y disait qu'il était préoccupé de la façon dont les E.U. allaient resserrer leur structure afin de se protéger contre les risques, pour leur sécurité, de la part de sympathisants soviétiques, et il estimait qu'un avocat pouvait faire bon usage de l'argument selon lequel Skoglund et Kutcher étaient trop minuscules en tant que risques pour la sécurité pour justifier une action sévère.

Mais il ne faudrait pas interpréter cette contribution comme la preuve

---

48. Carl Skoglund (1884-1961), venu de Suède en 1911, avait été un des pionniers du P.C., puis de l'Opposition de gauche, l'un des organisateurs du travail ouvrier des trotskystes à Minneapolis. Le gouvernement voulait l'expulser car il n'avait jamais été naturalisé. Quant à James Kutcher, ancien combattant amputé des deux jambes au cours de la deuxième guerre mondiale, il avait été licencié de son emploi de petit fonctionnaire à cause de son appartenance au S.W.P.

que Solow aurait conservé de la sympathie pour le trotskysme. En avril 1955, il correspondait avec Goldman qui, avec Felix Morrow, s'était séparé des trotskystes en 1946-47. Les accusations qu'il formulait contre le trotskysme étaient sévères : se basant sur l'évolution de l'artiste mexicain Diego Rivera<sup>49</sup> — qui était passé du stalinisme au trotskysme, puis revenu au stalinisme — Solow en concluait que les trotskystes étaient sur la même voie et constituaient une menace petite, mais néanmoins une possible place de dissimulation et d'incubation pour des agents soviétiques.

Quant à Trotsky, Solow dit à Goldman qu'il sentait qu'il existait des preuves qu'à la fin de sa vie, Trotsky était en train de revenir aux idéaux de sa jeunesse de principes démocratiques et de simple honneur. Solow soutenait que, pendant les audiences mexicaines, Dewey avait forcé Trotsky à faire des concessions sur la manière dont les bolcheviks avaient traité leur propre opposition et le caractère déloyal des procès des premiers temps de la révolution. Néanmoins, il croyait que Trotsky était tombé dans le piège de la politique sans principes et le « mythe » d'Octobre et que ni lui ni ses partisans n'avaient réellement rompu avec le Kremlin. Il pressait Goldman d'écrire un livre sur sa propre vie et sa propre expérience du trotskysme, dont il pensait qu'il serait aussi intéressant qu'instructif.

Le Jour des Actions de Grâce de 1964, au milieu de sa famille, Herbert Solow sortit avant le dîner pour enlever une partie d'un arbre qui pendait dangereusement au-dessus de la route qui menait chez lui, à Westbrook, dans le Connecticut ; là, à l'âge de soixante-et-un ans, il fut frappé par une crise cardiaque fatale.

## Epilogue

A certains égards, Herbert Solow peut servir d'exemple le plus extrême d'un homme qui détacha la lutte contre le stalinisme de la perspective de renverser le capitalisme. D'autres ont été moins déradicalisés. On peut seulement faire des conjectures quant aux possibles raisons de cette situation. Peut-être est-elle en partie due au fait que Solow était proche de Sidney Hook, déradicalisé plus tôt, et qui était plus net, avec son argument selon lequel il fallait se détourner de la préoccupation première pour le mode de production économique et se consacrer seulement « à la démocratie en tant que façon de vivre comme idée philosophi-

49. Diego Rivera (1886-1957), le grand peintre mexicain, ami de Trotsky et animateur de la section mexicaine, avait rompu avec Trotsky en 1939. Il revint par la suite au P.C., fraternisant même avec Siqueiros, l'auteur de l'attentat du 21 mai 1939 contre Trotsky.

que de contrôle». Il y avait en outre le degré extrême de révolusion de Solow vis-à-vis du stalinisme, découlant de son implication dans la recherche sur l'appareil clandestin du Comintern et suivi par des coups personnels aussi durs que les assassinats de Trotsky et Tresca ; et il y avait les pressions plus grandes qui ont pu s'exercer sur lui comme rédacteur de *Fortune*. Enfin, certains traits de sa personnalité, qui l'ont conduit à gauche plus vite et de façon plus militante que bien d'autres, ont pu accentuer aussi son retour à droite.

Il nous faut en tout cas conclure qu'en dépit de certains traits uniques dans le développement de Solow, il ne fut pas qualitativement différent de ce groupe tout entier qu'on appelle aujourd'hui les intellectuels new yorkais. Pour des raisons historiques, un mouvement révolutionnaire alternatif d'une dimension et d'une substance suffisantes pour attirer et assimiler ces intellectuels dans un parti marxiste assez puissant pour rivaliser avec les staliniens tout en maintenant sa poussée anti-capitaliste, n'a pas réussi à se développer, et les événements de la fin des années trente et les années de guerre ont de plus en plus entraîné les intellectuels vers la droite de la social-démocratie et nombre d'entre eux hors de la politique socialiste du même coup.

## L'historien devant la vie :

### Charles A. Beard et les procès de Moscou

Charles Austin Beard (1874-1948) est sans doute l'un des plus grands, sinon le plus grand, des historiens américains du XX<sup>e</sup> siècle, dont l'empreinte est aujourd'hui encore visible sur bien des travaux de grande qualité. Né dans l'Indiana, il étudia notamment à Oxford, où il fut l'un des fondateurs de Ruskin College, le premier établissement supérieur dans le monde consacré au mouvement ouvrier et ouvert aux ouvriers. Il enseigna ensuite la science politique à l'Université Columbia de New York de 1907 à 1917, puis démissionna, abandonnant l'enseignement pour se consacrer à la recherche et à des livres dont il pressentait l'importance.

Son œuvre gigantesque (plus de cinquante ouvrages consacrés à la politique et à l'histoire contemporaine) est un plaidoyer pour ce qu'on peut maintenant appeler franchement une conception matérialiste de l'Histoire, mettant l'accent sur le rôle de l'infrastructure économique et sur les déterminismes sociaux dans les phénomènes politiques. C'est là le thème central du premier de ses grands ouvrages, *An Economic Interpretation of the Constitution of the United States* (1913), dans laquelle, allant « aux sources », il démontre, documents à l'appui, que la Constitution américaine a été portée sur les fonts baptismaux par les groupes de marchands, financiers et manufacturiers qui ont su imposer leurs intérêts particuliers au « peuple » des petits paysans et fermiers. C'est la même méthode qu'il a appliquée pour son grand ouvrage intitulé *The Economic Origins of Jeffersonian Democracy*, publié en 1915. C'est avec sa femme, Mary, qu'il a écrit son ouvrage le plus fameux, *The Rise of American Civilization*, en quatre volumes, à partir de 1927, une véritable « restauration » de l'histoire des Etats-Unis qui reprend son vrai visage de lutte acharnée du capitalisme industriel pour s'imposer contre toutes les embûches et entraves, l'épopée d'une classe. Sans tomber dans le mécanisme, il remet à leur juste place les facteurs économiques et sociaux et donne à la

politique sa véritable dimension. Ses ouvrages ultérieurs, plus « contemporains » dans leur champ d'étude, *The Idea of National Interest* (1934) et *American Foreign Policy in the Making 1932-1940* (1946) sont l'application à l'histoire contemporaine de la thèse selon laquelle les facteurs économiques sont déterminants. En 1948 enfin, l'ouvrage aussi célèbre qu'oublié *President Roosevelt and the Coming of the War*, réquisitoire contre un Président pour lequel tous les moyens étaient bons pour précipiter son pays dans une guerre qu'il jugeait nécessaire, au premier chef d'ailleurs pour des raisons économiques, est peut-être le titre de gloire le plus éminent de l'historien, mais aussi la cause de sa descente aux enfers : ce grand historien, qui est le père de l'histoire « révisionniste » (non-conformiste) américaine de la seconde guerre mondiale, sent incontestablement le soufre au nez de l'*establishment* et ne bénéficie pas du prestige que devraient normalement lui valoir la qualité et l'importance de ses travaux.

La personnalité de Beard, libéral lié au mouvement ouvrier, sa réputation d'honnêteté et d'incorruptibilité, la qualité éminente de ses travaux historiques, tout concourait pour faire du grand historien le pilier d'une commission d'enquête sur les procès de Moscou, à laquelle il aurait apporté le poids de son autorité, de son expérience, de sa technique d'enquête et de sa capacité à la généralisation et à la synthèse. Tel était l'avis des camarades de Trotsky qui s'occupèrent de constituer la commission et qui écrivirent dans les tout premiers le nom de Charles Beard sur la liste des personnes à solliciter. Or Charles Beard refusa de participer à la commission d'enquête. Au regard d'une décision aussi surprenante, eu égard à la personnalité de l'homme, nous avons cru devoir pousser un peu notre enquête afin de comprendre les raisons de son refus.

Relevons d'abord que la majorité des intellectuels qui ont pris part aux travaux de la commission étaient déjà auparavant membres, ou au moins sympathisants, du comité de défense de Léon Trotsky, mais que tel n'était pas le cas de Charles Beard. Contacté au mois de septembre 1936 — à l'époque où Trotsky, interné en Norvège, était privé de tout moyen de se défendre contre les monstrueuses accusations des assassins de ses amis et compagnons, le grand historien se déroba au moyen d'une excuse bien connue, mais d'usage évidemment quotidien contre les gêneurs, selon laquelle il s'en tenait à la règle simple de ne jamais signer, afin de préserver un peu de temps pour son travail.

La réponse fut sans doute acceptée et tenue pour acceptable, puisque les gens du comité ne revinrent pas à la charge et tinrent Beard quitte pour son refus. Au moment de la constitution de la commission d'enquête cependant, George Novack s'adressa de nouveau à lui pour le solliciter d'accepter de siéger dans cet organisme. Il obtint une réponse surprenante à bien des égards.

Charles Beard en effet déclarait avoir étudié de très près les docu-

ments essentiels et notamment les documents du procès Zinoviev, compte rendu officiel compris, et être arrivé, sur cette base, à des conclusions qui justifiaient son refus. Premièrement, il constatait qu'il n'y avait pas contre Trotsky de preuves, mais seulement des aveux sans preuves, ne pouvant donc être tenus pour décisifs: les accusations n'étaient pas prouvées. Il ajoutait que Trotsky devait en outre être tenu, et que, lui, en tout cas, le tenait pour innocent des accusations portées contre lui, jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire d'éventuelles preuves. Dans une troisième conclusion, plus surprenante, il soulignait l'impossibilité pour Trotsky de prouver « le négatif », c'est-à-dire de prouver qu'il n'avait pas conspiré, ajoutant qu'on ne pouvait le lui demander et que la preuve en incombait à ses accusateurs. Il terminait en disant qu'étant parvenu d'avance à de telles conclusions, il ne pouvait donc prendre part aux travaux de la commission.

Trois jours plus tard, ayant reçu une nouvelle lettre de John Dewey qui allait dans le même sens que celle de Novack, il enchaînait sur de nouveaux arguments, ou plutôt sur ses précédents arguments aménagés de façon nouvelle. Il commençait par assurer à son ami que Trotsky était un révolutionnaire trop expérimenté pour avoir conservé dans ses papiers la preuve éventuelle de sa culpabilité. Il ne voyait pas l'intérêt d'un voyage au Mexique pour prouver ce qui était déjà, et, allant plus loin, assurait que, même s'il était démontré que l'accusation mentait sur un point, en l'occurrence la rencontre avec Romm au Bois de Boulogne, cela ne signifierait pas pour autant qu'elle était mensongère sur tous les autres points et de façon générale.<sup>1</sup> Il rappelait ensuite qu'aveu n'est pas preuve, que Trotsky devait être présumé innocent tant qu'il n'était pas prouvé coupable, qu'il ne pouvait pour autant prouver son innocence à l'aide de ses propres papiers et qu'enfin seul un tribunal ayant pouvoir pour convoquer des témoins pourrait approcher de la vérité. Il concluait en « vieil étudiant de l'histoire humaine », qui se refusait à encourager les gens à croire que l'opposition entre Staline et Trotsky pouvait être réglée par un organisme privé ou à l'aide de papiers: « dans cette vallée de larmes, il y a seulement des choses qu'on ne peut pas régler et il me semble juste de l'admettre ».

Quatre jours après cette seconde lettre, il s'adressait cette fois au dirigeant du parti socialiste Norman Thomas qui l'avait à son tour sollicité — de manière plus concise et avec peut-être un soupçon d'irritation. Il mentionnait cette fois les « centaines de pages », pour et contre, qu'il aurait lues, et reprenait l'argument sur l'impossibilité de prouver le néga-

1. Devant le tribunal de Moscou, le témoin Romm avait assuré avoir rencontré Trotsky au Bois de Boulogne en 1933, en juillet. Or Trotsky avait fourni toutes les preuves possibles qu'il n'avait pu se rendre à Paris pendant cette période où il était non seulement alité mais sous contrôle policier.



tif. Il ajoutait l'argument nouveau selon lequel la commission ne pourrait avoir l'autorité suffisante puisque le gouvernement russe refuserait de collaborer à son enquête, rappelait que les protagonistes des deux camps avaient écrit contre lui dans le passé, les uns et les autres, des choses désagréables et réaffirmait qu'il n'avait aucune illusion sur la possibilité qu'il avait de faire quoi que ce soit, du fait de sa position sur l'affaire, qui puisse satisfaire l'un ou l'autre des camps en présence.

Au même moment, les gens du comité s'étaient adressés à l'autre historien éminent de l'époque, son ami Carl Becker,<sup>2</sup> et ce dernier avait refusé, arguant de son état de santé et de la nécessité de conserver son temps pour son travail d'historien. Relancé par Felix Morrow qui lui adressait copie de la lettre de Beard du 23 mars, Becker répondait alors qu'il souscrivait entièrement aux raisons données par son ami, ajoutant que, dans le cas où Trotsky n'avait pas été engagé dans la conspiration, il devrait plutôt, du fait de son hostilité bien connue à l'égard de Staline, expliquer les raisons pour lesquelles il n'avait *pas conspiré* !

Les militants du comité n'insistèrent pas. Felix Morrow remercia Beard d'avoir eu la courtoisie d'expliquer sa position et souhaita de le voir publier une analyse des procès reproduisant les importantes conclusions qu'il n'avait pas rendues publiques, ajoutant cette importante remarque de fond :

« Votre remarque qu'il est « impossible de prouver le négatif dans une telle affaire » est bien considérée comme une règle fondamentale et elle a été en fait utile pour éclairer nombre d'entre nous sur les limites objectives dans la preuve de ce qui est négatif par des preuves positives. Il se trouve cependant qu'il est exact que Trotsky a constamment été sous garde et surveillance policière depuis son expulsion de Russie; c'était surtout vrai en France et en Norvège. En outre, Trotsky pose cette question: « Je suis prêt à prouver que j'ai écrit des dizaines de livres, une quantité de brochures, des centaines d'articles et des milliers de lettres qui exigent pratiquement tout mon temps et que tout cela incarne un système d'idées cohérent tout à l'opposé de celui sur lequel reposent les prétendues lettres et réunions conspiratives (sic) sur lesquelles sont fondés les procès. Est-il logiquement concevable que j'aie pratiquement consacré tout mon temps à dissimuler une petite partie du reste de mon temps? Est-il psychologiquement possible que j'ai pu dépenser autant d'efforts gigantesques alors qu'en réalité j'étais persuadé du contraire? »<sup>3</sup>

Ces remarques faites, Morrow n'insiste pas. On trouve la clé de son attitude dans une lettre qu'il adresse en avril à Bernard Wolfe et Herbert Solow qui sont déjà à Coyoacán, et où il écrit :

2. Carl L. Becker (1873-1945) avait été professeur d'histoire à Cornell University depuis 1917. Il s'était rendu célèbre par son remarquable travail, *The Declaration of Independence*, publié en 1922.

Cité par H. Kirker & Burleigh T. Wilkins, « Beard, Becker and the Trotsky Inquiry », *American Quarterly*, XIII (Hiver 1961), p. 521.

« Beard refuse de parler avec nous. Sa deuxième lettre (à Dewey qui lui a réécrit après sa première lettre) indique que nous ne le gagnerons ni maintenant ni jamais. Il y a dans cette seconde lettre une phrase qui dit que la presse capitaliste imprime avec empressement tout ce que Trotsky lui offre, parce que la presse capitaliste veut discréditer la Russie soviétique — c'est révélateur et aussi un avertissement pour nous de ne pas insister ».<sup>4</sup>

Il reste que Trotsky a pris suffisamment au sérieux le refus de l'historien pour consacrer à sa lettre du 19 mars plusieurs minutes de sa grande intervention du 17 avril devant la commission d'enquête à Coyoacán. Tout en prenant note de l'appréciation impitoyable portée par Beard sur la justice soviétique, il souligne à quel point les arguments avancés sont insuffisants pour justifier le refus de participer à la commission, mais aussi combien le jugement du savant est catégorique à l'excès en ce qui concerne l'impossibilité de « prouver le négatif ». Il rappelle notamment, sans allusion superflue à la nature juridique de certains arguments de Beard, qu'une « preuve positive d'un fait négatif s'appelle en termes de droit un alibi » et précise que « l'absence de preuves annule l'accusation et devient accablante pour les accusateurs ».<sup>5</sup>

Charles A. Beard et Carl Becker ne semblent pas être revenus ultérieurement sur leur position de 1937, ni même avoir donné publiquement l'opinion de « spécialistes » qu'ils avaient confiée par lettre à ceux qui les avaient sollicités. C'est regrettable mais ne relève peut-être pas du hasard, car nous n'avons non plus d'eux aucun commentaire sur le résultat des travaux de la commission et son verdict « Non Coupable ».

Harold Kirker et Burley Taylor Wilkins, qui ont abordé cette question en 1961, se sont interrogés sur les conséquences de la dérobade de ces deux éminents spécialistes du travail historique. Ils écrivent :

« L'historien peut seulement se demander si la présence de l'un ou de ces deux hommes au Mexique ou dans la commission de New York aurait modifié les façons de travailler ou les conclusions de la commission ».<sup>6</sup>

La réponse est évidemment négative, John Dewey et Suzanne LaFollette ayant apporté à l'examen et au traitement des documents et des témoignages tout le soin qu'on aurait pu attendre d'un historien professionnel. C'est aussi ce que pensent Kirker et Wilkins, dont la réponse est « peut-être que non » mais qui ajoutent cette conclusion que nous signons : « Ils auraient certainement rehaussé considérablement la réputation de la commission ».<sup>7</sup>

Et c'est là que se situe le véritable problème, esquivé par nos excellents collègues. Relisant aujourd'hui l'admirable rapport de la commission Dewey sur la falsification de l'histoire par les procureurs et les policiers

4. Houghton Library, BMSRus 13-1, pièce 6898.

5. Trotsky, *Œuvres*, 13, pp. 145-148.

6. Kirker & B.T. Wilkins, *loc. cit.*, p. 523.

7. *Ibidem*.

de Staline, relisant sa déclaration d'innocence pour Trotsky et Sedov, morts de la façon qu'on sait moins de trois années après, on ne peut qu'éprouver un sentiment d'indignation pour des hommes, aussi éminents soient-ils, qui ont invoqué «leur travail» et tant de mauvaises raisons pour éviter de se compromettre avec une cause qu'ils savaient juste, mais qu'ils croyaient perdue, en adorateurs du fait accompli qu'ils étaient peut-être, ou, tout au moins, en historiens plus soucieux de questions «académiques» que de problèmes relevant de la rue ou de la vie.

C'est avec un véritable chagrin que l'on prend conscience que des hommes dont les qualités d'esprit, l'honnêteté intellectuelle — oui — et le dévouement au travail ont permis d'ouvrir à leurs contemporains la perspective d'une meilleure compréhension de leur passé comme de leur avenir, se soient révélés aussi médiocres au moment où ils auraient dû savoir, comme John Dewey, prendre leur temps pour une bonne cause et justifier leur combat d'historien par un combat dans le présent pour l'avenir. Ce n'est pourtant pas en eux qu'il faut chercher la clé de leur comportement mais dans la campagne forcenée menée au cours des semaines précédentes par les staliniens américains et leurs agents en milieu littéraire, contre le comité et ses membres, contre Trotsky, contre Dewey, contre le droit d'exprimer et de critiquer l'Union soviétique et son chef «génial». La malheureuse phrase de Charles Beard sur l'empressement de la presse capitaliste à imprimer Trotsky porte la marque de sa fabrique. C'est sans surprise que nous retrouverons, sous la plume des «compagnons de route» soucieux de discréditer la commission Dewey et son travail l'argument formulé par Beard selon lequel, à partir du moment où la commission ne pouvait interroger le gouvernement soviétique, elle ne pouvait arriver à des conclusions valables. Peut-être des hommes de l'intégrité et de la valeur scientifique et morale de Beard et de Becker devraient-ils bénéficier d'une protection spéciale contre les faussaires de l'actualité? Les hommes dont le regard est fixé avec tant d'attention scrupuleuse sur le passé ne sont-ils pas trop souvent des proies faciles pour ces derniers?

L'unique conclusion que je me sente, en tout cas, en droit de formuler est celle-ci: alors que le philosophe et psychologue John Dewey gardera, pour l'histoire de l'humanité, pendant tous les siècles où elle continuera d'en avoir une, le mérite d'avoir oublié son âge, son travail, les livres à écrire, pour se dévouer à une cause qui n'était ni la sienne ni celle de Trotsky, mais tout simplement *la vérité*, le nom de Charles Beard et celui de Carl Becker, historiens, seront très injustement oubliés comme le démontrent des polémiques récentes qui justifieraient normalement que l'on soulignât leurs mérites dans des questions pas encore closes...

C'est qu'il est des causes apparemment perdues qui honorent à jamais ceux qui s'en sont faits les champions. En revanche, il est des dérobades qui jetteront dans l'oubli non seulement les fuyards ou les simples prudents, mais les savants trop candides. C'était une vérité bonne à rappeler dans un temps où il faut savoir encore combattre des procès infâmes.

## Lettres de Charles A. Beard

New Milford, Conn, Sep. 26

Cher M. Novack,

Vous devrez me pardonner de décliner d'accéder à votre requête. Je suis quotidiennement bombardé de télégrammes et de lettres me demandant de signer ceci et cela. Par simple auto-défense — pour avoir un peu de temps pour étudier — je suis obligé de m'en tenir à une règle simple : ne pas signer pour des comités (car ils peuvent tout faire) et m'en tenir aux questions dont j'ai une connaissance personnelle.

Votre sincèrement,

Charles A. Beard

Washington D.C., Mars 19, 1937

Cher M. Novack,

L'invitation à faire partie de la commission chargée d'étudier les accusations contre M. Trotsky est un hommage à mon sens du « fair play » que j'apprécie, même s'il est possible que je ne le mérite pas. Après une étude attentive de nombreux documents sur cette affaire, y compris le compte rendu officiel du dernier procès de Moscou, je suis parvenu à certaines conclusions qui m'interdisent d'accepter l'invitation transmise au nom de votre comité. Je dois vous les exposer brièvement.

En premier lieu, les accusations contre M. Trotsky reposent sur les aveux faits au tribunal. Pour avoir longuement étudié les problèmes historiques, je sais que les aveux, même quand ils sont faits volontairement, ne constituent pas une preuve positive. Des personnes accusées ont avoué avoir eu des communications personnelles avec le diable, avoir chevauché des balais dans le ciel, avoir fait de la sorcellerie, de la magie, et provoqué morts et destructions en recourant aux esprits du mal. Un aveu qui n'est pas soutenu par une preuve n'est pas une preuve surmontant les limites du doute raisonnable. Autant que j'aie pu m'en assurer, les aveux faits devant le tribunal russe n'étaient soutenus par nulle preuve les corroborant et que nous aurions pu connaître. Je ne considère par conséquent pas que les accusations selon lesquelles M. Trotsky est entré dans une conspiration contre le gouvernement russe comme prouvées au-delà du doute raisonnable.

En second lieu, j'applique à M. Trotsky la règle appliquée dans la jurisprudence américaine, à savoir qu'il doit être présumé innocent de ce dont on l'accuse jusqu'à ce que les accusations soient prouvées au-delà du doute raisonnable. Il peut évidemment être atteint par ces accusations, mais il a le droit d'être présumé innocent de ces accusations jusqu'à ce qu'aient été produit des preuves les corroborant.

En troisième lieu, il est presque, pour ne pas dire entièrement, impossible de prouver le négatif dans de telles affaires, à savoir qu'il n'est pas entré dans des rapports de conspiration dont on l'accuse. Naturellement, en vieux révolutionnaire, expérimenté dans l'art, il ne conserverait pas de compte rendu accusateur de ses conspirations, s'il s'y engageait. En outre, personne au monde ne pourrait prouver qu'il n'est pas engagé dans une conspiration, à moins d'avoir un garde à tout instant auprès de lui à l'époque couverte par l'accusation. A mon avis, ce n'est pas à M. Trotsky qu'il appartient de faire l'impossible, c'est-à-dire de prouver le négatif par des preuves positives. Cela incombe à ses accusateurs qui doivent produire plus que des aveux des preuves corroborant des actes spécifiques et ouverts.

Etant arrivé à ces conclusions avant votre invitation et les croyant saines, je suis donc dans l'impossibilité de prendre part à une enquête comme le suggère votre comité.

Vôtre sincèrement

Charles A. Beard

New Milford, Conn

Mars 22, 1937

Cher John,

Vos lettres viennent juste de m'arriver ici et je les ai relues plusieurs fois et j'ai tourné toute cette affaire dans ma tête de nouveau. Cette dernière opération combinée à l'étude que j'ai faite d'autres matériaux, pour et contre, me laisse juste là où j'en étais. Si Trotsky est coupable, en révolutionnaire expérimenté, il ne garderait pas de comptes rendus accusateurs dans ses dossiers qui seraient examinés par une commission d'enquête. D'un autre côté, s'il n'est pas coupable, il ne peut certainement pas le démontrer par l'absence de comptes rendus — c'est-à-dire, prouver son innocence. Il n'est pas besoin d'aller voir Trotsky pour savoir que la commission d'enquête devra rapporter qu'il n'y a « pas de preuve » de sa culpabilité dans les papiers de Trotsky. Bien, ce serait saisi par ses partisans ignorants comme une preuve qu'il n'est pas coupable et les encouragerait à déclarer que son innocence est prouvée. Je ne peux pas être partie prenante dans une entreprise qui ne peut avoir qu'une seule issue, laquelle est bien connue d'avance. Même s'il pouvait prouver la fausseté de l'accusation selon laquelle il a rencontré Romm à Paris, ce ne serait qu'un détail, bien que preuve présomptive contre l'accusation générale. Cela ne réglerait pas la question.

Voici comment je juge tout cela en moi-même : (1) Un aveu n'est pas une preuve ; (2) Trotsky est innocent jusqu'à ce qu'il soit prouvé coupable ; (3) Quels que soient les papiers qu'il puisse avoir, il ne peut prouver son innocence en montrant quoi que ce soit ; (4) Seul un tribunal avec le

pouvoir de convoquer les adversaires et de les obliger à donner leur témoignage pourrait mener quelque part près de la vérité. Mon idée est, que les gens discutent avec ce qu'ils ont sur le cœur, qu'ils scrutent toute preuve mise en lumière, que Trotsky publie tout ce qu'il pense pouvoir le blanchir de ces accusations, puisque la presse capitaliste désire avoir tout ce qui discréditera la Russie soviétique. Et alors que les gens qui sont capables de lire, de soupeser les preuves, de conserver un peu de calme dans la recherche de la vérité atteignent les conclusions qui semblent correspondre aux preuves.

En tant que vieil étudiant de l'histoire humaine, y compris des procès célèbres, je sais combien il est difficile d'approcher de la vérité sur des controverses aussi violentes ; et je n'ai pas l'intention d'encourager des gens à penser que cette affaire Staline contre Trotsky peut être réglée par un organisme privé quelconque ou par un quelconque des papiers que nous montrerait l'un des protagonistes. Dans cette vallée de larmes, il n'y a seulement des choses qu'on ne peut pas régler et il me semble correct et juste de l'admettre. Si cela divise les libéraux, alors c'est bien dommage. S'il faut les unir sur une hypothèse fausse, je ne vois pas ce qui peut sortir de bien de cette illusion.

Au moins, mon cher John, c'est ce qu'il me semble.  
Sincèrement vôtre,

Charles Beard

New Milford, Conn., Mars 27

Cher M. Thomas,

Merci beaucoup pour votre aimable lettre. Je suis d'accord avec vous que cette controverse est affligeante mais, après avoir étudié des centaines de pages de « littérature » pour et contre, je suis arrivé à la conclusion que rien de ce que peut faire une commission ne l'apaiserait. Ni Trotsky ni aucun autre ne peut prouver ce qui est négatif. Trotsky ne va sûrement pas donner à la commission des lettres et des papiers qui l'incriminent s'il est coupable, et, s'il est innocent, il ne pourra guère trouver de preuve qu'il n'a pas écrit de lettres à des « conspirateurs » en Russie. Aucune commission ne pourrait arriver à quelque chose comme un véritable verdict sans entendre les deux côtés, et le gouvernement soviétique ne se soumettra pas à une enquête là-bas. On ne peut arriver maintenant à aucun « véritable verdict ». Un verdict négatif ou mitigé ne ferait que contribuer à enrager un camp ou l'autre. Si Trotsky a des éléments valables contre, qu'il les publie. A coup sûr, la presse lui est ouverte. Bien que des représentants des deux camps qui sont venus me voir sont maintenant tout sucre et tout miel, ils ont écrit sur moi dans le passé des choses très désagréables et ils le feront encore, quoi que je fasse. Aussi je ne vois nul moyen d'apaiser la virulence de conflit. Il devra s'épuiser de

lui-même. Je n'ai en tout cas pas l'illusion de pouvoir faire quoi que ce soit qui satisfasse les uns ou les autres.

Sincèrement vôtre,

Charles A. Beard

### Lettres de Carl L. Becker

Ithaca NY, mars 25, 1937

Cher M. Novack,

Je regrette de dire qu'il ne sera pas possible pour moi de travailler dans la commission. L'année dernière, j'ai été pendant quatre mois à l'hôpital, aller et retour, et au moment où je suis apparemment en bonne santé, je trouve nécessaire de conserver mon énergie pour la routine ordinaire et les arriérés du travail pour lequel je me suis déjà engagé. J'apprécie beaucoup le désir de M. Dewey que je participe et j'espère que vous lui transmettez mes regrets et les raisons qui me rendent impossible d'accepter votre invitation.

Sincèrement vôtre,

Carl Becker

Ithaca NY, avril 16, 1937

Cher M. Morrow,

Il existait de bonnes raisons de nature personnelles, ainsi que je l'ai indiqué dans ma réponse à M. Novack pour lesquelles je ne pouvais participer à la commission. Mais, indépendamment de ces raisons, je ne serais pas disposé à y participer. Mes raisons seraient en gros les mêmes que celles données par Charles Beard.

J'aimerais ajouter qu'il y a un point que je n'ai pas vu mentionné mais qui me semble mériter attention. Contre quoi, après tout, Trotsky doit-il être « défendu » ? Il est devenu un personnage mondial dramatique — le chef de ceux qui croient que la cause sacrée du Communisme a été « trahie » par Staline et la politique soviétique actuelle. Dans ses discours et ses écrits, il a dénoncé le régime actuel en Russie comme l'obstacle principal au progrès du véritable Communisme. Du point de vue de sa propre philosophie et de son propre prestige, il semblerait qu'il soit de son devoir de pousser tout effort pour renverser Staline et établir le vrai communisme en Russie. Si Trotsky n'a pas, comme il l'affirme, été impliqué dans la prétendue « conspiration » pour atteindre ce but, la question qui s'impose semble être: « Pourquoi non ? » Aucun doute qu'il y ait de bonnes raisons. Je peux en imaginer deux. Mais, du point de vue de Trotsky, je penserais que ces raisons, quelles qu'elles soient, lui donneraient l'unique « défense » dont il pourrait éprouver le besoin.

Sincèrement vôtre,

Carl Becker

## Dewey au Mexique<sup>1</sup>

C'était en 1937. Je m'évertuais à essayer de convaincre un journaliste du Middlewest de l'importance des procès de Moscou.

Alors même qu'il rejetait la version officielle des procès, il accueillit mes remarques avec un haussement d'épaules : « Qu'est-ce que les gens de Kolomo, Indiana, ont à faire des procès de Moscou ? »

A cette époque, pour beaucoup de gens, les procès n'avaient guère d'importance. Mais pour les libéraux américains, pour le courant qu'ils constituaient, c'était un test et un défi.

Depuis longtemps, les libéraux américains s'intéressaient à la politique internationale. Ils avaient souvent pris position, essentiellement d'un point de vue moral, et ils avaient manifesté à plusieurs reprises leurs sympathies pour les opprimés de par le monde. Ils avaient rejeté la *Real-politik*, ses principes comme son application ; au nom de la justice, ils avaient défendu les Irlandais, les Hindous, les victimes de l'impérialisme colonial, et bien d'autres. La plupart d'entre eux avaient salué la Révolution russe. Pendant les années vingt, ils avaient eu une attitude favorable vis-à-vis de l'Union soviétique, qu'ils considéraient comme une grande expérience sociale. Ensuite, lorsque la crise débuta en Amérique en 1929, leur intérêt pour l'U.R.S.S. s'accrut. En effet, la crise ébranla les intellectuels libéraux américains plus qu'ils ne l'avaient jamais été auparavant, et beaucoup virèrent « à gauche » comme on disait au début des années 30. Pour eux, l'Union soviétique était le pays qui montrait la voie pour sortir de la crise. Dans la Russie soviétique ils voyaient sinon une « économie planifiée », du moins ses débuts. Dans l'Amérique capitaliste, au lieu d'un plan, il y avait quasiment le chaos. On

---

1. James T. Farrell, *Dewey in Mexico*, dans Sidney Hook ed. *John Dewey: Philosopher of Science and Freedom*, New York, Dial Press, 1950. © Succession James T. Farrell. Traduit de l'américain et annoté par Olivier Frayssé.



pensait qu'il n'y avait pas de chômage en Russie, alors que des millions d'Américains étaient sans travail.

Enfin, il y avait de l'enthousiasme en Union soviétique, alors que bien des cœurs américains ne connaissaient que l'atrocité du malheur et de la peur. Il semblait que l'avenir appartenait à l'Union soviétique plutôt qu'à l'Amérique dont les riches promesses s'étaient apparemment flétries.

En outre, beaucoup de libéraux américains faisaient l'éloge de la politique étrangère soviétique. Les Etats-Unis refusaient avec obstination de reconnaître l'Union soviétique. Les libéraux, dont une partie éprouvait des remords au sujet de la Première Guerre Mondiale, craignaient un nouveau conflit. En tant que garant de la paix, la Société des Nations semblait avoir échoué. Traités et accords, tel le Pacte Briand-Kellogg, qui interdisait la guerre de façon formelle, commençaient à paraître vides de tout contenu. Les libéraux étaient d'humeur pacifiste, parfois jusqu'à l'amertume. Et l'Union soviétique, bâtie sur un idéal, était traitée en paria. Chaque fois que Litvinov faisait une déclaration, les libéraux l'acclamaient. Les ennemis de l'Union soviétique, en Amérique et sur la scène internationale, étaient également les ennemis des libéraux.

L'ascension d'Hitler rapprocha encore les libéraux de l'Union soviétique. Ils n'étaient vraiment pas préparés pour comprendre le nazisme. Ils y voyaient surtout une conséquence de la paix imposée par les vainqueurs à Versailles, un résultat du soutien apporté à Hitler par les industriels allemands, quelque chose en outre qui avait partie liée avec la « lâcheté » des social-démocrates. La faillite des social-démocrates, en particulier, était comme une faillite des libéraux : c'étaient des perspectives intellectuelles que l'histoire avait brisées. Ils en vinrent de plus en plus à considérer l'Union soviétique comme un guide à l'échelle internationale.

De 1927 au début des années trente, l'Internationale communiste suivit une ligne gauchiste, durant ce que l'on a appelé la Troisième Période du Comintern. En 1935, après l'établissement d'une alliance militaire entre l'U.R.S.S. et la France — le pacte Staline-Laval — les partis communistes du monde entier commencèrent un tournant vers l'adoption de la tactique de Front populaire, qui fut affirmée comme la doctrine communiste officielle en 1935. Il semblait que la victoire de Hitler était due à l'absence de Front unique. Alors que Trotsky et d'autres marxistes adversaires des communistes établissaient une distinction entre Front unique et Front populaire, beaucoup de libéraux n'en faisaient pas. Non seulement on leur faisait une place dans les Fronts populaires, mais on leur donnait de nouveaux et meilleurs postes, et un prestige accru. Les communistes commençaient à être plus libéraux que les libéraux, et à organiser les libéraux. Les libéraux de leur côté, commencèrent à penser que, grâce à l'alliance communiste, ils avaient droit à une deuxième vie. Les communistes permettaient à beaucoup d'entre eux de raviver leur foi affaiblie et déclinante.

En juillet 1936, la guerre civile espagnole commença. En août 1936, éclata la nouvelle du premier procès de Moscou. Les premières informations étaient stupéfiantes et choquantes. Zinoviev et Kamenev, deux des collaborateurs de Lénine, firent des aveux dégradants, et l'on apprit rapidement leur exécution sommaire. Léon Trotsky, le génie organisateur, le Danton, pour ainsi dire, de la Révolution bolchevique, était accusé de préparer l'assassinat de Staline. Et ces procès intervenaient au moment où l'Espagne était menacée par le fascisme. Quelle position fallait-il prendre sur les procès de Moscou ? Quelle en était la signification ? Une grave question se posait aux libéraux.

Dewey était le plus éminent des libéraux américains<sup>2</sup> : ses idées avaient influencé tout le monde libéral. Personnellement, il avait en partie adopté l'attitude des libéraux vis-à-vis de la Révolution russe et du régime soviétique. Il visita l'Union soviétique avec un groupe d'éducateurs en 1928, et, en 1929, il publia ses impressions sous le titre *La Russie Soviétique et le Monde révolutionnaire*. Pendant son séjour en Russie, il visita des écoles et rencontra des éducateurs russes. Il ne rencontra pas d'homme politique russe. Il essaya d'apprendre le plus de choses possibles sur la vie du peuple en Russie. Ses impressions, glanées dans les rues de Leningrad et de Moscou, dans les écoles, et au cours de ses rencontres avec les éducateurs et les professeurs russes, étaient très largement positives. En substance, il paraissait croire que l'Union soviétique faisait de réels progrès dans la voie de la recreation d'une nature humaine socialisée. Et, pour cette raison particulièrement, « l'expérience » russe était pour le monde entier profondément importante et prometteuse.

---

2. John Dewey (1859-1952), philosophe et homme politique, domina le courant « libéral » américain entre les deux guerres et lui fournit son idéologie. Les « libéraux », par opposition aux conservateurs, sont favorables à des réformes sociales, à condition toutefois qu'elles se situent dans le cadre capitaliste. Le courant libéral s'est surtout identifié au parti démocrate de Roosevelt au moment du New Deal, mais sa frange gauche a flirté avec le mouvement ouvrier et ses différentes composantes.

En qualité de philosophe, Dewey a développé le pragmatisme de William James (1842-1910) dans le domaine de la philosophie de la connaissance (*instrumentalisme* : les idées ne valent que dans la mesure où elles réalisent leur « fin-en-vue », où leurs conséquences sont identiques au but qu'elles poursuivent), de la pédagogie (*pédagogie institutionnelle* : l'école doit être un lieu d'apprentissage de la démocratie et doit pour cela fonctionner comme une société démocratique) et des conceptions de la vie sociale et politique (« dans la relation sociale, nous mêlons notre vie privée à la vie plus large de la communauté et, ce faisant, nous transcendons immensément notre moi et réalisons notre être de la façon la plus large » : rupture avec l'individualisme traditionnel de la philosophie américaine).

Dans le domaine politique, Dewey a incarné l'aile gauche du courant libéral : fondateur de la Ligue pour l'action politique indépendante, qui regroupait libéraux et socialistes, il soutint la candidature socialiste de Norman Thomas en 1932 à la présidence. Personnalité en vue du New Deal, il fut membre de la commission sur le chômage et participa à d'importants travaux d'urbanisme.

Peu après le début de son livre, on trouve la déclaration suivante : « Il me paraît impossible de croire que le sentiment de vivre une vie nouvelle qui se dégageait (du peuple russe) pût être une illusion ». Parce qu'il avait vu tant d'enthousiasme, d'énergie, et de promesse de changement en Russie, il écrivit : « Malgré la police secrète, les interrogatoires, les arrestations et les déportations de nepmen et de koulaks, l'exil de nombreux adversaires du parti — et parmi ceux-ci des éléments oppositionnels dans le parti —, la vie continue pour les masses dans la régularité, la sécurité et la dignité ». Il déclara en outre qu'il n'avait jamais vu ailleurs dans le monde une si grande proportion « d'enfants intelligents, heureux et intelligemment occupés ».

Pour lui, l'avenir de la Russie se révélait dans l'œuvre éducative qui s'y accomplissait. Rendant compte des nouvelles et prometteuses institutions scolaires russes, Dewey estimait qu'on pouvait s'en servir « comme d'un instrument optique d'une grande puissance pour comprendre dans quel esprit se déroulaient les événements, dès la phase de construction ». Le mouvement intellectuel et le renouveau éducatif lui paraissaient la clé de toute compréhension de la Russie soviétique. En effet, selon lui, les dirigeants politiques russes seraient conduits, dans leur effort pour établir des relations socialistes à la place des relations capitalistes entre les hommes, à substituer un type de mentalité social et collectif à la mentalité individualiste de l'ère bourgeoise. Il n'était pas d'accord avec l'introduction, dans l'éducation soviétique, de si fortes doses de propagande, et il ne fit pas mystère de son refus des doctrines de la guerre des classes et de la révolution mondiale. Mais il comptait sur l'énergie virile, l'intelligence et le niveau de conscience sociale toujours croissants du peuple russe, de ce peuple qui vivait dans ce monde nouveau et animé où l'éducation était rénovée si complètement et avec tant de sérieux et d'intelligence, pour dépasser l'attraction qu'exerçaient le dogmatisme marxiste et bolchevique. Il voyait dans l'éducation les possibilités du futur. Ainsi, « on ne peut comprendre la signification ultime de ce qui se passe en Russie en termes politiques ou économiques : elle réside dans un changement d'une importance incalculable, dans l'attitude mentale et morale d'un peuple, dans une transformation éducative ».

Dewey, il l'avouait franchement, préférait voir cette expérience se dérouler en Russie plutôt qu'en Amérique. Il ne perdait pas le sens de la valeur de la liberté en Amérique, mais il est vrai qu'il saluait l'Union soviétique et qu'il fit la remarque qu'elle méritait d'être étudiée. Les leçons d'une telle étude pourraient être profitables. L'U.R.S.S. faisait un travail de pionnier dans le domaine de l'éducation. Et ce progrès dans l'éducation promettait de produire autre chose qu'une culture à usage privé dont beaucoup seraient exclus.<sup>3</sup>

---

3. Il serait excessivement injuste de critiquer l'enthousiasme de Dewey en s'appuyant

Après les premiers procès de Moscou, un certain nombre de libéraux et d'hommes de gauche révolutionnaires américains se regroupèrent avec les trotskystes américains et ensemble, ils constituèrent le Comité américain pour la défense de Léon Trotsky. Ce comité avait deux buts. Premièrement : permettre à Trotsky de présenter sa défense devant l'opinion publique mondiale. Le principe qui sous-tendait cet objectif était la vieille règle anglo-saxonne selon laquelle un accusé doit être considéré comme innocent jusqu'à ce que sa culpabilité soit prouvée. Deuxièmement : essayer d'obtenir le droit d'asile politique pour Trotsky. A cette époque, il était détenu au secret par les autorités norvégiennes. Sa situation personnelle, comme celle de sa femme, était pleine de dangers. Il semblait bien que l'occasion ne lui serait pas donnée de se défendre dans des conditions décentes des accusations portées contre lui lors des premiers procès de Moscou. John Dewey rejoignit ce comité et en devint le président d'honneur.

Après son arrivée au Mexique et le deuxième procès de Moscou, Trotsky se montra impatient de voir constituée une commission d'enquête devant laquelle il pourrait plaider sa cause. Les principales accusations étaient que lui-même et son fils Sedov auraient organisé des attentats terroristes contre Joseph Staline et d'autres dirigeants soviétiques ; il aurait conspiré avec les gouvernements allemand et japonais en vue de fomenter une guerre contre l'Union soviétique pour permettre la restauration du capitalisme et la cession de portions du territoire soviétique aux pays fascistes ; il aurait organisé des actions de sabotage de l'industrie soviétique, entraînant la destruction de biens et la mort de nombreux travailleurs.

En mars 1937, le Comité américain pour la défense de Léon Trotsky organisa une Commission d'enquête. A première vue, la tâche semblait désespérée. Il était d'ores et déjà évident que personne ne pourrait avoir accès à des sources à l'intérieur de l'Union soviétique. La constitution d'une bonne commission était en soi problématique. Les communistes américains menaient une campagne d'intimidation, de calomnies et de déformation des faits contre le comité afin de le faire éclater. Il y eut

---

rétroactivement sur les réalités historiques ultérieures. La période 1925-1928 fut, selon la plupart des observateurs objectifs, la meilleure de toute l'époque soviétique. Il y eut une augmentation de la productivité, des salaires, de la production de biens de consommation. L'enthousiasme de la révolution n'avait pas disparu. Une nouvelle génération apparaissait sur le devant de la scène après la guerre civile, composée pour l'essentiel de fils d'ouvriers et de paysans. Un grand nombre de mencheviks et autres adversaires des bolcheviks de l'époque précédente et, parmi eux, Vychinsky, s'étaient ralliés au régime. La terreur n'était pas aussi omniprésente qu'aujourd'hui. Le choc de l'espoir et des idées nouvelles qu'on avait ressentis en 1917 se ressentait encore. Il semblait que la Russie était en train de changer. Dewey rendit compte des tendances négatives ; et, au surplus, il se montra modeste, présentant ses impressions comme des impressions, et rien de plus. (*Note de Farrell*).

d'ailleurs quelques démissions. Parmi ceux qui démissionnèrent, il s'en trouva un pour reconnaître, en privé, qu'il avait agi sous l'emprise de la peur et pour proposer de fournir une contribution financière secrète au comité. Le rédacteur en chef d'un journal libéral avait essayé de décourager les partisans d'une commission d'enquête sous prétexte que le manque de coopération des autorités soviétiques vouait l'entreprise à l'échec. Ensuite, il se mit à employer les services d'un avocat pour enquêter sur les procès et publier un reportage qui couperait l'herbe sous le pied de la commission d'enquête alors en projet. La presse libérale commença à expliquer qu'il était impossible à quiconque de se montrer impartial vis-à-vis des questions soulevées par les procès, concluant qu'aucune enquête ne pourrait donner lieu à un rapport objectif et impartial. Un comité de libéraux et de compagnons de route fut créé pour détruire le Comité américain pour la défense de Léon Trotsky. Le *Daily Worker*<sup>4</sup> publia un document, signé par plusieurs libéraux éminents, qui, en substance, accusait le comité d'ingérence dans les affaires intérieures de l'U.R.S.S. et de soutien à la campagne des fascistes pour une guerre d'agression et de conquête contre la Russie. On offrit des voyages en Union soviétique à certains membres du comité.

Ils furent importunés, harcelés, tourmentés par des appels téléphoniques. On les cajolait, on les menaçait. Un écrivain reçut une proposition de pot-de-vin sous la forme d'un contrat garantissant la vente d'un de ses livres. On commença une campagne pour faire baisser les ventes d'écrivains appartenant au comité. Les communistes américains voyaient leur tâche facilitée par le peu d'intérêt pour le procès que marquaient les Américains en général et beaucoup de dirigeants syndicaux en particulier. Le comité n'avait qu'une seule protection : l'intégrité de ceux qui y restaient ; cela contribua à lui épargner le discrédit et la ruine auxquels visait la campagne communiste.

Telle était donc l'atmosphère qui régnait dans les cercles libéraux et intellectuels lorsque John Dewey accepta de présider la Commission d'enquête, et de se rendre au Mexique avec une sous-commission de la Commission pour procéder à des auditions, au cours desquelles Trotsky aurait la possibilité de présenter sa réponse aux accusations de Moscou. Il était indispensable de faire le voyage au Mexique, car aucun pays n'aurait accordé à Trotsky un visa temporaire pour comparaître devant une Commission d'enquête ou un tribunal.

A ce moment, Dewey avait 78 ans. Il était plongé dans l'une de ses œuvres majeures, *La Logique, Théorie de l'Enquête* ; il mit de côté son propre travail pour participer à la commission. Ce fait parle de lui-même. A peine John Dewey s'était-il engagé à faire ce voyage que les communis-

---

4. Organe du P.C. des Etats-Unis.

tes intensifièrent leur campagne. On s'efforça de le convaincre de revenir visiter l'Union soviétique. Du fait de son âge, des membres de sa famille étaient hostiles à ce qu'il aille au Mexique. Il fut lui-même l'objet de harcèlements et de tracasseries. La presse communiste commença à le présenter comme sénile. Mais il demeura inflexible face à toutes les pressions. Il ne prêta aucune attention aux tentatives faites pour le ridiculiser. Il écarta calmement les remarques de tous ceux qui suggéraient que sa décision présentait des risques pour lui-même et pour sa santé.

Dewey partit pour le Mexique au début d'avril 1937 avec un petit groupe composé de Benjamin Stolberg, le journaliste, qui appartenait à la commission et à la sous-commission qui allait recueillir le témoignage de Trotsky, Mlle Suzanne LaFollette, critique d'art, journaliste et directrice de revue, qui était le secrétaire de la Commission d'enquête, George Novack, Secrétaire du Comité américain pour la défense de Léon Trotsky, Mlle Pearl Kruger, qui remplissait les fonctions de secrétaire de la sous-commission, et moi-même. J'étais du voyage parce que cela m'intéressait, et je n'avais pas de fonction officielle.

Voici comment je décrivais John Dewey dans une lettre que j'écrivis à l'époque: « Il (Dewey)... a pas mal travaillé et lu ... Il s'est débrouillé tout seul pour tout et a refusé qu'on l'aide ... A l'heure des repas, il était toujours tiré à quatre épingles. C'est un homme très malin, et très sage, il va à l'essentiel sans effet ni ostentation. Il ne se laisse pas impressionner par les phrases, ou les trucs... Il formule ses impressions avec lenteur, simplicité, et dans un langage plutôt terne, mais lorsqu'il le fait, on s'aperçoit que la remarque qu'il « formule » va au cœur de la question ... Dewey possède une réelle humilité ... Dewey a de l'étoffe... ».

Chacun, dans notre petit groupe, était conscient de la signification du voyage. Leur mission avait pour but la vérité et la justice, elle visait à faire place nette pour l'Histoire. Imaginez que Robespierre se soit échappé le 9 Thermidor et qu'il ait plaidé sa cause devant l'Histoire. Trotsky allait avoir la possibilité que Robespierre n'avait pas eue. Mais, pour Dewey, il y avait là une cause à défendre, celle de la vérité et de l'équité. Rappelant son expérience mexicaine lors d'une conversation que nous eûmes le jour de son 83<sup>e</sup> anniversaire, il fit la remarque que ce n'était pas à cause de Trotsky qu'il était allé au Mexique. Il avait vu une cause dans cette affaire, une cause qui interpellait en lui l'homme animé d'une foi démocratique. Les implications des Procès étaient sinistres. Il n'était pas effrayé par ces sinistres implications. Que l'on me permette d'ajouter que c'est la peur des implications sinistres des procès qui amena certains libéraux terrifiés à tenir à ce sujet un langage très équivoque. Leur foi démocratique dans les autres êtres humains s'était déjà transférée, elle était devenue une foi dans les promesses des dirigeants soviétiques. L'impression de terreur sordide qui se dégageait des procès avait épouvanté nombre d'esprits empreints d'humanité. Les réactions de Dewey étaient

plus simples et plus courageuses que celles des autres libéraux. Il allait savoir. Il allait chercher la vérité.<sup>5</sup>

Dewey avait commencé à se préparer pour les auditions avant de prendre le train pour Mexico. Il termina ce travail en route. En fait il stupéfia tout le monde dans le train par la quantité de travail qu'il pouvait faire. Dans le train, il finit de lire la version officielle des deux premiers procès, et il lut aussi des textes de Trotsky. Il passait des heures dans son petit compartiment, seul, à lire. Il ne semblait pas prendre beaucoup de notes, confiant à sa mémoire l'essentiel de ce qu'il lisait. Récemment, comme je l'interrogeais sur ses souvenirs mexicains, il expliqua qu'il avait procédé à l'analyse logique des comptes-rendus officiels des procès tout en les lisant, et qu'il les avait trouvés absolument contradictoires. Il avait été particulièrement frappé par un échange entre Vychinsky, le Procureur, et l'accusé Radek au cours duquel celui-ci apportait un témoignage « crucial » impliquant Trotsky. Dans cette déposition, Radek dit qu'il avait vu deux supposés trotskystes dans une rue de Moscou. Radek n'échangea pas une parole avec eux. Les deux hommes tournèrent le coin d'une rue et disparurent. Sur cette base, Radek expliqua à Vychinsky ce que ces hommes pensaient et complotaient, ce que Trotsky leur avait commandé de faire, et ce que ces hommes pensaient de Radek lui-même. En lisant attentivement les comptes-rendus officiels complets, Dewey trouva plusieurs contradictions. Jusqu'au moment des procès, il avait toujours pensé que la ligne de Staline était plus sensée que celle de Trotsky. En particulier, comme on peut le voir dans son livre sur ses impressions de Russie, il n'avait eu aucune sympathie pour les idées de Trotsky sur la révolution mondiale. Son intelligence, sa capacité de penser, son souci de la vérité et de la logique fournissaient les bases de ses conclusions provisoires après l'étude préliminaire des documents officiels. Il faisait cette analyse dans le train, en lisant. A ce moment, sa pensée était beaucoup plus pénétrante et plus claire que celle de qui que ce soit dans notre groupe. Quant à nous, lorsque nous évoquions ces documents, nous abordions la question sous un angle plus général, établissant des comparaisons avec Thermidor et la Révolution française, discutant des comparaisons et des analogies historiques.

---

5. Voici une anecdote qui pourra encore éclairer ce jugement : à l'époque, et je n'étais pas le seul, je posais la question : si la version officielle des procès était vraie, il fallait considérer que les compagnons de Lénine et les dirigeants de la révolution bolchevique formaient une des pires bandes de crapules que l'Histoire ait connues. Si les procès étaient truqués, cela signifiait que les dirigeants de la Russie soviétique étaient en train de perpétrer l'un des crimes les plus monstrueux de l'Histoire. Un éminent Américain, plein d'humanité, connu pour son anti-communisme et son honnêteté irréprochable, m'écrivit que, tout en reconnaissant le caractère juste de cette interrogation, il avait du mal à la regarder en face (*note de Farrell*).

Dewey était très sociable dans le train. Au moment des repas, il écoutait et parlait ; de temps en temps, il venait s'asseoir avec nous, fumer une cigarette et boire un verre de bière. Lorsque quelqu'un parlait, il écoutait avec la plus grande attention, se penchant parfois un peu en avant pour mieux entendre. C'est peu dire que d'affirmer que rares sont les gens capables d'écouter mieux que John Dewey. Lors de ces conversations dans le train, on abordait des sujets très différents. En général, Dewey laissait les autres parler et exprimer ce qu'ils avaient en tête. Il écoutait, il commentait parfois, à sa façon modeste mais pertinente, et il répondait toujours à toutes les questions qu'on lui posait, d'une voix lente et un peu traînante, laissant pour ainsi dire les mots tomber de sa bouche. Sa capacité d'attention, son esprit caustique et son extraordinaire perspicacité se révélaient avec tant de modestie et de simplicité qu'ils créaient un choc. Mais ces conversations à bâtons rompus dans le train le montraient assez comme un homme doué d'un fort tempérament. Quand je lui parlais des libéraux, des philosophes américains, la chaleur de ses expressions manifestait ce tempérament. Ses jugements sur les hommes étaient justes, mais non dépourvus de mordant. Au fur et à mesure qu'on lui parlait il semblait rajeunir. On en venait à oublier d'une certaine façon que ce vieil homme aimable était *John Dewey*. Il était un autre être humain, un membre de ce groupe éphémère.

Encore quelques détails sur Dewey pendant le voyage pour achever le portrait, si faire se peut : il était curieux de tout. On le voyait apprendre, assimiler. Il ne laissait aucun d'entre nous lui manifester quelque considération particulière en raison de son âge et de son prestige. C'est ainsi qu'il tenait à ouvrir lui-même les portes entre les wagons, il ne permettait pas que nous ayons pour lui de tels petits actes de déférence. Il avait toujours l'air en forme, alerte, serein. Son égalité d'humeur était d'autant plus significative au cours de ce voyage qu'existaient des possibilités de danger à l'arrivée. La violence est une tactique politique stalinienne. Et nombreuses étaient les rumeurs qui circulaient sur l'existence d'une forte concentration d'agents staliniens à Mexico. Les comptes-rendus des procès étaient pleins d'accusations machiavéliques d'intrigues et d'assassinats. Dewey était en route pour une étrange mission de vérité et d'équité, inouïe dans les annales de la philosophie américaine. Il pénétrait dans un monde très éloigné de la bibliothèque, de la salle de cours et des congrès de philosophes. Il voyageait vers cette nouvelle expérience aussi calmement, aussi discrètement, avec aussi peu d'excitation apparente que s'il avait été un inconnu se déplaçant d'une ville à l'autre dans son Vermont natal.

Les auditions de Coyoacán s'ouvrirent dans la villa de Diego Rivera sur l'Avenida Londres au matin du 10 avril 1937, à 10 heures. L'atmosphère était tendue. Il y avait des policiers de garde à l'extérieur. A l'entrée les visiteurs étaient fouillés pour voir s'ils étaient armés et leur identité



était contrôlée par un secrétaire de Trotsky, lui-même armé. Les séances se tenaient dans le bureau de Trotsky. C'était une pièce d'environ douze mètres de long et six de large. Elle donnait sur la rue et il y avait trois fenêtres à la française. Elles étaient occultées, et derrière chacune d'entre elles il y avait des barricades de briques cimentées et de sacs de sable de deux mètres de haut, pour empêcher d'éventuels assassins de tirer avec succès à travers les fenêtres. Les barricades de briques venaient d'être achevées la nuit précédente. Des travailleurs mexicains, des secrétaires de Trotsky, des amis et des sympathisants américains avaient travaillé à ces barricades. L'auteur de ces lignes alla visiter la maison de Trotsky la nuit d'avant l'ouverture des audiences et fut lui aussi embauché pour transporter les briques. Des Mexicains et des Américains défilaient dans la pièce, apportant les briques que l'on cimentait pour élever la barricade. Ce travail avait continué tard dans la nuit. Trotsky était encore à travailler sa défense. Il n'avait pas encore terminé sa brillante conclusion. De temps à autre, il faisait une apparition ; il restait là debout, regardait comment le travail avançait, échangeant une ou deux remarques avec quelqu'un. C'était un homme bien bâti, d'à peu près un mètre quatre vingt, avec de très beaux yeux bleus. Il avait les cheveux gris et donnait l'impression d'un extraordinaire équilibre, détendu en apparence mais d'une grande intensité intérieure. Par moment, il regardait construire la barricade avec une expression de fatigue, on eut dit qu'il se concentrait sur son travail tout en se tenant debout là. Alors il tournait les talons et repartait. Le crépuscule se transforma en obscurité. Trotsky alla se coucher, et le travail alla de l'avant. Bien qu'il fut prêt pour les auditions au moment où elles commencèrent, il continua à travailler pendant les sessions.

La pièce, rectangulaire, avait été divisée en deux par une barrière.<sup>6</sup> Trotsky était assis à son bureau près du mur opposé à la rue. Il était flanqué de ses secrétaires, et Mme Trotsky était assise à côté de lui à sa gauche. La sous-commission, composée de John Dewey, Suzanne LaFollette, Benjamin Stolberg, Carleton Beals, et Otto Rühle, un vieux socialiste allemand en exil, siégeait à la gauche de Trotsky, perpendiculairement à son bureau. La presse et les visiteurs faisaient face à la sous-commission. Albert Goldman, l'avocat de Trotsky et l'avocat de la commission, John Finerty (après le premier jour), étaient en face de Trotsky. Un côté de la pièce ouvrait sur une véranda et une cour. Il y avait des photographes et des cameramen des actualités. On prit des photos. Puis Dewey, en costume bleu, se leva et ouvrit la session d'une voix tranquille. Il dit :

« Le fait qu'il y ait des auditions au cours desquelles un étranger va se

6. Ces barrières délimitaient l'espace réservé aux auditions, le reste de la pièce étant occupé par la presse et les visiteurs.

défendre devant des étrangers sur le sol mexicain est un honneur pour le Mexique, et un reproche adressé aux pays dont le système politique, ou la politique actuelle sont d'interdire que nous nous rencontrions sur leur sol. Notre commission ... croit qu'aucun homme ne doit être condamné sans qu'il ait eu une chance de se défendre». Il expliqua la fonction et la raison d'être des auditions, observant qu'en l'occurrence, il n'existait «aucune cour légalement constituée devant laquelle l'accusé (Trotsky) pourrait plaider» et remarqua que Trotsky et son fils, Sedov, avaient été jugés coupables à deux reprises par le tribunal suprême de l'Union soviétique, sans avoir eu l'occasion de se défendre.

«Le simple fait que nous soyons ici témoigne que la conscience du monde ne se satisfait pas des données existantes sur cette question historique». Il conclut ces remarques en parlant en son nom personnel : «... J'ai consacré ma vie à l'éducation, que je conçois comme devant apporter à tous des lumières dans l'intérêt de la société. Si j'ai finalement accepté le poste de responsabilité que j'occupe à cet instant, c'est parce que je me suis aperçu qu'en agissant autrement, je n'aurais pas été fidèle au travail de toute ma vie».

Trotsky fit alors ses remarques préliminaires dans un anglais très fortement teinté d'accent. Un groupe d'Américains lui avait donné une chance de défendre son honneur de révolutionnaire tel qu'il le voyait, devant l'opinion mondiale et l'histoire. Vêtu d'un costume de tweed gris, il donnait l'impression d'un homme impeccablement habillé mais sans ostentation. Il donnait aussi l'impression d'une grande simplicité, et d'une extraordinaire maîtrise de soi. C'était un caractère résolu, ne laissant rien au hasard. Il parlait avec une grande précision. Ses manières étaient aussi impeccables que ses vêtements et il avait du charme. Ses gestes étaient pleins de grâce. Il était extraordinairement présent. Par moments, on avait l'impression que tout son organisme était subordonné à sa volonté. De jour en jour, en parlant, il se révélait. Sa voix n'avait rien de rauque ni de criard. Son tempérament était des plus changeants. Il était souvent calme et très maître de lui. Mais quand Carleton Beals lui posait des questions qui lui paraissaient provocatrices, il changeait en un instant, devenait acerbe et tendu. A d'autres moments, son ironie irrépensible éclatait. Son esprit travaillait très vite.<sup>7</sup>

7. Je n'ai pas traité dans cet article de la démission de M. Beals de la commission avant la fin des sessions. En effet, avec le temps, cet incident apparaît comme un épisode mineur. Depuis 1937, le monde occidental a appris de plus en plus à associer les mots procès de Moscou et trucage. Nombreux sont ceux qui, ayant accepté la version officielle des procès, ne la défendraient pas aujourd'hui. M. Beals posa, lors des auditions, certaines questions intempestives qui n'avaient aucun rapport avec les problèmes des Procès et qui auraient pu mettre en danger le statut de réfugié de Trotsky. Dewey et les autres membres de la commission ont également fait des déclarations en ce sens. Avec le recul du temps, l'analyse

A la fin d'une séance, Trotsky vint à moi et me demanda l'impression que m'avaient faite les témoignages de la journée. Il était tendu, comme s'il avait été un arc bandé au maximum. Jamais il ne casserait, mais il vibrerait au moindre souffle. Il était d'une extrême sensibilité. Il était doué d'un prodigieux orgueil intellectuel et d'une grande assurance. Il ne tolérait pas la stupidité, ou ce qu'il estimait être de la stupidité, et sa simplicité, sa grâce extraordinaire semblaient des fruits de l'expérience. C'était un homme de génie, de volonté, et d'idées. Peut-être même pourrait-on en parler comme d'un archétype de l'Européen de l'Ouest, civilisé, hautement cultivé et profondément européenisé. C'était un occidental, et, en cela, il différait immensément de la majorité des hommes alors au pouvoir en Union soviétique. Et sa foi marxiste était, aussi, une foi dans les idées. On peut dire justement de Trotsky qu'il était un grand homme. Mais John Dewey lui aussi est un grand homme. A Coyoacán, il y avait un contraste entre les personnalités de Dewey et de Trotsky, mais pas de concurrence. Dewey se subordonnait à son rôle. Il agissait en simple serviteur de la vérité. Il ne cherchait à impressionner ni Trotsky, ni le public lorsqu'il posait ses questions simples et profondes. Il faut se rappeler que Trotsky était un témoin volontaire, et non un accusé, et aussi que la Commission était composée d'enquêteurs plutôt que de juges. Mais en même temps, Trotsky avait délibérément remis son destin entre les mains de la Commission. En abusant de son pouvoir, une Commission comme celle-ci aurait pu perdre Trotsky aux yeux de l'opinion mondiale, et aurait rendu plus dure encore sa vie déjà difficile. Dewey, en tant que président de la Commission et en tant que le plus éminent de ses membres, était dans une position délicate qui demandait beaucoup de tact en même temps que beaucoup d'équité : qu'il n'ait jamais abusé de sa position, qu'il ne se soit à aucun moment permis de s'en écarter, voilà qui illustre son sens de l'honneur. Les journées étaient longues, et les séances étaient remplies d'intensité, pleines d'échos, stimulantes, et remplies du récit d'une terrible tragédie historique. L'attention de Dewey ne se relâchait pas. De la façon la plus discrète, il prenait la direction des débats lorsque c'était nécessaire. Il était en éveil, veillant à ce que tous les points importants soient consignés au procès-verbal. Il intervenait à chaque fois que quelque chose demandait à être éclairci. Quand il procédait au contre-interrogatoire de Trotsky, ses questions étaient pertinentes, elles étaient des maillons de la chaîne d'un raisonnement logique qui menait à un fait ou à une idée précis et significatifs.

---

la plus charitable qu'on puisse faire de l'action de M. Beals est qu'elle a été mal avisée. Nous savons, ou du moins nous devrions savoir qu'il n'y a rien de bon à gagner à déterrer de vieilles querelles. Les questions de M. Beals, les réponses de Trotsky, la lettre de démission de M. Beals, la déclaration de Dewey au sujet de cette lettre et les comptes-rendus complets des auditions peuvent être consultés dans le livre *The Case of Leon Trotsky*, New York, 1938. Le lecteur que cela intéresse trouvera là toute l'histoire (note de Farrell).

Il s'adressait poliment à M. Trotsky, et généralement du ton informel qui caractérise tant de ses conversations. Une ou deux fois, lorsque les déclarations de Trotsky s'opposaient clairement aux idées démocratiques de Dewey, il y avait un changement de ton à peine perceptible. Face au brillant Trotsky, l'indépendance d'esprit de Dewey était visible. En même temps, il ne trahissait pas son rôle, il ne se départissait pas de son tact. Lors de ces moments, les tempéraments se révélaient dans l'échange intellectuel.

Trotsky connaissait moins bien l'anglais que les autres langues qu'il maîtrisait. Il pensait en russe, en français, ou en allemand, traduisait presque à mesure qu'il pensait, et parlait en anglais. Il avait néanmoins un sens extraordinaire du bon usage des mots anglais. Les mots de Dewey étaient souvent plus ternes que ceux de Trotsky. Mais Dewey choisit parfois des mots ternes quand il parle, des mots qui prennent leur couleur par la justesse de sa pensée, par la relation directe que celle-ci établit avec le point en question.

Dewey était plus détendu que Trotsky, son humeur était plus égale, mais il faut reconnaître que ce contraste spécifique n'est pas très significatif dans la mesure où leurs situations étaient si différentes. Cependant, Trotsky n'était pas soucieux, et n'agissait pas comme un homme traqué. Il était attentif, concentré. L'aisance de Dewey dans ces circonstances signale dans sa personnalité une fibre mondaine que l'on ne soupçonnait pas. Il se sentait chez lui dans le monde, presque autant que Trotsky.

Je suis entré dans les détails en présentant ces deux hommes parce qu'ils représentaient deux mondes d'une façon claire et dramatique. Trotsky lui-même s'intéressait aux contrastes et aux relations entre l'Europe et l'Amérique, et il croyait que l'Amérique était à la veille d'un extraordinaire développement théorique et culturel, qu'il pensait toutefois devoir être guidé par des perspectives marxistes. Il est douteux que Trotsky se soit rendu compte que l'homme tranquille et modeste, l'homme de soixante-dix-huit ans aux cheveux gris qui se tenait assis, à l'écoute dans cette pièce, était celui dont l'influence était déjà et serait longtemps déterminante pour façonner les attitudes conditionnant une évolution vers un tel développement culturel, si toutefois il se produisait un jour. Trotsky ne comprenait pas le pragmatisme, au sens où Dewey était un pragmatiste. Pour lui, pragmatisme était quasiment synonyme de l'empirisme anglais et, dans cette mesure, anti-dialectique. Après les auditions, on lui envoya un certain nombre de livres de Dewey. Il ne fut impressionné ni par leur style ni par leur contenu. Le respect et la gratitude qu'il éprouvait à l'égard de Dewey étaient d'ordre personnel. Il considérait l'idéalisme de Dewey comme authentique. Il avait entendu dire que Dewey avait retardé un voyage en Europe pour terminer les travaux de la Commission. Et, que cela fût vrai ou non, il le crut, et en fut touché. Mais je doute fortement qu'il ait parfaitement pris la mesure de la stature

intellectuelle de Dewey, par opposition à sa stature morale. Et cela n'est pas particulier à Trotsky, ni à ses idées révolutionnaires. C'est caractéristique de beaucoup d'intellectuels d'Europe occidentale. Les deux personnalités qui se tenaient assises dans cette pièce de Coyoacán, dans des circonstances si inouïes, personnifiaient deux mondes. Ils formaient contraste, sinon antagonisme, bien que leurs idées fondamentales fussent antagoniques sur bien des points. Les questions posées ne furent jamais de nature à mettre en évidence les points de conflit aigu entre les deux philosophies, bien que les différences fussent visibles.

A Mexico, Dewey fit la remarque que Trotsky avait parlé pendant huit jours, et qu'il n'avait pas dit la moindre bêtise. Et ce que Trotsky disait révélait un monde de terreur, de tragédie, de dégradation de l'esprit humain. « Quand les gens s'y habituent, les horreurs forment la base du bon style », a écrit le poète russe Boris Pasternak. Les horreurs de l'histoire étaient un des ingrédients de base du style de Trotsky. Et s'il était un maître de l'ironie, c'était, comme dans tous les cas où l'ironie est grande, par un mouvement de protestation devant la menace que les horreurs de l'histoire font peser sur la raison humaine. Et il avait une relation avec l'histoire que la plupart d'entre nous n'ont pas et ne peuvent pas avoir. Sa pensée était faite de marxisme et d'hégélianisme presque à l'état pur. Sa pensée procédait par antithèse entre les catégories, et selon ce qu'il considérait comme des lois : les lois du mouvement, de la société et de l'histoire. Et à mesure qu'il parlait, son style, sa pensée, son ironie donnaient aux auditions un ton qui réduisait l'impact des horreurs de l'histoire qui y étaient révélées — ce récit de guerre et de révolution, d'idéalistes devenus cyniques, d'hommes courageux brisés ; honneur, vérité et amitié trahis, perversions de la vérité, souffrances des familles et des innocents ; révélation de la réalité d'une révolution et d'un type de société qui étaient devenus l'espoir de tant d'hommes à l'Ouest, celle d'une barbarie presque sans exemple dans l'histoire moderne. Relisez le compte-rendu de sa déposition, tout cela s'y trouve clairement. Certaines des interprétations, des analyses de Trotsky quant aux causes, peuvent être différentes des nôtres, mais les faits, les révélations, les horreurs, tout y est. Et à mesure que Trotsky parlait, acceptant pleinement sa responsabilité morale en ce qui concerne ses propres actes lorsqu'il était au pouvoir, son style donnait presque à son témoignage un caractère artistique. La tragédie historique dévoilée par sa déposition ne s'y révèle qu'en fragments : après l'avoir entendue de sa bouche, il faut la lire noir sur blanc pour en saisir pleinement l'horreur. Cette déposition, ainsi que son éloquent résumé final, dévoilèrent le caractère truqué des procès. Et comme on le sait, la commission en séance plénière, après avoir examiné toutes les sources et tous les indices disponibles, déclara que les procès de Moscou étaient truqués, et que Trotsky et son fils Sedov étaient innocents des charges portées contre eux lors de ces procès.

A Coyoacán, il raconta l'histoire de sa vie. Aucun homme n'avait été expulsé d'autant de pays. En rappelant cette histoire, il disait « expellé » au lieu d'expulsé. On l'avait « expellé » de pays en pays. Et pendant toutes ces années où il n'était pas au pouvoir, que faisait-il de son exil ? Il écrivait des livres, des articles, des lettres. On l'expulsait encore. Il continuait à écrire. La perte de ses enfants, sa fille suicidée à la suite des persécutions staliniennes, son fils, qui ne faisait pas de politique, accusé d'avoir empoisonné des ouvriers, et qu'on disait mort, encore une victime de la vindicte de Staline. Les amis, les partisans, les anciens camarades, emprisonnés, déshonorés, fusillés. Des héros, des hommes courageux, contraints de se dégrader, puis exécutés. L'ami le plus cher de Trotsky, Khristian Rakovsky, un homme qui était considéré partout comme un personnage véritablement noble et héroïque, obligé de témoigner de façon grossièrement mensongère contre Trotsky. Lorsqu'on l'interrogea sur Rakovsky, Trotsky répondit : « Rakovsky est mon ami, mon vieil ami sincère... ». Au sujet d'un autre vieux camarade, Trotsky témoigne : « Si un homme comme Mouralov demande en pleurant à être fusillé comme espion de l'Allemagne et du Japon, c'est qu'il va jusqu'au bout de sa tâche. On l'a arrêté et il est resté huit mois en prison sans faire d'aveu... C'était (Mouralov) une personnalité héroïque au sens propre ». Et quand on lui demanda s'il avait des documents pour prouver son assertion selon laquelle « toutes les procédures criminelles engagées, tous les procès, tous les aveux sont fondés sur la persécution des familles » (des accusés, J.T.F.), il dit : « Excusez-moi, il ne s'agit pas là d'une opinion (au sujet de la persécution des épouses et des enfants). C'est mon expérience personnelle. J'ai payé cette expérience de la vie de deux enfants ». A un moment, il dit : « Il y a comme de la sorcellerie là-dessous, une sorcellerie horrible : mais il s'agit en réalité d'un mélange des besoins de Staline et de coups de fusil ».

La treizième et dernière séance eut lieu le 17 avril. La déclaration finale de Trotsky fut lue par lui-même pour partie et aussi par Albert Goldman. Trotsky lisait assis calmement et lentement. Chacun se taisait, attentif ; Trotsky conclut :

« Estimés membres de la commission !

L'expérience de ma vie, qui n'a manqué ni de succès ni d'échecs n'a pas détruit ma foi dans l'avenir clair et radieux de l'humanité : bien au contraire, elle lui a donné une trempe indestructible. Cette foi dans la raison, dans la vérité, dans la solidarité humaine que j'emmenai avec moi à l'âge de dix-huit ans dans les quartiers ouvriers d'une ville russe de province, Nikolaïev, je l'ai conservée pleinement et complètement. Elle est devenue plus mûre, mais non moins ardente. Le simple fait que votre Commission ait pu être formée, le fait qu'à sa tête se trouve un homme dont l'autorité morale est inébranlable, un homme dont l'âge lui donnerait le droit de se tenir à l'écart des escarmouches de l'arène politique, ce fait m'apparaît comme renforçant, de façon toute nouvelle et véritablement magnifique, l'optimisme

révolutionnaire qui constitue l'élément fondamental de ma vie... Permettez-moi, en conclusion, d'exprimer mon profond respect pour l'éducateur, le philosophe, le symbole du grand idéalisme américain, le grand savant qui dirige les travaux de votre commission».

Il y eut des applaudissements. Ce fut l'un des moments les plus grands et les plus dramatiques dans la vie de Léon Trotsky. Contrairement à ses malheureux compagnons de Russie, il avait répondu à Staline et à Vychinsky.

Dewey dit: «Tout ce que je pourrais ajouter serait plat». Il fit ensuite une déclaration toute formelle sur la suite des travaux de la Commission. Ce fut la fin des auditions.

Profondément ému, John Dewey s'en alla rapidement. La plupart de ceux qui étaient là croyaient que cette intense émotion provenait de l'impact du discours de Trotsky. Ils se trompaient. Il avait observé Mme Trotsky non seulement pendant la déclaration finale de Trotsky, mais à plusieurs reprises tout au long des séances. C'était une femme courageuse, à l'air fatigué et vieilli, habillée de façon simple mais originale et presque chic; assise à côté de Trotsky, elle regardait, écoutait, observait attentivement. Elle ne comprenait pas l'anglais. Mais elle resta absorbée du début jusqu'à la fin. Sa vie était fondue dans celle de Trotsky depuis des années. L'un des enfants qu'il avait perdu en Russie était d'elle. Elle avait partagé ses triomphes, ses exils, ses dangers. Toute la tragédie dévoilée au cours des auditions se trouvait inscrite sur le visage de cette femme courageuse. Ce qui toucha le plus Dewey pendant toutes ces sessions, c'est la vue de Mme Trotsky, femme si courageuse et si triste, assise là, solide et loyale aux côtés de son mari. Voilà pourquoi il sortit si rapidement à la fin des auditions. Il ne pouvait plus supporter de voir le courage d'une femme meurtrie qui continuait à supporter ses peines avec tant de noblesse de cœur, de loyauté envers l'homme qu'elle aimait.

Pendant les auditions de Coyoacán, Dewey fit des observations sur le brillant intellectuel de Trotsky, mais il ajouta qu'il ressentait Trotsky comme un homme sans tact. Il fit aussi des commentaires sur la caractère de la pensée de Trotsky. Elle était extraordinairement fluide, à l'intérieur du cadre rigide de ses absolus. Pour autant qu'il pût en juger, Dewey la trouvait pragmatique.

Dans le cadre de ses catégories, c'est-à-dire en fonction des lois qu'il tenait pour fixes, Trotsky faisait montre d'un sens aigu de la relativité et des inter-connexions entre les événements, et il était capable de défendre et expliquer le choix de moyens pratiques avec une extraordinaire habileté. Dewey voyait là une contradiction interne chez Trotsky. Il faisait cette analyse en fonction de ses propres conceptions de la fin et des moyens.

Dans un essai paru en février 1938 dans la revue *The New International*, «Leur morale et la nôtre», Trotsky affirma que la loi de la lutte des

classes est la loi suprême de l'histoire, et que la fin de l'action historique, conformément à cette loi, devait être la libération du prolétariat pour permettre celle de toute l'humanité ; il en résulterait une augmentation du pouvoir de l'homme sur la nature et l'abolition du pouvoir de l'homme sur l'homme. Ce dernier point était, pour Trotsky, la fin justifiant tous les moyens permettant d'y tendre. A une morale fondée sur cette conception, Trotsky opposait des conceptions abstraites et formelles, particulièrement la morale kantienne, et ajoutait en outre qu'il s'agissait d'une morale petite bourgeoise, morale de couches intermédiaires et non décisives de la société de classes. Il opposait ensuite cette conception de la morale de la révolution prolétarienne à la morale du fascisme, et il voyait dans l'avenir la justification de sa position.

A la demande de la rédaction de *The New International*, Dewey écrivit un commentaire critique de l'essai de Trotsky. Intitulé « Les moyens et la fin », il parut dans le numéro d'août 1938 de la revue. Il observa que « la fin, dans le sens des conséquences, fournit le seul fondement des valeurs morales et de l'action, la seule justification qui puisse exister pour les moyens employés ». Si seule la fin justifie les moyens, il faut encore que la fin soit justifiée. Puis, observant que la fin déclarée par Trotsky étant la sienne, sa fin-en-vue, à savoir l'augmentation du pouvoir de l'homme sur la nature et l'abolition du pouvoir de l'homme sur l'homme n'était pas nécessairement marxiste, Dewey montra comment Trotsky employait le mot « fins » dans deux sens différents. D'une part, Trotsky utilisait le mot « fins » pour parler de la fin justifiante ultime ; d'autre part, il utilisait ce mot pour désigner les moyens utilisés pour atteindre la fin justifiante ultime. Et bien qu'il n'excluât pas *automatiquement* la lutte des classes comme moyen, Dewey insistait sur le fait que la lutte des classes devait être jugée en tant que moyen sur la base de l'interdépendance des moyens et des fins. Mais, observait Dewey, Trotsky justifiait la lutte des classes parce qu'elle était la loi des lois de l'histoire. Et la supposition par Trotsky de la lutte des classes comme loi historique scientifique lui permettait de définir ses moyens de façon déductive, au lieu de le faire de façon empirique en fonction des conséquences, de l'interdépendance des moyens et des fins. C'est ainsi que Dewey épinglea techniquement le caractère *a priori* de la pensée de Trotsky. Ce faisant, il fit entendre un avertissement que nous pouvons aujourd'hui comprendre — avec le grand avantage qu'offre le recul du temps — avec notre intelligence et notre cœur : « La croyance selon laquelle une loi de l'histoire détermine la façon particulière dont la lutte doit être menée semble certainement tendre vers une doctrine fanatique et hypermystique de l'utilisation de certains moyens pour la faire aboutir (la lutte des classes) ». Et, selon Dewey, le cours suivi par la révolution en Russie paraissait plus explicable « si l'on remarque que les moyens furent déduits d'une prétendue loi scientifique au lieu d'être l'objet d'une recherche et



d'un choix en fonction de leur relation à la libération de l'humanité». Voilà qui éclaire les implications du double usage par Trotsky du mot « fins ». La « dictature du prolétariat », réalisée par la lutte des classes, devient la fin à la place de la fin justifiante ultime.

Dans un entretien accordé à Agnès E. Meyer, et publié dans le *Washington Post* du 19 décembre 1937, Dewey expliqua : « La grande leçon qu'il faut tirer de ces extraordinaires révélations, (à Coyoacán), c'est l'effondrement complet du marxisme révolutionnaire. Et je ne pense pas qu'un communiste confirmé puisse aboutir quelque part à partir de la conclusion que, puisqu'il ne peut plus croire en Staline, il doit maintenant reposer ses espoirs en Trotsky. La grande question qui se pose à l'extrême-gauche américaine est la suivante : ils doivent faire un retour sur eux-mêmes et revoir toute la question des moyens de la réflexion sur le changement social et des méthodes véritablement démocratiques pour aller vers le changement social ... Pendant le procès (*les auditions de Coyoacán*) j'ai demandé à Trotsky s'il existait des éléments rationnels permettant de croire qu'une révolution prolétarienne dans un autre pays serait plus couronnée de succès que celle de Russie. Sa réponse fut évasive... ». Dewey ajouta qu'il avait toujours été en désaccord avec Trotsky, et plus que jamais après Coyoacán. Son commentaire critique sur l'essai de Trotsky éclaire encore ces conclusions, et les motive.

A Coyoacán, Dewey posa à Trotsky une question sur le bloc d'août des révolutionnaires russes. Lénine avait qualifié ceux qui en faisaient partie de « laquais du capitalisme ».

« Les mencheviks qui appartenaient au bloc étaient-ils des « laquais du capital ? » demanda Dewey. Trotsky répondit : « ... C'est une façon de désigner les réformistes. Lénine traitait tous les réformistes de laquais du capitalisme ... C'est une question d'appréciation politique et non d'intention criminelle ».

Un peu plus tard, on interrogea Trotsky sur la position que Zinoviev et Kamenev occupaient dans le gouvernement soviétique pendant la maladie de Lénine, en 1923 : « ... Ils étaient tous les deux membres du Politburo, qui est le véritable centre dirigeant du Parti et du pays. Le gouvernement, le gouvernement officiel, se soumet aux ordres du Politburo, et un membre du Politburo est incomparablement plus important que le ministre le plus haut placé ».

On posa aussi des questions à Trotsky sur la structure des soviets et sur la relation entre eux et le Parti communiste durant les premiers moments de la dictature bolchevique. On lui demanda si dans les faits, « le Parti avait la suprématie sur les commissaires ? ». Il répondit : « Oui ». Les commissaires, expliqua-t-il, étaient élus par les soviets. Les soviets étaient élus par le peuple, à l'exclusion seulement des « exploitateurs et *personnes indignes moralement* » qui n'avaient pas le droit de vote. Il caractérisa les soviets comme plus démocratiques que le parti. Il indiqua

ainsi qu'avant les élections aux soviets, il y avait une discussion complète et toute possibilité de critique, et que les travailleurs et les autres citoyens, lorsqu'ils votaient pour des bolcheviks aux élections aux soviets, connaissaient la nature et le programme du parti bolchevique. Dewey demanda s'il existait une procédure, en dehors de la discussion et de la critique, par laquelle les travailleurs pouvaient contrôler des organismes du Parti. Trotsky répondit: « le droit de transformer et de contrôler le parti n'appartenait qu'à ses membres ». Un peu plus tard, Dewey demanda: « Dans ces conditions (*indiquées ci-dessus*) comment pouvez-vous dire que le régime était démocratique? »

Trotsky répondit ceci: « Je n'ai pas parlé de démocratie absolue. Pour moi, la démocratie n'est pas une abstraction mathématique, mais une expérience vivante du peuple. La démocratie avait fait un grand pas en avant par rapport à l'ancien régime, mais cette démocratie, dans son expression formelle, était limitée par les impératifs de la dictature révolutionnaire ». Il s'agissait donc, comme Trotsky devait le reconnaître en répondant à une autre question, un peu plus tard, d'un « contrôle démocratique existant... dans la mesure où... il était compatible avec la dictature révolutionnaire ». La discussion et l'interrogatoire se poursuivirent. Trotsky nuança bientôt cette déclaration en distinguant entre une dictature dans laquelle l'O.G.P.U. était du côté du peuple, et une dictature où elle était contre lui. Cependant, Trotsky présenta là l'essentiel de ses vues sur la nature de l'Etat dans une période de dictature prolétarienne, avant que ne soit atteinte la fin justificative ultime, la création d'une société sans classes.

Nous trouvons donc ici l'expression politique des vues divergentes de Dewey et de Trotsky sur la fin et les moyens. Et nous trouvons dans les auditions, comme je l'ai dit plus haut, une partie de l'histoire tragique qui vit l'évolution ou la transformation (Trotsky, à Coyoacán, insistait sur le mot *transformation* dans ce contexte) de l'Etat fondé par Lénine et Trotsky et nombre de leurs compagnons pleins de courage, de noblesse et de dévouement, en ce régime soviétique totalitaire que le monde connaît aujourd'hui. En outre, lorsque Trotsky évoqua les mots d'ordre démocratiques et la lutte de l'Opposition de gauche qu'il dirigea contre Staline, et contre quelques-uns de ceux qui furent exécutés comme « trotskystes », l'explication qu'il donnait de sa défaite faisait essentiellement appel à l'idée de la nécessité. Citant un passage de *La Révolution trahie* de Trotsky, Dewey lui demanda si, au début, la dictature était d'une « nécessité absolue ». La réponse de Trotsky: « Jusqu'à un certain point, et non de façon absolue, c'est une nécessité historique ».

Trotsky, qui était l'un des fondateurs de l'Union soviétique, avait une attitude ambivalente quant à l'analyse qu'il faisait de cet Etat et aux théories qu'il avait à ce sujet. Il démasqua les trucages de Staline, réfuta de nombreux mensonges du Kremlin, et il rompit de façon radicale avec ceux

de ses partisans qui refusaient d'accepter sa thèse selon laquelle l'Union soviétique devait être défendue, car elle était un Etat ouvrier, bien qu'un Etat ouvrier dégénéré. Voici les derniers mots qu'il écrivit, dans sa biographie inachevée de Staline: «La machine (*la bureaucratie*) n'avait plus d'idées. La première qualification de Staline était une attitude de mépris vis-à-vis des idées. Les idées... ». Lorsque le meurtrier lui enfonça un pic à glace dans la tête, son sang gicla sur le manuscrit inachevé.

Dans cette biographie inachevée de Staline, il écrivit aussi: «Je ne connais pas un seul exemple d'écrit anti-trotskyiste m'accusant de manipulation des sources ». Et à Coyoacán, il déclara de façon très convaincante: «Je n'ai personnellement aucune soif de pouvoir. Le pouvoir est un fardeau, mais c'est un mal nécessaire et inévitable. Lorsque vos idées sont victorieuses, vous devez l'accepter. Mais le mécanisme du pouvoir est une chose bien sordide... Pendant que j'étais au pouvoir, mes meilleurs moments étaient les vacances, quand j'écrivais des livres. Cela me donne pleine satisfaction. Je suis patient, et j'attends une nouvelle vague, une nouvelle vague révolutionnaire, et si, à ce moment-là, je peux servir les intérêts du prolétariat, je ferai tout ce que je pourrai ».

Peu après son quatre-vingt dixième anniversaire, je parlai avec Dewey de Trotsky. Il me dit: «C'était un personnage tragique. Une telle intelligence naturelle, si brillante, enfermée dans des absolus!»

Il considérait Trotsky en tant qu'écrivain comme le meilleur des marxistes dogmatiques, mais il le tenait pour un dogmatique. Il concluait aussi que l'esprit de Trotsky était de nature légaliste. Et après avoir entendu toute sa déposition, il était plus que jamais en désaccord avec sa politique.

Plus, son expérience à Coyoacán eut un caractère éducatif. Je me souviens, par exemple, d'une discussion que nous eûmes un après-midi dans le jardin de Trotsky, pendant une courte suspension de séance. Ses remarques sont pour moi hautement significatives. Il déclara qu'il avait fait des erreurs, mais que cela était dû aux documents dont il disposait. Il s'était trompé par relative ignorance. Il ne faisait pas seulement référence aux procès de Moscou, mais aussi à ses propres idées. Il les mettait à l'épreuve. Il corrigeait ses erreurs.

Dans son entretien avec Agnès E. Meyer, il résuma ainsi ses conclusions: «... la conclusion, la morale, ou quelque nom que vous vouliez donner à cela, c'est que nous devons nous en remettre à notre propre communauté, à nos propres méthodes démocratiques pour résoudre nos problèmes, aussi bien intérieurs qu'internationaux».

Il expliqua également son attitude antérieure vis-à-vis de l'Union soviétique: «Ces révélations furent pour moi une amère désillusion personnelle... Je pensais vraiment qu'une importante expérience sociale se déroulait dans ce pays (*l'Union soviétique*), et que nous-mêmes et les autres pays dits capitalistes, pourrions en tirer de nombreuses leçons. Je

voyais l'Union soviétique comme un laboratoire social où seraient menées à bien des expériences significatives... La vérité est le principal ressort du progrès humain ».

Le rapport final de la Commission d'enquête, *Not Guilty* (Non coupables) fut publié en 1938. C'est un modèle pour tous les travaux de ce genre à venir. L'essentiel du travail fut réalisé par Mlle Suzanne LaFollette; Dewey participa au travail de mise en forme et de plan, et réalisa une petite part de la rédaction. Le rapport est une réussite en soi, un monument à la mémoire de tous ceux qui ont travaillé à cette entreprise. C'est un exemple de la pensée, du raisonnement, de la procédure démocratiques, et aussi de la méthode de Dewey de libre enquête.

Dewey prononça deux discours devant des meetings de masse à son retour du Mexique. L'un d'entre eux, « La vérité est en marche », fut présenté au Mecca Temple de New York le 9 mai 1937. Il y rapporta le travail effectué par la sous-commission au Mexique et s'en prit violemment à ceux qui continuaient à mener une campagne organisée pour empêcher la Commission de terminer sa tâche. Il déclara: « Il n'est ni juste ni équitable de tenir Trotsky pour coupable des charges précises pour lesquelles il a été condamné en raison de son opposition bien connue aux dirigeants actuels de l'Union soviétique ». Il accusa certains libéraux de « déroboade intellectuelle qui confine à la malhonnêteté intellectuelle... une trahison de la cause libérale elle-même. En effet, si être libéral signifie quelque chose, cela signifie un engagement complet et courageux pour la liberté d'enquête ».

Il déclara en conclusion: « La ligne de partage passe aujourd'hui entre l'attachement à la justice et l'adhésion à une faction, entre l'équité et un amour de l'obscurité qui est en fait réactionnaire, quelque soit le chapeau qu'il arbore ».

Puis, dans un discours à l'Hôtel Mecca à New York le 12 décembre, Dewey annonça le verdict de la Commission d'enquête, déclarant que Trotsky et Sedov n'étaient pas coupables.

Il dit notamment: « Les implications de ce verdict sont profondément troublantes... Le régime actuel (*de l'Union soviétique*) est en train d'essayer d'identifier l'opposition politique contre lui à une activité criminelle contre l'Union soviétique et le peuple soviétique ... L'utilisation que les partis communistes du monde entier font de l'amalgame infâme « trotskyste-terroriste-fasciste » pour détruire l'opposition politique et même de justifier les trucages les plus grossiers et les assassinats est choquante ... Et même ici, dans notre pays, le Parti communiste et ses sympathisants dans le mouvement syndical et libéral ont utilisé cette tactique parfaitement amorale, qui ne se distingue pas de la tactique du fascisme, pour calomnier et persécuter l'opposition, avec comme résultat la confusion, et la division des forces du progrès économique et politique, division que l'on ne saurait trop condamner ».

Et il expliqua que ce comportement des communistes était la répudiation par une organisation politique disciplinée, dont les intérêts et l'influence s'étendaient au monde entier, des principes de vérité et de justice sur lesquels reposaient les fondements des civilisations. Cela signifiait que l'héritage idéaliste de la révolution russe avait subi une extraordinaire corruption, et révélait « un danger contre lequel notre peuple doit se protéger sans illusion et sans compromis ».

Après qu'il eût prononcé ce discours, Dewey parut fatigué. Il avait parlé simplement, sans prétention. Tandis qu'il concluait, sa voix s'était un peu assourdie de fatigue. Il s'était donné à ce qu'il considérait comme la vérité, la justice, le *fair play*. Il avait mis son propre travail de côté pour aider un homme avec lequel il n'était pas d'accord à plaider sa cause devant l'histoire mondiale dans des conditions décentes. Il avait consacré pleinement son esprit à cette tâche. Il avait mis en accord ses actes avec ses idées en bravant le mépris. A une époque où tant de libéraux américains sacrifiaient le meilleur de leurs traditions à la nouvelle barbarie, il œuvra pour maintenir ces traditions.

En 1898 au Parlement du Massachusetts à Boston, William James protesta contre un projet de loi sur l'exercice de la médecine, suscitant les critiques de ses collègues de la Faculté de Médecine de Harvard, qu'il commenta ainsi dans une lettre à un ami : « ... Si Zola et le colonel Picquart ont le courage d'affronter toute l'armée française, n'aurais-je pas celui d'affronter leur désapprobation (*celle des collègues de James*) ? Cela m'en demanderait moins que d'affronter ma propre conscience ! »

Dewey, héritier de James, devint aussi l'héritier de Zola. Il s'était levé pour dire au monde qu'un empire formidablement puissant avait menti et truqué les procès d'hommes innocents. Depuis lors cette méthode s'est répandue comme une dangereuse maladie sur toutes les parties du monde où les soviets, par l'intermédiaire de leurs satellites, sont arrivés au pouvoir. Ceux qui pensaient que les procès de Moscou étaient un épisode local qui ne nous concernait pas, s'étaient trompés. Dewey avait raison de croire qu'ils constituaient une grave interrogation pour le libéralisme dans le monde entier.

Au cours d'une conversation récente, John Dewey observa : « Les seules fins sont les conséquences ». Pour John Dewey et tous ceux qui partagent sa foi dans la vérité, l'esprit de la libre enquête et les critères démocratiques de l'équité, ce sont les hommes qui sont les conséquences. Les seules fins acceptables dans la vie de la communauté sont des hommes libres qui vivent leur liberté et en donnent eux-mêmes l'exemple dans un esprit social et coopératif. Pour les totalitaires, les conséquences sont différentes : un type d'homme réduit en esclavage physique par la force et terrorisé mentalement par le mensonge. La tradition dont John Dewey établit la valeur et qu'il personnifia à Mexico était de nature à permettre aux hommes de vivre une vie de liberté fondée sur la vérité. Les méthodes

dont il établit la valeur étaient ses propres méthodes de la libre enquête. A notre époque, bien des hommes intelligents, sérieux, libéraux, ont désespéré de la vérité, de la viabilité et de l'efficacité de la vérité dans la lutte contre les mensonges totalitaires. Les Procès de Moscou produisirent l'un des plus monstrueux de tous les mensonges totalitaires. Et c'est grâce à la méthode de Dewey de la libre enquête que ce mensonge fut dévoilé. En substance, John Dewey a révélé là, comme il l'a fait tout au long de sa vie, la grande valeur morale des idées libérales de vérité, de justice, de *fair play*. A mesure que le temps passera, les hommes qui chérissent la liberté se souviendront avec une chaude affection du philosophe aux cheveux gris, âgé de soixante-dix-huit ans, qui entreprit cette mission de justice au Mexique et qui la mena à bien avec tant de simplicité, d'impartialité, de courage et d'intelligence.

# Actualité

## L'année Orwell

Plusieurs lecteurs fidèles nous ont réclamé un article ou un numéro spécial sur « l'année Orwell » en soulignant combien il était odieux de considérer sans mot dire la bourgeoisie hissant sur le pavois l'ancien combattant des milices du P.O.U.M. Ce n'était pas possible, malheureusement, la rédaction des *Cahiers Léou Trotsky* planifiant longtemps à l'avance et n'ayant plus de place pour 1984.

Avec la permission d'Alan Wald, architecte de ce numéro et du mensuel *Socialist Action* où cet article a été publié, nous présentons à nos lecteurs la mise au point d'Alan publiée au printemps dans ce journal récemment créé par des camarades exclus du Socialist Workers Party et qui a le statut de groupe sympathisant avec le S. U. de la IV<sup>e</sup> Internationale.

On peut discuter l'opinion d'Alan Wald sur Orwell, mais nous avons estimée souhaitable qu'elle soit connue.

I.L.T.

Alan M. Wald

## Le débat sur 1984 d'Orwell

Il y a trente-cinq ans, l'écrivain britannique George Orwell publiait *1984*, le roman classique sur une société future gouvernée par une impitoyable dictature de parti. Dans ce livre de cauchemar, le pays imaginaire d'Orwell, l'Oceania, existe dans un état de guerre continuelle avec deux superpuissances rivales; le vie est devenue mécanique et inhumaine sous la surveillance totale d'un dictateur appelé « Grand Frère »; les livres d'histoire sont réécrits et les vieilles photographies retouchées pour correspondre aux changements gouvernementaux en politique; et la société est hautement stratifiée avec une classes de « proles » dont le cerveau est lavé par la culture de masse à la base et une élite « du parti intérieur » au sommet.

*1984* voulait être une fantaisie; le lecteur qui le recommanda à l'éditeur londonien d'Orwell l'appela un « roman d'horreur ». Mais il s'était incarné dans le livre tant de la réalité sociale des deux décennies antérieures, particulièrement les dictatures brutales de Hitler et de Staline et les épouvantables atrocités de la Seconde Guerre Mondiale que nombre de lecteurs prirent *1984* pour une prophétie. Et maintenant que l'année 1984 est réellement arrivée, on réunit des colloques sur ce livre dans tout le pays et des revues dirigeantes comme *Newsweek*, *Time*, *New Republic* et *Harper's* ont publié des articles de discussion sur la façon dont les prédictions de l'auteur ont été ou non réalisées.

Comme on pouvait s'y attendre, la presse populaire aux Etats-Unis utilise le livre d'Orwell à des desseins anticommunistes, faisant l'amalgame entre Oceania et l'Union soviétique et les autres sociétés post-capitalistes qui sont tombées sous la domination de dictatures bureaucratiques. Des commentateurs plus loyaux savent cependant qu'Orwell, qui était tuberculeux quand il écrivit ce livre et mourut en 1950 à 46 ans, n'était pas seulement un anti-stalinien farouche, mais aussi un socialiste convaincu qui laissa de son lit de mort la protestation suivante contre l'utilisation de son roman à des desseins procapitalistes réactionnaires:



« Mon dernier ouvrage *1984* n'est pas conçu comme une attaque contre le socialisme ou le Labour Party britannique (dont je suis partisan), mais comme une illustration des perversions auxquelles conduit une économie centralisée et qui ont été partiellement réalisées dans le communisme et le fascisme [...] Les idées totalitaires ont pris racine dans des cerveaux d'intellectuels partout et j'ai essayé de les tirer jusqu'à leurs extrêmes conséquences logiques ».

Pourtant cette déclaration n'est pas sans certaines ambiguïtés, comme la tendance à mettre le signe « égal » entre communisme et fascisme dans une catégorie sociale unique appelée « totalitarisme ». C'est pourquoi nous avons eu dans les numéros de janvier et février 1983 de *Harpers's*, le spectacle particulier d'une discussion entre le directeur de *Commentary*, Norman Podhoretz, un néo-conservateur et le collaborateur de *Nation*, Christopher Hitchens, un socialiste libéral, chacun cherchant à s'approprier le legs d'Orwell pour ses propres desseins idéologiques particuliers.

La cause des néo-conservateurs est un peu tirée par les cheveux, plus une fonction de l'audace de ce groupe influent et bien pourvu d'argent que celle d'une appréciation scientifique juste. Les néo-conservateurs consistent avant tout d'ex-socialistes qui sont devenus pro-Nixon en 1972 et pro-Reagan en 1980. Dans une certaine mesure, leur mentor idéologique est le philosophe Sidney Hook, autrefois un socialiste révolutionnaire qui est devenu pendant les années cinquante un spécialiste dans l'art de présenter des arguments qui semblent libéraux à des fins réactionnaires. Récemment, les néo-conservateurs, organisés dans un Comité pour le Monde Libre, ont créé une Orwell Press pour faire de la propagande en faveur de leurs idées et l'assertion de Podhoretz est qu'un Orwell octogénaire, s'il était vivant aujourd'hui, serait opposé au mouvement antimissiles en Europe et partisan de la politique étrangère des Etats-Unis. Hitchens n'a bien entendu pas la moindre difficulté à produire une abondante documentation pour démontrer que Orwell était un anticapitaliste véhément, absolument opposé à faire de l'anti-stalinisme le prétexte pour des aventures impérialistes, hostile aux armes nucléaires, plein de soupçon à l'égard de la puissance grandissante des Etats-Unis et anti-sioniste.

Mais il y a pourtant dans la défense d'Orwell par Hitchens une idéalisation qui reflète probablement les limitations de la politique social-démocrate confuse qu'il défend — un point de vue réformiste incapable de comprendre les sentiments souvent valables de quelques-uns de ses adhérents. Même depuis la publication par le critique marxiste Raymond Williams de son livre sévèrement critique *George Orwell*, en 1971, les gens de la gauche ont dû considérer avec plus de circonspection le legs paradoxal du romancier. Au milieu des années trente, Orwell était tellement attaché à un socialisme révolutionnaire de son cru qu'il porta les armes dans les milices du P.O.U.M. en Espagne ; pourtant, au début de la Seconde Guerre Mondiale, il passa à un social-patriotisme si rétrograde qu'il accusa les critiques de gauche de la guerre impérialiste d'aider les

fascistes. La question est qu'Orwell était un homme de son temps, marqué par les pressions complexes et contradictoires des années trente et quarante, et c'est un exercice difficile que d'essayer de projeter son point de vue politique final trente années vers l'avenir.

En outre, les jugements sur ses points de vue politiques personnels ne sont pas décisifs pour apprécier le roman *1984* et sa signification pour notre temps. Quiconque connaît la prédilection de Marx et d'Engels pour les romans du monarchiste réactionnaire Balzac sur ceux des écrivains socialistes avancés de leur temps sait que les œuvres d'art peuvent transcender les affinités politiques particulières des auteurs, en fonction de leur habileté d'écrivains, de leur sensibilité, de leur vision. Dans le cas de *1984*, nous sommes en présence d'une réalisation très impressionnante — comme le notait récemment Irving Howe, un « classique de notre temps si ce n'est pas un classique pour tous les temps » — défiant les notions conventionnelles du genre et la caractérisation afin de dramatiser les tendances sociales inquiétantes dans les sociétés fascistes staliniennes et même capitalistes démocratiques. Cependant, selon Orwell, tous ces systèmes tendent à devenir la même formation sociale « totalitaire » non sans ressemblance avec le pronostic de James Burnham dans *The Managerial Revolution* en 1941.

Ainsi le vrai problème avec *1984* en tant qu'œuvre d'art destinée par son auteur à avertir et à éduquer est que, sur le plan de l'analyse sociale et politique, il inspire au moins autant la peur de l'avenir qu'il éclaire les tendances dangereuses du présent. Il est vrai, comme le démontre Paul Siegel dans un excellent chapitre sur Orwell de son *Revolution and the 20th Century Novel* (1979), les « proles » sont dépeints à la fin du livre comme incarnant les meilleures espérances pour l'humanité. Mais je crois que la majorité des lecteurs de *1984* sont submergés par un sentiment que la logique des mouvements sociaux plaidant pour l'organisation en parti, la centralisation économique et la planification, va vers quelque espèce de « totalitarisme » — une mauvaise interprétation d'Orwell qui ne peut que nous laisser inorganisés et sans recours face aux forces sociales complexes et oppressives de notre temps. En outre, dans son récit et ses images, Orwell introduit des traits du stalinisme dans le fascisme pour créer ce que les théoriciens politiques appellent un modèle « unitotalitaire », le plus connu et décrit par *The Origins of Totalitarianism* d'Hannah Arendt en 1951. Cette idée exprimée plus crûment par les épithètes de « fascisme rouge » et de « communazi » fait de similitudes dans la superstructure de formations sociales radicalement différentes le facteur décisif pour juger de leur nature historique et de leur évolution future, ce qui est aussi une façon d'étayer la politique étrangère réactionnaire de Reagan basée sur une distinction spéieuse entre pays « totalitaires » et « autoritaires ».

descriptions idéologiques d'un modèle unitotalitaire afin de faire apparaître le caractère authentique des formations sociales — passé, présent, et dans leur processus de consolidation. Dans *La Révolution trahie* il a reconnu qu'au moins en termes de structure politique, la dictature de Staline avait une ressemblance réelle avec le fascisme allemand: «L'U.R.S.S. moins la structure sociale de la Révolution d'Octobre (ses restes de l'industrie nationalisée et de l'économie planifiée), serait un régime fasciste». Néanmoins il a également souligné que le résidu de ce soulèvement de masse conduit par les bolcheviks et qui avait passé par une période de large contrôle ouvrier et de droits démocratiques tout à fait inconnus jusqu'alors de la population russe, signifiait que l'U.R.S.S. et les sociétés semblables ont un caractère profondément contradictoire. Dans ce texte, Trotsky a fourni la plus solide théorisation des traits progressistes et réactionnaires de l'U.R.S.S. que nous ayons.

Dans les travaux scientifiques récents, la défense la plus étendue des idées de Trotsky sur les sociétés post-capitalistes est contenue dans le volume II d'Ernest Mandel, *Marxist Economic Theory* (1968). Dans la pratique politique récente, les mêmes idées ont été vérifiées dans la lutte de Solidarité polonaise pour chasser les usurpateurs bureaucrates en Pologne et instituer une authentique démocratie prolétarienne. Plus encore, les expériences de la révolution cubaine, la révolution nicaraguayenne et la phase Maurice Bishop de la révolution grenadienne semblent aussi confirmer l'opinion de Trotsky que les transformations sociales dans les pays économiquement sous-développés ne sont pas vouées à reproduire le modèle soviétique.

Orwell voulait probablement effrayer les lecteurs de *1984* mais je doute qu'il ait cherché à dessein à les mystifier. Que *1984* mystifie souvent est probablement une conséquence de ses propres limitations intellectuelles — des artistes éminents ne sont pas nécessairement des théoriciens sociaux compétents — aussi bien qu'un résultat de la crise idéologique de l'époque d'après-guerre pour les intellectuels radicaux dont beaucoup ont perdu le nord bien plus encore qu'Orwell. On peut voir aujourd'hui qu'en dépit de ses mérites artistiques et des intentions primitives de son auteur, *1984* continue à se prêter à la mystification par une génération de nouveaux mystificateurs, parce que, pour beaucoup de gens, le monde est devenu un endroit très effrayant. Les guerres progressent déjà en Amérique centrale et dans le Moyen Orient; il existe la menace imminente d'un holocauste nucléaire; et une offensive brutale contre le niveau de vie de la classe ouvrière américaine est bien en train.

Mais il ne s'ensuit pas que *1984* puisse être simplement rejeté comme une mystification de plus destinée à effrayer, ou que les socialistes révolutionnaires doivent naïvement essayer de s'approprier Orwell pour notre cause sans affronter les traits problématiques de sa politique. Au lieu de cela, on pourrait mettre à l'ordre du jour pour 1984 un engagement

spécial de Nouvel An: les marxistes feraient un effort plus grand que jamais pour toucher la classe ouvrière des Etats-Unis avec une analyse juste et intelligible de la nature et de la dynamique comme de la stratégie appropriée pour changer les formations sociales complexes de notre temps.

# Courrier des lecteurs

De Guy Desolre

## Critique politique et sociologie de la littérature

Inutile de dire que je suis d'accord avec la conclusion de l'article de Gérard Roche. Mais je ne peux l'être avec la manière dont il y arrive et qui égratigne inutilement le travail qui a été fait par Lucien Goldmann. C'est pourquoi je rédige cette note, avec l'espoir qu'elle sera publiée par les *Cahiers Léon Trotsky*.

L'essai de G. Roche pose, en effet, au-delà de l'interprétation des rapports Trotsky-Malraux (et de leur analyse, telle qu'elle a été entreprise par Lucien Goldmann), le problème des rapports entre la sociologie (marxiste) de la littérature et la critique politique (marxiste).

A plusieurs reprises G. Roche évoque, pour prendre ses distances vis-à-vis d'elles, les analyses faites par Lucien Goldmann à propos de l'œuvre de Malraux dans *Pour une sociologie du roman*.<sup>1</sup> Toutefois, « l'angle d'attaque » de G. Roche ne permet ni de comprendre la démarche de chercheur marxiste qui était celle de Goldmann, ni non plus de critiquer celle-ci d'un point de vue qui puisse apporter quelque chose de plus que ce que Goldmann avait déjà mis en lumière.

En effet, l'étude vise, apparemment contre les opinions émises par Goldmann, à établir l'« influence » de Trotsky et de l'Opposition de gauche sur l'auteur de *La Condition humaine*.

Or, s'il est une catégorie que Goldmann a toujours pris soin d'éliminer — parce que fondamentalement réductrice — c'est bien la catégorie de

---

1. L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard (collection Idées), 1964. Voir G. Roche, « Malraux, Trotsky et la révolution chinoise ». Les thèses de l'Opposition de gauche dans « La Condition Humaine », *Cahiers L.T.*, N° 15, p. 40-70 (en particulier pages 40, 45, 51, 65).

l'« influence ». Pour Goldman — et c'est même là un de ses tout premiers propos lors des séminaires de Bruxelles — un auteur ou un groupe social n'exerce jamais une « influence » qui puisse expliquer l'œuvre d'un littéraire. Ce n'est jamais X qui influence Y, expliquait Goldman, c'est toujours un X « déformé » qui influence Y, un X « vu à travers certaines lunettes », de sorte que le véritable problème est non pas de savoir s'il y a eu influence ou non, mais plutôt de chercher pourquoi il y a eu telle ou telle déformation et pas une autre. Autre aspect — je transcris ici mes notes du séminaire — du même problème : à chaque instant d'autres influences sont possibles et s'exercent et — insistait Goldman — le travail du chercheur est de voir comment le sujet (l'auteur — André Malraux par exemple) choisit entre elles.

Je prends immédiatement un exemple dans l'article de G. Roche pour illustrer ce propos et pour montrer que l'approche de Roche appauvrit — et fausse par là-même — les rapports entre Trotsky et Malraux que Goldman avait fort bien décrits : « Pour Lucien Goldman,<sup>2</sup> il est impossible d'établir avec certitude que Malraux ait été influencé par Trotsky » (page 40). Non seulement ceci pose une problématique qui — comme je viens de le montrer — était étrangère à Goldman, mais, de plus, cette phrase contient une falsification d'une citation de Goldman que voici (je souligne les mots cités par Roche) :

« Paru après les *Conquérants* et *La Voie Royale*, ce troisième roman de Malraux aura un retentissement énorme et le rendra célèbre dans le monde entier.

Bien qu'il s'agisse encore d'un des romans que nous avons appelé « de transition » (entre le roman à héros problématique et le roman sans personnage), et bien que le sujet soit encore, comme dans *Les Conquérants*, la révolution chinoise, l'univers de *La Condition Humaine* est, par rapport aux deux romans précédents, entièrement différent.

L'auteur a-t-il été influencé par sa discussion avec Trotsky ? Voilà qui est, bien entendu, impossible à établir avec certitude. Il n'en reste pas moins que l'ouvrage est par certains côtés — mais par certains côtés seulement — assez proche de la perspective trotskyenne.<sup>3</sup>

2. Je laisse de côté le fait que Roche estropie systématiquement l'orthographe du nom de Lucien Goldman tout au long de son article. Je laisserai également de côté la manière un peu méprisante avec laquelle G. Roche traite de l'opposition entre valeurs dans *La Condition Humaine* (p. 45). A-t-on jamais vu un roman qui ne met pas des valeurs en exergue ? Je laisserai également de côté le rejet de « l'analyse structurale » au profit de la méthode historique (p. 45). Tout le monde qui est un peu familiarisé avec les écrits de Goldman sait qu'il qualifie sa méthode de *structuralisme génétique*. Goldman lui-même note à propos des limites de son étude sur Malraux qu'elle se situe encore au niveau de l'analyse interne des structures immanentes à l'œuvre, par la recherche ultérieure des homologies et des relations significatives avec les structures intellectuelles, sociales, politiques ou économiques de l'époque au cours de laquelle elles ont été établies » (L.G. — *Pour une sociologie du roman*, p. 61-62).

3. L.G., *Pour une sociologie du roman*, p. 157-158.

Tout le monde en conviendra : Goldmann dit autre chose que ce que G. Roche lui fait dire. Il fait allusion à une étude que Trotsky a consacré au roman *Les Conquérants* et à la réponse que Malraux lui a donnée.<sup>4</sup> Trotsky avait critiqué *Les Conquérants* sous l'angle politique en passant à côté de la structure littéraire de l'ouvrage qu'il qualifiait de « roman » entre guillemets<sup>5</sup> et en reprochant à l'auteur l'absence du prolétariat dans son livre. Malraux lui avait répondu que le livre n'était pas une chronique de la révolution parce qu'il mettait l'accent sur le rapport entre des individus et une action collective, non sur l'action collective. Pour Malraux, répondant à Trotsky, on ne fait pas un roman avec le prolétariat.

Or, *La Condition Humaine*, écrite après cet échange<sup>6</sup> met en œuvre un « personnage problématique collectif » : la communauté des révolutionnaires de Shangai, représentée dans le récit en premier lieu par trois personnages individuels : Kyo, Katow et May, mais aussi par Himmelrich et par tous les militants anonymes dont nous les savons entourés.<sup>7</sup>

Autrement dit, dans *La Condition Humaine* Malraux adopte la perspective qu'il estimait — dans sa réponse à Trotsky — impossible. C'est à ce propos que Goldmann s'est posé la question de l'influence de la discussion que l'auteur a eue avec Trotsky.

J'ai noté, lors du séminaire, une expression que Goldmann a utilisée pour caractériser *La Condition Humaine* et son auteur, mais qu'il n'a pas reprise dans le texte écrit qui est devenu son livre, bien qu'elle résume fort bien la ligne de force du travail de recherches qui a été mené à Bruxelles : « Le livre est trotskyste et André Malraux ne l'est pas ». Une note de Goldmann explicite bien ce jugement, qui est l'aboutissement des discussions de Bruxelles : « Une autre précision s'est avérée nécessaire dans la discussion de ce texte entre les chercheurs de Bruxelles. Si, en effet, dans la structure de *La Condition Humaine* le héros est constitué par le groupe

3. L.G., *Pour une sociologie du roman*, p. 157-158.

4. L.G., *Pour une sociologie du roman*, p. 151-156.

5. Il faut noter que tous les membres de l'Opposition de gauche n'ont pas méconnu la valeur littéraire des *Conquérants*. Ecrivain de Leningrad, Victor Serge, qui partageait l'opinion de Trotsky sur les héros des *Conquérants* « dilettantes nietzschéens vivant d'une révolution », en reconnaissait la « valeur proprement littéraire qui est certaine » et notait que la Russie stalinisée ne pouvait pas produire l'équivalent des *Conquérants*. Cf. V. Serge, *Littérature et Révolution*, Paris, Ed. Valois (Les Cahiers Bleus), 1932, p. 85 et 86.

6. Echange qui a encore été complété par une troisième pièce que Goldmann n'a pas citée, à savoir la réponse de Trotsky « De la révolution étranglée à ses étrangleurs. Réponse à M. André Malraux » (12 juin 1931), in : *De la Révolution*, Paris, Editions de Minuit, 1963, où Trotsky fustige « la bureaucratie pseudo-révolutionnaire et son avocat en littérature » et tire la conclusion suivante de sa polémique avec Malraux : « J'avais écrit que l'inoculation du marxisme à Garine lui serait utile. Je ne le pense plus » (p. 386).

7. L.G., *op. cit.*, p. 159.

des révolutionnaires de Shangai, le monde l'est non seulement par Tchang Kai-Chek, Ferral et les forces explicitement et consciemment contre-révolutionnaires, mais aussi par la direction communiste de Han-Kéou qui, subjectivement révolutionnaire, favorise objectivement dans ce temps limité qui constitue l'action du roman, l'échec des révolutionnaires de Shangai et la victoire de Tchang Kai-Chek».<sup>8</sup>

Je crois avoir montré de manière convaincante que la question des rapports Trotsky-Malraux a été envisagée par L. Goldmann d'une manière infiniment plus riche et plus complexe que ne le laisse paraître G. Roche.

Ce dernier reproche également à Goldmann d'estimer que Malraux avait une position conceptuelle personnelle assez proche des positions stalinienne et d'avancer à l'appui de cette opinion le caractère « surajouté » des dialogues de Han-Kéou et des six dernières pages de l'ouvrage. Là aussi, pourtant, les choses sont claires. On ne peut pas dire qu'André Malraux ait changé de position politique entre son dialogue avec Trotsky et la publication de *La Condition Humaine*. L'interview de Trotsky que Malraux fera un peu plus tard (en 1933) le confirme d'ailleurs: malgré sa bienveillance vis-à-vis de Trotsky, Malraux reste marqué par une position plus proche de la ligne officielle de la 3<sup>e</sup> Internationale.<sup>9</sup>

Le dialogue de Han-Kéou le confirme: bien que « Vologuine était beaucoup plus mal à l'aise qu'il ne le laissait paraître », Kyo, discutant avec lui, « semblait, comme en rêve, toujours plus bas ». La fin du dialogue est caractéristique: Kyo, découragé, caresse l'espoir que l'assassinat de Tchang Kai-Chek par Tchen pourra renverser la vapeur et adopte à ce sujet le même raisonnement que Vologuine.

Quant aux dernières pages du roman, G. Roche ne les traite pas dans sa tentative de contre-démonstration. May, qui a échappé à la mort, va voir Gisors, le père de Kyo. Elle a reçu des nouvelles de Peï, l'ancien terroriste lié à Tchen, qui est devenu agitateur pour le Komintern. « Rien n'est fini ». Hemmelrich, qui a pu rejoindre l'U.R.S.S., travaille comme monteur. Une coupure de journal jointe à la lettre vante le plan quinquennal, devenu l'arme principale de la lutte des classes. C'est l'action de Peï, de Hemmelrich et celle de May qui continue et dépasse les actes des héros tombés au combat.

Goldmann ajoute cependant: « Si l'unité du roman n'en souffre pas, et si *La Condition Humaine* reste un roman puissamment cohérent et unitaire, c'est avant tout parce que ces fragments atteignent à peine un dixième de l'ouvrage; encore, ce dixième n'est-il pas entièrement consacré à exprimer cette position conceptuelle ».<sup>10</sup>

8. L.G., *op. cit.*, p. 159-160 (note).

9. Voir Trotsky, *Writings*, 1933-34, New York, Pathfinder Press, 1972, p. 331-338.

10. L.G., *op. cit.*, p. 193.



Reste enfin le fait, souligné par Roche, que Trotsky a salué, dans un article de 1934, *La Condition Humaine* comme une victoire théorique pour l'Opposition de gauche, ce qui détruirait « définitivement la thèse, difficilement soutenable, de Lucien Goldmann selon laquelle Malraux se rangeait, dans la dernière partie de son roman, sur les positions de l'U.R.S.S. stalinienne ».<sup>11</sup>

Nous voyons mal ce que cela démontre, d'autant plus que dans le même article Trotsky associe *Les Conquérants* à *La Condition Humaine* dans son éloge enthousiaste, alors que trois ans auparavant il avait vilipendé *Les Conquérants*. Tout au plus cela prouve-t-il que le « Vieux » émettait parfois, en littérature, des jugements hâtifs subordonnés à des besoins politiques et tactiques momentanés.

Bien fraternellement,

### Réponse à G. Desolre

Bien que ma préférence aille à l'échange et à la critique cordiale, c'est sans ménagement que je répondrai à G. Desolre en espérant ne pas emprunter à mon tour le ton quelque peu inquisiteur qu'il a cru bon d'utiliser. En tout cas je ne l'accuserai pas de déformer, ni de falsifier des citations. Tout au plus soulignerai-je sa fâcheuse tendance à vouloir ignorer ce qui peut le gêner dans sa démonstration.

Rassurons tout de suite G. Desolre : je n'ai jamais eu l'intention, à travers mon étude de *La Condition Humaine*, d'engager une polémique avec les thèses de Goldmann<sup>12</sup> et encore moins avec sa méthode dite « structuralisme génétique » que G. Desolre semble tenir pour le *nec plus ultra* de la critique marxiste de la littérature, ce qui est, par ailleurs, parfaitement son droit. Une telle discussion n'a pas sa place ici et nous entraînerait trop loin du sujet qui nous occupe. Disons simplement que je ne crois pas qu'il y ait des règles souveraines d'une critique marxiste de la littérature. Cela ne veut pas dire que je considère l'apport de Goldmann dans son étude de *La Condition Humaine* comme dénué d'intérêt. Cependant, sans rejeter l'analyse des valeurs, je considère que celle-ci se révèle insuffisante pour rendre compte de la complexité du roman et surtout de l'évolution, depuis *Les Conquérants*, de la vision politique de Malraux et sa compréhension des problèmes posés par la Révolution Chinoise. Cette évolution, que Goldmann entrevoit et que Desolre nie, je pense en avoir apporté les preuves à travers une analyse détaillée des sources historiques utilisées par Malraux et par l'emprunt considérable

11. G. Roche, p. 65.

12. C'est bien volontiers que nous rendons ici à Lucien Goldmann le « n » dont nous l'avons étourdiement privé, « laissant de côté », pour rendre la politesse à Desolre, l'accusation de l'avoir « estropié systématiquement » !

qu'il fait de l'arsenal théorique de l'Opposition de gauche, analyse à propos de laquelle mon censeur n'a visiblement rien à dire. Pour Desolre, il semble qu'après l'étude de Goldmann il n'y ait plus rien à discuter ni à écrire à propos de *La Condition Humaine*. Les travaux et les recherches de Walter G. Langlois, André Lorant et, plus récemment, de Christiane Moatti, ne sont sans doute que des brouilles et ne valent pas la peine qu'on s'y attarde. Goldmann, suivi par son élève, soutient que, dans le dernier chapitre de son roman, Malraux se rallie aux positions de l'Internationale communiste. Les arguments avancés ne sont guère convaincants. Une coupure de journal vantant les mérites du plan quinquennal, le départ de May, la compagne de Kyo, pour l'U.R.S.S., seraient les preuves irréfutables et « surajoutées » du ralliement de l'auteur à Staline. Piètre démonstration. Dans ce cas, pourquoi ne pas considérer les propos et la philosophie de Gisors : « Je ne désire pas aller à Moscou [...] Le marxisme a cessé de vivre en moi », comme une profession de foi de l'auteur lui-même ? Mais l'élève surenchérit : Desolre s'appuie sur le dialogue entre Kyo et Vologuine pour soutenir la même thèse. En sombrant « comme en rêve toujours plus bas » (?) et en caressant l'espoir de l'assassinat de Tchiang Kai-Chek, Kyo rejoindrait les positions du délégué de l'I.C. Vologuine. Desolre est-il sérieux ? Je ne vois pas ce que cet exemple apporte, sinon, de sa part, une confusion supplémentaire. La politique de l'I.C. en Chine en 1927 était-elle le terrorisme ? Y a-t-il identité entre, d'un côté, le désespoir qui conduit certains révolutionnaires à envisager le terrorisme, et, de l'autre, la trahison consciente des Vologuine qui ordonnent à ces mêmes révolutionnaires de rendre les armes à leurs futurs bourreaux ? J'ai montré, au contraire, combien ce passage, d'une précision et d'une lucidité impitoyable, dont l'argumentation est directement puisée chez Trotsky, était accusateur. En outre, il me semble avoir démontré d'une manière convaincante que le voyage de Kyo à Hankéou pour rencontrer Vologuine était directement inspiré de celui que fit Chen Duxiu dans la même ville pour rencontrer Borodine et pour défendre la même politique avec les mêmes arguments. Christiane Moatti, dans une récente et intéressante étude fondée sur le manuscrit de *La Condition Humaine*, révèle que la première rédaction du roman (et plus particulièrement du passage relatant l'entrevue Kyo-Vologuine), était beaucoup plus critique et virulente à l'encontre des émissaires de l'I.C. et de la bureaucratie.<sup>13</sup> Vologuine n'est-il pas décrit dans *La Condition Humaine* de la façon dont Trotsky aurait souhaité que le fut Borodine dans *Les Conquérants* ? Mais tout cela n'intéresse pas Desolre qui préfère diriger

13. Christiane Moatti, *La Condition Humaine d'André Malraux. Poétique du roman d'après l'étude du manuscrit*, Archives des Lettres modernes n° 210, décembre 1983, 160pp.

l'inconscient et les rêves de Kyo, et, en passant, de Malraux lui-même, dans le giron des Staline-Vologuine.

Desolre tente à toute force de nous convaincre que Malraux reste « marqué par une position plus proche de la ligne officielle de la 3<sup>e</sup> Internationale ». Il en voit une nouvelle preuve dans l'interview donné par Malraux à *Marianne*, non en 1933, comme il l'écrit, mais en avril 1934. On peut se réclamer du structuralisme sans pour autant nécessairement ignorer superbement la chronologie, qui, dans le cas présent, a toute son importance. Les lecteurs des *Cahiers Léon Trotsky* pourront se reporter à ce texte.<sup>14</sup>

En ce qui me concerne, je n'y vois rien qui démontre que Malraux soit plus « proche de la ligne officielle ». Bien au contraire, l'interview est une parfaite illustration de ce que pouvait être la position politique de Malraux au moment où il s'engageait à fond pour la défense de Trotsky et contre son expulsion : celle d'un écrivain qui n'est pas un militant, qui considère la révolution comme un bloc et, pour cela, refuse de choisir entre Staline et l'Opposition et conjure les deux tendances de surmonter leurs divisions. Son plaidoyer pour la réalisation du front unique contre le fascisme me paraît, deux mois après l'appel du P.C.F. à manifester avec les Croix-de-Feu et les ligues, assez éloigné des positions officielles de l'I.C. Est-ce qu'un proche de cette dernière aurait soutenu financièrement *La Vérité* à plusieurs reprises entre 1933 et 1934 ? Je n'entends pas par là démontrer que Malraux était plus trotskyste que stalinien. Sur bien des points, ses positions politiques étaient confuses et éloignées des uns et des autres. Je démontrerai ailleurs que c'est à partir de juin 1935, lors du Congrès pour la défense de la culture, que Malraux, cédant à la pression des Aragon et autres Vaillant-Couturier et renonçant à prendre la défense de Victor Serge, bascule du côté de la bureaucratie et s'engage dans la voie du compagnon de route.

Il est tout à fait compréhensible que Trotsky ait été surtout sensible, à travers les romans de Malraux, à la vérification éclatante de sa critique de la politique de l'I.C. en Chine. Cependant il nous paraît contraire à la réalité d'affirmer, comme le fait Desolre, que Trotsky ait été insensible ou encore ait méconnu la valeur littéraire du roman. Encore une fois, il montre que, pour lui, tout s'arrête à Goldmann et qu'il n'a pas lu la lettre de Trotsky à Clifton Fadiman dont j'ai pourtant donné, dans mon article, de larges extraits. Je n'ai pas eu la prétention, à travers cet article,

---

14. *Cahiers Léon Trotsky* n° 12, pp. 79-87. Il est dommage que Guy Desolre ne soit pas abonné aux *Cahiers Léon Trotsky* en dépit des difficultés qui existent à le trouver en Belgique. Cela lui aurait évité, pour faire référence à ce très bel article en langue française, de renvoyer les lecteurs francophones des *Cahiers* et de leur numéro 12, paru en 1982, à une traduction en américain qui date de 1972. (N.D.L.R.).

d'expliquer la signification ultime du roman par l'influence de Trotsky. Tout au plus, l'emprunt considérable à la littérature politique de l'Opposition de gauche, qui n'avait jamais été montré, méritait-il d'être souligné, comme l'importante évolution depuis *Les Conquérants* qui atteste que la polémique avec Trotsky en 1931 a profondément marqué Malraux, ce que Desolre se refuse à admettre. Je me suis bien gardé de conclure que Malraux a écrit, ce faisant, un roman trotskyste. Je suis tenté de reprendre à mon compte une partie de la conclusion de Christiane Moatti pour qui *La Condition Humaine* demeure aux « antipodes du roman à thèse » dans la mesure où l'œuvre « se prête à une lecture plurielle, à un « miroitement du sens » jusqu'au point final, les valeurs qu'elle prône restent ambiguës : individuelles ou sociales, politiques ou métaphysiques ».<sup>15</sup>

Gérard Roche

\*\*

### De Madame Bérard, gérante d'E.D.I.

Sollicitée de se réabonner, Mme Bérard répond qu'elle ne le peut :

« Il y a bien sûr les raisons financières. La rupture avec l'Institut et l'attentat dont nous n'avions pas bien mesuré les conséquences à l'époque, ont rendu très précaire la situation d'E.D.I. et réduit du même coup mon salaire au strict minimum.

Mais il y a aussi d'autres raisons. J'ai été très déçue de constater que, devant la destruction d'E.D.I. et plus de vingt ans de boulot, la solidarité effective que nous avons rencontrée et qui nous a permis de ne pas disparaître définitivement, ne venait pas des camarades dont nous étions en droit d'attendre le soutien car je suis persuadée que l'attentat visait l'I.L.T. autant sinon plus qu'E.D.I. qui avait pourtant tout investi dans l'œuvre commune.

Je ne suis pas rancunière, mais il y a quand même des limites à tout et je n'ai pas encore digéré certaines phrases peu amènes selon lesquelles entre autres je couvrais de véritables entreprises d'escroquerie, etc.

Avec mes regrets, bonne chance quand même ».

### Réponse du bureau de l'I.L.T.

Nous remercions Madame Bérard de sa franchise qui nous donne l'occasion de nous expliquer publiquement en réponse à une campagne de dénigrement qui dure depuis des années.

1. Les lecteurs des *Œuvres* et des *Cahiers* doivent savoir que la

15. Christiane Moatti, *op. cit.*, p. 48.

décision de l'I.L.T. de se séparer de la S.A.R.L. E.D.I. et de résilier le contrat qui les liait a été prise par le conseil d'administration *un an* avant l'attentat en question, E.D.I. ayant donc bénéficié, selon une clause prévue par ce contrat, d'un préavis d'une année, soit de la vente assurée d'avance d'environ 20 000 volumes qui ont été effectivement payés.

2. Ils doivent également savoir que cette décision a été prise en fonction précisément des difficultés financières d'E.D.I. qui étaient en train de paralyser totalement l'activité de recherche de l'Institut Léon Trotsky, en vidant ses caisses. Le trésorier de l'I.L.T. à l'époque, personnage important sans titre de la S.A.R.L. E.D.I. avait cru pouvoir verser au titre de « frais » la quasi-totalité des droits d'auteur de l'I.L.T. à E.D.I. Alors que les organisations se réclamant du trotskysme achetaient et payaient *comptant* à cette époque plus de 18 000 volumes par an, l'Institut Léon Trotsky était privé de ses droits d'auteur qui constituaient l'unique moyen de financer sa recherche et se trouvait ainsi dépendre totalement d'un éditeur lui-même en difficulté!

3. Quant à Madame Bérard, puisqu'elle a été chargée de l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* pour les numéros 1 à 8, elle ne peut pas ignorer que, quand l'Institut lui a repris cette tâche rémunérée pour l'assurer gratuitement, les *Cahiers Léon Trotsky* avaient perdu le bénéfice des tarifs postaux de « commission paritaire » à cause des retards de parution, et qu'il ne leur restait plus que 125 abonnés, aucun des 700 anciens alors perdus n'ayant été prévenu que son abonnement était terminé et n'ayant reçu de lettre de rappel! L'I.L.T. payait cependant régulièrement la S.A.R.L. E.D.I. au titre de « gestion des abonnements » des *Cahiers* — rapport commercial que Madame Bérard appelle curieusement « œuvre commune ».

4. Madame Bérard sait également pertinemment que les membres de l'I.L.T. individuellement ont contribué à la défense et à l'aide financière de la S.A.R.L. E.D.I. lorsque les locaux de cette dernière ont été ravagés par une bande de voyous d'extrême-droite dont il est bien possible en effet qu'ils aient visé l'Institut Léon Trotsky plus que la société d'édition « à responsabilité limitée » E.D.I. Elle sait aussi combien les membres de l'I.L.T. et notamment Esteban Volkov — petit-fils de Trotsky — ont investi dans ce qu'elle appelle « l'œuvre commune », et quel a été l'investissement « auteur » de l'I.L.T., ne serait-ce que pour certain album illustré, aujourd'hui soldé par E.D.I., qui n'a pas rapporté un centime à l'I.L.T., alors que c'est en tant que collaborateur de l'I.L.T. que l'auteur du commentaire a été sollicité et que c'est pour l'I.L.T. qu'il croyait travailler gratuitement. Très franchement, il nous semble que, collectivement et individuellement, notre contribution aux fonds d'E.D.I. a été sans doute infiniment plus considérable que celle de récents et bruyants « amis » d'E.D.I. qui nous accusent volontiers.

Il est vrai que l'I.L.T. n'a jamais envisagé de revenir traiter avec E.D.I. alors qu'il avait trouvé le moyen de fonctionner normalement, sortant trois volumes des *Œuvres* et quatre des *Cahiers* par an, sans payer tribut à une maison d'édition dont la petite dimension la condamnait à renoncer à travailler pour nous ou à vivre à nos crochets. L'I.L.T. ne pouvait sacrifier ni les *Œuvres* ni les *Cahiers* à une entreprise (aussi petite que capitaliste) en détresse, à laquelle il venait d'assurer (sans le moindre aléa de distribution) l'aubaine de la vente d'une centaine de milliers de volumes en trois ans, payés cash... sans pouvoir pour autant la tirer du gouffre!

Rappelons en passant — au nom de l'I.L.T. association 1901 — qu'E.D.I. n'est pas, contrairement à ce que certains croient et même écrivent, une « coopérative », ouvrière ou non, mais une S.A.R.L., donc une maison d'édition capitaliste malgré son format réduit. Edition « militante », nous dira-t-on? Oui, si l'on entend par là une maison où seuls la société et ses salariés (chichement, au « strict minimum ») sont rétribués, mais où les auteurs et les traducteurs au moins travaillent pour rien dans un premier temps et finissent par financer de leur poche une « œuvre » qui rétribue seulement le travail... des autres. Ce sacrifice, consenti pendant plusieurs années, aurait été vain : la direction d'E.D.I. a suffisamment démontré, en dépit des aides variées dont elle a bénéficié en raison de la sympathie personnelle que suscitent ses animateurs, son incapacité à mener une activité normale et régulière d'édition comportant la rétribution de tous les services et le versement de droits d'auteur.

L'Institut Léon Trotsky a démontré depuis plusieurs années par ses publications régulières qu'il pouvait assumer par un travail militant les tâches qu'E.D.I. ne pouvait plus assurer et qu'elle facturait de plus en plus cher. Il a ainsi récupéré des « droits d'auteur » dont la destination était de financer le travail de recherche (et qui n'auraient jamais dû en être détournés, même s'il s'était agi d'une « œuvre commune »). L'I.L.T. ne veut aucun mal à E.D.I. et encore moins à Madame Bérard. Il souhaite le plus grand avenir à cette « petite entreprise » — pour laquelle il n'avait aucune raison de se suicider — et à sa gérante. Merci à Madame Bérard de nous avoir donné l'occasion de préciser et de développer ce qu'elle considère comme des propos « peu amènes » et qu'elle est libre de traduire et d'interpréter à sa guise, mais qui reflète l'exacte vérité des rapports entre l'I.L.T. et E.D.I. Même si les racontars continuent, nous n'y reviendrons pas. Ce chapitre est clos.

## Comptes-rendus de lecture

Andrés Colombo, « Documentos para a historia contemporánea de Galicia », Edición do Castro, La Corogne, 1983.

Andrés García de la Riva — tel est le véritable nom de Colombo — retrace d'abord rapidement son autobiographie. Né en 1911 dans une famille bourgeoise, il fait des études secondaires et devient employé de banque, avec une forte passion pour le dessin. Son ami Eugenio Fernández Granell lui fait lire *Ma Vie* de Trotsky et il rejoint l'Opposition de gauche espagnole, la Izquierda comunista, où il milite notamment en Galicie, où il connaît notamment son organisateur de Llerena (Badajoz), Luis Rastrollo, dit Siem, dont il nous trace un portrait attachant. Arrêté au moment d'Octobre 1934, en prison pendant deux semaines, libéré sur intervention de sa famille, il s'enfuit à Madrid où il se cache jusqu'en février 1936. Revenu à Santiago, il milite pour la constitution du P.O.U.M., rencontre Maurín et est en train de préparer un grand meeting du nouveau parti quand le soulèvement éclate. Rastrollo est pris et fusillé après une parodie de jugement. Après quelques avatars, Colombo réussit pour sa part à se réfugier à Saragosse, d'où, en novembre 1937, grâce à l'aide d'un cheminot il réussit à franchir les lignes déguisé en... militaire franquiste et à parvenir en zone républicaine. Il découvre là l'interdiction de son parti, la « disparition » de son secrétaire général Nin, la persécution stalinienne. Incorporé dans l'Armée populaire à son arrivée, il combat au front, fait la triste retraite sur Gerona, Figueras et le camp français d'Argelès-sur-Mer d'où il est libéré sur l'intervention des socialistes, gagne Perpignan, puis Paris où il rejoint le groupe en formation sous l'égide de la IV<sup>e</sup> Internationale.

De nouveau arrêté en septembre 39, il refuse de s'engager dans la Légion et réussit à échapper aux gendarmes. Il est repris à Perpignan et retrouve le camp d'Argelès, où il passe un mois au bout duquel, sur intervention d'un parent, ancien consul de Cuba il est libéré, avec trois

jours pour quitter la France. En fait, il va échouer à Bordeaux comme «sujet cubain», une période de tranquillité relative jusqu'à l'occupation de la zone sud. C'est la faim qui le décide à revenir clandestinement en Espagne, où sa famille peut l'aider, en 1942, où il séjourne plusieurs mois dans un sanatorium de la province de Huesca. En 1944, après des mois de vie précaire, il revient à Barcelone, reprend un «contact», est rappelé en France par la section espagnole: il franchit une fois de plus la frontière clandestinement le 31 décembre 1945.

La section espagnole va le renvoyer en 1946, avec Jaime Fernández, pour reprendre les contacts et organiser la liaison avec l'intérieur. Ils sont arrêtés par la Garde civile, emprisonnés à Figueras. Colombo, menacé d'être jugé par le tribunal d'espionnage et haute trahison, s'entend aussi proposer de servir la police secrète franquiste. Il refuse. Transféré ensuite à Gerona, puis au Cárcel modelo de Barcelone, il est en fait sauvé par un sien cousin journaliste à *La Vanguardia* et s'en tire avec deux ans de prison. C'est en sortant de prison, au restaurant avec son cousin, qu'il comprend ce qu'est... «la civilisation occidentale» et... rompt avec le trotskysme.

En 1951, il se marie. En 1966, il recommence à dessiner, puis se met à peindre. Il est devenu aujourd'hui un artiste passablement connu et présente dans cet opuscule quelques reproductions, malheureusement en noir et blanc, de ses œuvres. Notons qu'Andrés Colombo n'est pas le seul peintre connu qui ait autrefois milité dans les rangs de la Izquierda comunista, puis du P.O.U.M.: Eugenio Fernández Granell, l'ancien directeur de l'organe des milices du P.O.U.M. à Madrid, *El Combatiente rojo*, qui était musicien et compositeur au début des années trente, est aujourd'hui un peintre surréaliste mondialement connu, qui vient de quitter New York pour revenir à Madrid.

P.B.

Carolyn Geduld, *Bernard Wolfe*, New York, Twayne Pub. 1972.

Bernard Wolfe a été secrétaire de Trotsky de janvier à septembre 1937 à Coyoacán. Mais ce travail-là n'est pas consacré à ce bref épisode de sa vie politique, mais à une étude de son œuvre de romancier et d'écrivain de cinéma.

Wolfe était diplômé de Yale en 1935; depuis 1934, rompant avec le P.C., il avait rejoint les trotskystes américains, dans la C.L.A. puis le W.P.U.S. et enfin la fraction dans le parti socialiste. C'est aux environs de 1939-1940 qu'il s'éloigna.

La double protection de Henry Miller et d'Anaïs Nin lui permit de vivre entre 1939 et 1943 comme «écrivain pornographique» à 1 dollar la page. Puis il devint «écrivain scientifique», spécialiste de la «pop science», directeur de la revue *Mechanix Illustrated*. C'est en 1946 qu'il publia



son premier ouvrage important, *Really the Blues*, une autobiographie racontée, presque dictée, par Milton Mezz Mezzrow, Juif américain, musicien de jazz qui choisit de « devenir nègre » comme il disait : une histoire du jazz jusqu'au début des années 40, mais aussi du « milieu » dans les années de la Prohibition, un tableau des ghettos et des prisons du Nord.

C'est en 1959 que Bernard Wolfe a publié *The Great Prince died* (Le Grand Prince mourut), qui eut un réel succès et le conduisit à Hollywood où il habite une belle maison de Beverly Hills. Dans l'intervalle, il avait fait une analyse avec le Docteur Bergler, spécialiste et théoricien du « masochisme psychique » : dans le roman, son « grand prince » (Trotsky) se laisse assassiner pour se punir d'avoir réprimé les mutins de Cronstadt.

M. Wolfe a beaucoup de chance que quelqu'un d'aussi consciencieux que Mademoiselle Carolyn Geduld se soit occupé de son œuvre littéraire.

J.R.

Robert Payne, *The Life and Death of Trotsky*, New York, McGraw Hill, 1977.

Avant de consacrer un livre à la vie et à la mort de Trotsky, Robert Payne — qui vient de mourir — s'était adonné à semblable exercice pour Lénine, Staline et Hitler, « la vie et la mort », dans le cas du dernier, ayant fait place à « la montée et la chute ». Il faut croire que le genre est payant aux Etats-Unis. Espérons qu'il ne franchira pas l'Atlantique.

Reconnaissons à M. Robert Payne un vrai talent d'écrivain, et l'art des formules. Une, au moins, mérite de demeurer : il dit de Rakovsky qu'il fut « un de ces hommes qui ne laissent guère de traces dans les livres d'histoire, mais qui changent le cours de l'Histoire ».

Pour le reste, la recette est simple. On prend quelques ouvrages, avec des anecdotes très vivantes, pas trop connues tout de même, et on trousse un récit alerte (le lecteur américain sera sans doute enchanté d'apprendre que, moniteur dans une école, le jeune Bronstein fut renvoyé parce qu'il portait les cheveux longs). Avec les mémoires de Ziv, l'histoire du P.C. américain de Draper, les souvenirs de quelques visiteurs américains, ceux de Malraux, les *Peripecias*, on fait un livre qui a des chances de se vendre. Surtout si on insiste sur le fait « ahurissant » que Trotsky croyait à la possibilité d'une révolution aux Etats-Unis !

L'historien n'y trouve pas son compte. Le seul témoin qui ait été consulté est Harold Robins, un ex-garde de Mexico, dont le témoignage avait servi ces dernières années de base à une campagne de calomnies contre Joseph Hansen. Le « conseiller » privilégié de l'aventure historiographique de M. Payne a été Carleton Beals, membre démissionnaire de la commission Dewey, dont il se garde bien de nous dire qu'il courut confier sa prose à la revue des assassins, *Futuro*, de Lombardo Toledano.

Bien entendu, Robert Payne n'a pas consulté d'archives et, de toute évidence, il s'est abstenu de lire entièrement les sources imprimées qu'il cite.

Il est évidemment impossible de relever ici tout ce qui manque dans ce livre. Par exemple, il ne cite ni Alfred Rosmer ni Pierre Monatte à propos du séjour de Trotsky à Paris de 1914 à 1916, ni Andrés Nin, ni Ignace Reiss, ni Lombardo Toledano et sa campagne de meurtre. Relevons simplement au titre des erreurs flagrantes et sans nous attarder :

— p. 129, il explique que Rakovsky a inspiré les marins du *Potemkine* avant leur mutinerie, alors qu'il les a aidés, après.

— p. 169, il invente de toutes pièces une animosité personnelle entre Trotsky et Boukharine dont il découvre l'origine à New York en 1917 dans une prétendue rivalité pour la direction de *Novy Mir*.

— p. 309, ce n'est pas Trotsky qui rencontrait dans les bains publics d'Alma-Ata un de ses camarades de l'Opposition de gauche, mais Léon Sedov, son fils.

— p. 363, « Jan » van Heijenoort, dont il fait un « Hollandais aux manières impeccables », a bien entendu des « manières impeccables », mais il est français et se prénomme Jean.

— p. 404, il assure que Wolf a été assassiné « alors qu'il se battait en Espagne » et p. 436, alors qu'il allait rejoindre les Brigades internationales pour combattre mais n'a même pas pu atteindre Madrid... Les lecteurs des *Cahiers* savent que Wolf, envoyé du S.I. a été enlevé à Barcelone, qu'il n'a pas connu le front et ne s'est pas approché — et pour cause — des Brigades internationales.

— p. 407, Rosmer n'était évidemment pas délégué à la conférence de fondation de la IV<sup>e</sup> qui s'est seulement tenue chez lui.

Plus graves encore, les interprétations de pacotille, l'affabulation pure :

— p. 74, le mariage de Trotsky avec Aleksandra Lvovna « mariage de convenance reposant plus sur le respect que sur une affection profonde » !

— p. 407, la présentation de la discussion au sein du S.W.P. en 1939 et 1940 sur la nature de l'U.R.S.S. comme une « violente querelle » entre Trotsky et Shachtman.

— p. 408, l'affirmation que Mornard (Mercader) attendit toute la journée Sylvia Ageloff devant la maison de Rosmer lors de la fondation de la IV<sup>e</sup> Internationale.

— p. 421, l'affirmation selon laquelle Staline aurait pris la décision de tuer Trotsky « au milieu d'une (*sic*) guerre avec la Finlande »...

Est-ce pour souligner qu'il était juif que Robert Payne appelle Igor M. Poznansky, fidèle secrétaire de Trotsky, fusillé à Vorkouta en 1938, « Isaac Poznansky » ?

Un dernier exemple nous suffira pour aider nos lecteurs à qualifier ce travail et, éventuellement, un éditeur à ne pas le traduire : p. 87, à propos

de la discussion du P.O.S.D.R. dans son congrès sur la définition de membre du parti qui fut à l'origine de la scission entre bolcheviks et mencheviks, il explique que Trotsky y appela à « la méfiance organisée des membres à l'égard de la direction ». L'auteur, qui parle ailleurs de « la phénoménale volonté de pouvoir » de Trotsky, commente : « C'était grotesque ».

On lui laisse ce commentaire.

P.B.

Hayden Herrera, *Frida. The Life of Frida Kahlo*, New York, Harper & Row, 1983.

Les Rivera ont décidément bien de la chance à titre posthume. Diego a bénéficié d'une excellente biographie par Bertram D. Wolfe, resté son ami au-delà des vicissitudes et palinodies politiques. Et c'est maintenant le tour de Frida à laquelle Hayden Herrera a consacré un livre qu'elle nous donne aujourd'hui, un grand livre.

D'autres diront ce que vaut le travail de l'auteur sur le plan de l'analyse de la personnalité de Frida et le lien profond avec cette peinture dont on peut penser que le livre de Hayden Herrera explique à ceux qui l'aiment pourquoi ils l'aiment. La vie de Frida — c'est une découverte, car elle semblait la vie même — a été profondément marquée par la souffrance physique née d'une poliomyélite infantile, aggravée par un atroce accident de la circulation, et s'est tout entière déroulée sous le signe de la mort.

Nous nous en tiendrons dans ce compte-rendu aux aspects politiques et en particulier en ce qui concerne le lien des Rivera avec Trotsky et leur rupture définitive de 1940. Hayden Herrera a fait là-dessus un travail méticuleux, cherché dans le monde entier, trouvé et apprivoisé les amis de Frida depuis son enfance, obtenu d'eux non seulement témoignages et souvenirs, mais aussi documents divers, en particulier des lettres. Ce livre se trouve ainsi reposer non seulement sur des témoignages soigneusement vérifiés, mais aussi sur des documents d'archives.

C'est avec beaucoup de respect et de réserve que Hayden Herrera évoque la liaison du printemps 1937 entre Frida et Trotsky, révélée par Jean van Heijenoort dans son livre. Elle apporte sur ce point un témoignage intéressant qui n'était connu jusqu'à présent que de quelques rares initiés, celui d'Ella Wolfe, compagne de Bertram D., amie intime et confidente de Frida. Le lecteur ne nous tiendra pas rigueur de lui cacher par principe pourquoi on comprend, à la lecture de ce livre, qu'un Trotsky ait pu, dans la situation qui était la sienne, s'engager pourtant, quelques semaines, dans une aventure sentimentale.

Il est en revanche indispensable d'indiquer que Hayden Herrera fait

une description minutieuse et passionnante du petit monde de Mexico dans les années 20 et 30. C'était Vicente Lombardo Toledano — futur secrétaire général de la C.T.M. et aboyeur du G.P.U. contre Trotsky — qui dirigeait l'école préparatoire, la *Preparatoria*, quand Frida y fut l'élève qu'on imagine. Il tenta de la mettre à la porte, mais le ministre du moment — le futur « fasciste » Vasconcelos — dont Lombardo allait assurer en 1937 qu'il avait partie liée avec Trotsky — lui indiqua sèchement que s'il n'était pas capable de venir à bout de cette gamine, il ne lui restait qu'à démissionner: il ne fit, du coup, ni l'un ni l'autre. Dans le livre, les gens du G.P.U. passent et repassent sous nos yeux. Tina Modotti a été la maîtresse de Diego Rivera avant de rencontrer le militant communiste cubain Julio Antonio Mella, tué dans la rue à côté d'elle, puis Vittorio Vidali auprès de qui elle passera les années suivantes (et qui, soit dit en passant, est mort en 1983, sans beaucoup d'orchestration de la part de ses amis et complices). Tina et Frida étaient inséparables à la fin des années vingt, avant que l'exclusion du P.C. de Diego ne les sépare.

On découvre aussi bien des aspects anecdotiques d'un monde qu'on connaît mal et sous des couleurs généralement plus tragiques. On savait par exemple que Diego Rivera fut un instant soupçonné d'avoir trempé dans la tentative d'assassinat de Trotsky le 24 mai 1940 et qu'au lendemain du lancement contre lui d'un mandat d'arrêt, il s'enfuit aux Etats-Unis. On ignorait alors qu'averti de l'arrivée imminente de la police, il avait été littéralement enlevé sous son nez par l'actrice américaine Paulette Goddard dont il était alors inséparable. On est également stupéfait de la familiarité des deux peintres, non seulement avec le monde des artistes et du spectacle, mais aussi avec les grands de ce monde tout court, ces Rockefeller et ces Ford qui se sont faits — et avec quel retentissement — les mécènes des œuvres de Diego.

Avec beaucoup de mesure et de netteté en même temps, Hayden Herrera trace un portrait fort attachant de Diego Rivera, mettant convenablement en relief ce qu'elle considère comme une énorme mythomanie d'artiste surdoué, comme son « clownesque opportunisme politique » — ce qui n'empêchera pas le lecteur de pressentir une authentique émotion et une grande dignité froissée dans sa déclaration de rupture du 14 avril 1939. Bien que cela — et on peut le comprendre — ne la transporte pas d'enthousiasme, Hayden Herrera retrace avec une grande honnêteté les étapes de la palinodie du couple Rivera devenant stalinien, ce qu'il n'avait au fond jamais été. Les images parlent d'elles-mêmes: Diego veillant Frida aux côtés de l'assassin Siqueiros et l'ancienne Maison bleue de Coyoacán devenue Musée Frida Kahlo après avoir été la maison de Trotsky, aujourd'hui encore souillée par un portrait de Staline peint par Frida.

A tout cela, il faut ajouter des photos en grand nombre, de bonnes reproductions dont une importante proportion en couleur des tableaux de

Frida. On rêve que ce livre pourrait être traduit en français et vendu à un prix abordable. Mais c'est un rêve. C'est pourtant un beau livre.

P.B.

Alan Wald: *The Revolutionary Imagination. The Poetry and Politics of John Wheelwright and Sherry Mangan*. The University of North Carolina Press. Chapel Hill and London, 1983, 288 pp.

Alan Wald démontre par le présent ouvrage, comme l'écrit le professeur Daniel Aaron, que s'il n'est pas déjà l'« autorité » de l'histoire de l'intelligentsia de gauche aux E.U. il est appelé à le devenir bientôt. C'est un livre remarquable d'érudition mais aussi de chaleur humaine, consacré à deux poètes révolutionnaires pratiquement oubliés sinon totalement ignorés aujourd'hui aux Etats-Unis. Alan Wald n'a pas seulement écrit une double biographie mais il s'est livré à une passionnante et difficile étude des rapports entre la création poétique et l'engagement révolutionnaire dans les rangs d'un parti ouvrier ainsi que, plus généralement, des rapports entre la littérature et la politique qu'exprime très bien le titre de l'ouvrage: *The Revolutionary Imagination*. John Wheelwright et Sherry Mangan ont étudié tous les deux à l'Université de Harvard et fréquenté les milieux littéraires d'avant-garde parmi lesquels ils sont considérés comme des poètes doués et plein d'avenir. Liés par une étroite amitié, ils suivent le même itinéraire politique au cours des années trente, adhérant tout d'abord au parti socialiste puis rejoignant à travers son aile gauche la fraction trotskyste. Ils adhèrent au Socialist Workers Party lors de la fondation de celui-ci.

John Wheelwright est né dans une famille aristocratique de Boston. Son père, dont il reprendra la profession d'architecte, est le réalisateur de très nombreux ouvrages et édifices de la ville de Boston. Personnalité fascinante, Wheelwright a acquis depuis l'Université une réputation de poète excentrique, à la fois charmant et irascible. Il assume en tant que poète et militant une intense activité: il anime à Cambridge, pendant une courte période, un « Forum Poétique », puis crée un groupe des amis de la Société Rebelle des Arts, lié au P.S. et qui publie la petite revue *Arise* dont il est l'un des principaux rédacteurs. Après son adhésion au trotskysme, il continue de mener de front son activité militante et littéraire, prenant la parole dans les meetings, discutant patiemment pendant de longues heures avec les militants ouvriers des rapports entre l'art, la poésie et la révolution. Lorsque William Phillips et Philip Rahv lancent le nouveau *Partisan Review* il est à leurs côtés et collabore à la revue.

Le grand mérite de l'ouvrage d'Alan Wald est de nous faire découvrir une œuvre que l'on commence à peine aujourd'hui à publier aux Etats-Unis. Difficile d'accès, souvent ésotérique, la poésie de Wheelwright

puise ses sources dans l'histoire américaine, la culture de la Nouvelle Angleterre et la mythologie grecque. Il est influencé par le souvenir de son ancêtre, le Révérend John Wheelwright (1592-1679), leader de la rébellion antinomianiste contre le puritanisme de la société du Massachusetts. Sa poésie est imprégnée d'une théologie personnelle. L'œuvre poétique de Wheelwright, notamment les poèmes rassemblés dans *Political Self-Portrait*, est marquée par une profonde contradiction entre la célébration mythique de la religion comme force morale purificatrice de la société bourgeoise et ses fermes convictions marxistes, dont l'acceptation de la discipline d'action du bolchevisme. Cette contradiction s'exprime dans un poème comme *Titanic Litany*, dédié à Trotsky qu'il compare à Prométhée. Ailleurs, Staline est assimilé au Pape, et le capitalisme à Vulcain. La poésie de Wheelwright, dont ce dernier voulait faire un champ de réconciliation, devient en fait un champ de contradictions insurmontées et, comme le suggère Alan Wald, insurmontables. Ce n'est que peu de temps avant sa tragique disparition que Wheelwright prend ses distances avec la religion anglicane et on peut se demander avec Alan Wald ce qu'aurait pu devenir sa poésie s'il avait vécu.

La vie et l'œuvre de Sherry Mangan montrent au contraire une tentative désespérée et infructueuse de concilier la création poétique avec la rigueur et l'intensité de l'activité politique du militant révolutionnaire professionnel. L'activité et la carrière militante de Sherry Mangan sont en effet considérables et attestent de ses capacités et de ses brillantes qualités intellectuelles. Personnalité tout aussi complexe et peut-être plus tourmentée que celle de Wheelwright, Mangan travaille pendant plus de dix ans comme correspondant de *Time* et de *Fortune*, se servant de sa qualité de journaliste comme couverture à ses activités politiques qu'il exerce sous le pseudonyme de Terence Phelan. Envoyé par *Time* en juin 1938 en France, il assiste Cannon, puis Goldman, dans leur mission pour résoudre les conflits politiques survenus dans l'organisation trotskyste française. Dans le même temps il participe à la constitution de la Fédération Internationale de l'Art Révolutionnaire Indépendant (F.I.A.R.I.). Il collabore depuis Paris à *Partisan Review* pour laquelle il anime une rubrique, « Lettres de Paris » qui révèle une connaissance subtile et profonde de la littérature française d'avant-garde. Il rend compte avec talent des ouvrages de Péret, Breton et Calas. Au cours de la guerre et des années quarante, Mangan traverse une longue période itinérante pendant laquelle, investi de lourdes responsabilités politiques, il participe à la réunification des groupes trotskystes en Argentine puis en Angleterre. Au début des années cinquante, il renoue avec la poésie et se met à écrire de nouveau des poèmes et de courtes nouvelles. Licencié par *Time*, il traverse une période difficile de misère matérielle et morale. Soutenu financièrement par une poignée d'amis fidèles, il s'installe en Bolivie dans le but d'écrire un roman retraçant la vie et la lutte des mineurs, *La Montagne*

*de la Mort* qu'il ne parviendra pas à terminer. La fin de sa vie oscille entre le désir de réaliser ses aspirations d'écrivain et poète et son engagement dans les rangs du mouvement trotskyste international.

Le livre d'Alan Wald est, sans conteste, un événement car il jette la lumière sur une histoire ignorée aux Etats-unis et encore plus ailleurs : celle d'intellectuels et écrivains qui, refusant la voie des compagnons de route du stalinisme, ont rejoint le combat de Trotsky.

G.R.

Les comptes-rendus de lecture ont été rédigés par Pierre Broué, Jean Redon, Gérard Roche

## Les départs

### Marvel Scholl (Mme Dobbs) (1908-1984)

Marvel Scholl est morte le 13 février dernier. Farrell Dobbs était mort le 31 octobre 1983. Farrell et Marvel s'étaient connus et avaient lié leur vie au lycée; ils s'étaient mariés en avril 1927. Quand Farrell se retrouva en chômage en 1932, ils avaient déjà deux enfants. Quand Farrell s'engagea dans l'action militante, elle s'engagea avec lui, milita dans la C.L.A., dirigea au cours des grèves de Minneapolis en 1934 le fameux « groupe auxiliaire féminin » du Local 574, fort de plusieurs centaines de militantes et femmes de grévistes. Elle collabora à cette époque au *Northwest Organizer*, le quotidien des grévistes, et tint un journal détaillé des événements. Plus tard, elle milita dans une organisation de chômeurs et au S.W.P., collaborant assez régulièrement au *Militant*.

Marvel était très gravement malade et Farrell l'a soignée au cours de ces dernières années. Il eût été étonné d'apprendre qu'elle lui survivrait: pas très longtemps, il est vrai. Ils appartenaient au type des militants à deux têtes où il est difficile et finalement peu intéressant de démêler la part de l'un et de l'autre dans l'action: ils étaient inconcevables l'un sans l'autre. Nous présentons nos condoléances à leurs filles Carol, Mary Lou et Sharon Lee (Sherry) ainsi qu'à tous les leurs.

### Marcel Hasfeld (1889-1984)

Marcel Hasfeld est mort le 18 janvier 1984. Il était né à Paris le 10 mai 1889, de parents casquetiers, père polonais et mère austro-hongroise. Il subit très tôt les persécutions raciales, ayant eu à moins de treize ans la jambe cassée par des brutes antisémites. Facturier, licencié pour avoir fait grève le 1<sup>er</sup> mai 1905, il travailla ensuite en Allemagne, à Moscou également, revint en France en 1908, gagna sa vie comme comptable. D'abord proche, à partir de 1913 du périodique anarchiste *Les Temps Nouveaux*,



il s'en sépare en 1914 et rejoint le noyau de *La Vie ouvrière* où il connaît Trotsky et dans les locaux de laquelle il fonde un centre de documentation qui devient en 1917 la coopérative d'édition *La Librairie du Travail*. Il est trésorier du comité pour la reprise des relations internationales. Avec Monatte, il vient au P.C. en 1923, mais, dès 1924, il est dans l'opposition et s'entend reprocher des publications « inopportunes » comme les livres de Victor Serge. Il est exclu du P.C. en 1927.

La Librairie du Travail est boycottée par toutes les grandes organisations. Hasfeld la tient à bout de bras pendant plus de dix ans encore, publiant 131 titres dont les textes des quatre premiers congrès de l'I.C. et plusieurs ouvrages de Trotsky, de *Cours nouveau* à *Où va la France ?* La faillite est prononcée en 1938. Hasfeld gagne sa vie comme correcteur.

Dans l'introduction du livre de M.C. Bardouillet sur *La Librairie du Travail* (Maspero 1977), Jean Prugnot rappelle opportunément que Marcel Hasfeld fut et voulut être avant tout un éducateur militant pour « une société d'hommes fiers et libres » : « Sans la formation militante conforme à cette conception, écrivait-il, il est inconcevable qu'on puisse réaliser *l'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes* ».

L'Institut Léon Trotsky salue la mémoire de Marcel Hasfeld combattant de la vérité dont les archives de Léon Sedov témoignent de l'importance de l'aide pratique qu'il apporta à ce dernier.

### Francis Heisler (1896-1984)

Francis Heisler est mort à Carmel, en Californie, le 5 juillet 1984. C'était un grand avocat des Droits de l'Homme, dirigeant en Californie de l'Union pour les Libertés civiles. Il avait plaidé des causes célèbres, pour la chanteuse Joan Baez et le physicien Linus Pauling contre les essais nucléaires, pour le syndicat des ouvriers agricoles dans les célèbres grèves de la laitue à Salinas Valley notamment. Mais il avait surtout défendu devant les tribunaux plus de 2000 objecteurs de conscience ou résistants à la guerre, pendant la Deuxième Guerre Mondiale, la guerre de Corée et la guerre du Vietnam. La presse américaine a évoqué ces épisodes de sa vie.

Heisler était né en Hongrie, à Kiskoros, en 1896. Il avait fait de brillantes études couronnées par un diplôme d'ingénieur électricien du Polytechnikum de Zurich, ville où il avait fait la connaissance et amitié avec Lénine et Kroupskaïa qui choisit un prénom russe pour son premier fils Yvan. Mobilisé dans l'armée austro-hongroise, Heisler fut décoré pour acte de bravoure et termina la guerre comme lieutenant de réserve et adversaire convaincu de la guerre et plus que jamais socialiste. Il ne vivra pas dans son pays d'origine sous le régime de la terreur blanche de l'amiral Horthy et émigre aux E.U. où il travaille dix ans pour la Western Electric tout en faisant des études de droit : il fut admis en 1930 au barreau de l'Illinois.

Heisler, qui, pour tous ses amis, était d'origine suisse, ne semble pas avoir milité avant la formation du Workers Party of the United States, qu'il rejoignit. Il fut initialement un adversaire de l'entrée dans le parti socialiste et polémiqua vivement contre elle dans des articles signés «F.X. Ferry». Il entra pourtant au P.S. pour lequel il écrivit une excellente brochure sur les deux premiers procès de Moscou. Il fut quelque temps membre du S.W.P. et l'était quand il rendit visite en 1938 à Trotsky accompagné de sa femme Frieda et de son fils Yvan; c'est à cette occasion que ce dernier réalisa un bon documentaire sur la vie dans la Maison Bleue conservé dans la cinémathèque des archives Hoover à Stanford. Il s'éloigna peu après de l'organisation mais resta jusqu'au bout l'ennemi irréductible d'une société injuste et surtout de la guerre.

ACHEVE D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES  
LIENHART ET C<sup>ie</sup> A

EN OCTOBRE 1984  
DE L'IMPRIMERIE  
AUBENAS D'ARDECHE

N° 2363. *Imprimé en France*

DEPOT LEGAL : OCTOBRE 1984

## ŒUVRES DE LEON TROTSKY

C'est en 1978 qu'est paru le premier volume de la publication de l'Institut Léon Trotsky, les *Œuvres* de mars à juillet 1933, premier volume de la première série des œuvres d'exil du révolutionnaire russe, publiées sous la direction de Pierre Broué.

De 1978 à 1980, l'Institut Léon Trotsky a ainsi publié sept volumes, qui reposaient sur les écrits publiés de Trotsky, la partie «ouverte» des archives de Harvard et différentes archives à travers le monde.

Depuis 1980, à partir du volume 8 et jusqu'au volume 17 qui paraît en mai 1984, le travail pour lequel la R.C.P. 595 du C.N.R.S. est venue épauler l'I.L.T. repose dorénavant principalement sur la partie «fermée» des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard.

La première série de cette publication se terminera avec son 25<sup>e</sup> volume en 1986. Nous publierons alors deux volumes de compléments, sur la base de la partie «fermée» pour les années 1934 et 1935. Nous commencerons ensuite la publication de la seconde série des *Œuvres* qui couvrira la période allant de 1928 (l'année de l'exil de Trotsky à Alma-Ata) à 1933 (date de l'appel à construire la IV<sup>e</sup> Internationale).

On peut se procurer les volumes des *Œuvres* en s'adressant à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* (Joubert C.L.T., 2 rue Bayard, 38000 Grenoble) ainsi qu'aux librairies de la Selio, 87 rue du Faubourg Saint-Denis (10<sup>e</sup>) et de la Brèche, rue de Tunis.

Les volumes 1 à 12 sont disponibles à l'administration des Cahiers au prix de 20F, port en sus (15F).

N° ISSN 0181-0790

Prix: 45F

**Cahiers Léon Trotsky ☆ Diffusion La Pensée Sauvage**

Photo de couverture: Herbert Solow, Léon Trotsky et Albert Goldman